HISTOIRE LITTÉRAIRE
DES GRECS
PENDANT LE MOYEN AGE;

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS DE JOSEPH BERINGTON,

PAR A.-M.-H. BOULARD.

A PARIS,
CHEZ DEBEAUSSEAUX, LIBRAIRE,
QUAI MALAQUAIS, N° 15.
1822.

Les amateurs de l'antiquité ont des obligations à M. N.-X. Willemin, qui, depuis plus de vingt ans, s'occupe de découvrir, rassembler et décrire les monumens français les plus propres à faire connoître l'histoire de nos arts et celle de nos mœurs.

On lui doit particulièrement un beau recueil intitulé : *Monumens français inédits, pour servir à l'histoire des arts, des costumes civils et militaires, armes, armures, instrumens de musique, meubles de toute espèce et décorations intérieures et extérieures des maisons.*

CET OUVRAGE

EST DÉDIÉ

PAR LE TRADUCTEUR,

COMME

UN TÉMOIGNAGE D'ESTIME ET D'AMITIE,

A M. le Comte de FORTIA D'URBAN;

Et à M. DELEUZE, savant Naturaliste, et Secrétaire de la Société philanthropique.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DES GRECS

PENDANT LE MOYEN AGE.

ÉTAT DES CONNOISSANCES CHEZ LES GRECS, DEPUIS LE SIXIÈME SIÈCLE JUSQU'A LA CHUTE DE L'EMPIRE D'ORIENT, EN 1453.

SOMMAIRE.

I. Observations générales. — II. Sixième siècle; règne de Justinien. — III. Effets des controverses théologiques. — IV. Tribonien, Procope. — V. Connoissances de Justinien. —VI. Son goût pour les bâtimens. — VII. Église de Sainte-Sophie. — VIII. Septième siècle. — IX. État des choses sous Héraclius. — X. Nouvelle controverse. — XI. Petit nombre des écrivains de ce temps un peu remarquables. — XII. Huitième siècle; Iconoclasme. — XIII. Foible état des connoissances. — XIV. Saint-Jean Damascène. — XV. Neuvième siècle plus favorable aux connoissances. — XVI. Le patriarche Nicéphore. — XVII. Tentative de Michel-le-Bègue.—XVIII. Bardas favorise les lettres. — XIX. Photius. — XX. Principaux ouvrages de Photius. — XXI. Les empereurs

§ I. *Observations générales.*

PENDANT que le flambeau des sciences étoit éteint dans les régions occidentales de l'Europe, l'empire grec, qui penchoit vers sa chute, étoit-il plongé dans la même ignorance et la même barbarie? Je crois que c'est une des questions que mes lecteurs pourroient me faire. Tant que la connexion entre Rome et l'Orient fut conservée, et que nous pûmes lire et admirer les productions littéraires des Grecs; comme elles fixoient l'attention, il fut facile de suivre leurs progrès sans lacune et sans interruption : elles réclamoient même une place qu'on ne pouvoit leur enlever dans un système bien conçu. Mais le temps amena bientôt d'autres circonstances; la langue des Grecs cessa d'être entendue; et il ne me fut plus dorénavant possible de m'occuper avec convenance de leurs écrivains dans mon *Histoire littéraire du moyen âge*. Les faire connoître et exposer leurs travaux dans cette histoire, auroit été rompre cette unité de plan que j'avois été jaloux de conserver. Mais quoique je n'aie pas retiré brusquement mes lecteurs du spectacle de ce qui intéressoit les écoles grecques, je crains qu'ils n'aient trop souvent éprouvé le désagrément de transitions soudaines et non préparées.

Vers la fin du Ve siècle, lors de la chute de l'empire d'Occident, nous avons laissé les Grecs en

possession de la supériorité littéraire qu'ils avoient eue pendant si long-temps; leur langue étoit encore pure; on reconnoissoit du goût, de l'élégance et du jugement dans les ouvrages qu'ils composoient; et leur esprit ainsi que leurs talens étoient très-utiles aux arts, autant que ceux-ci étoient encouragés. J'ai oublié jusqu'ici de faire remarquer comme une circonstance singulière que, même quand la langue latine fut à son plus haut degré de culture, les Grecs ne paroissent pas l'avoir étudiée, encore moins avoir tenté de l'écrire. Ils vivoient à Rome, ils y étoient protégés avec une partialité prodigue, et ils écrivirent souvent sur les objets qui intéressoient immédiatement l'empire romain; mais la langue grecque fut celle qu'ils employèrent. Dans le même temps, les Latins, tant qu'il resta quelque goût parmi eux, ne cessèrent d'admirer et de cultiver la langue des Grecs.

On peut demander quel effet a été produit ou s'il a été produit quelque effet sur cette langue par la translation du trône impérial de l'Italie à Byzance. Constantin fut suivi par une cour brillante, composée des hommes qui étoient les plus remarquables pour leurs talens, ainsi que pour leurs connoissances, et qui transportoient avec eux la science et les productions littéraires de leurs pères. Cette arrivée des Latins dut nécessairement produire quelques effets; mais attendu que le nombre de ces étrangers étoit comparativement petit, et qu'une longue mode dominante

leur avoit appris à préférer les arts et les lettres de la Grèce, ils furent plus jaloux de copier ce qu'ils virent et entendirent, et de devenir eux-mêmes Grecs, que d'apprendre et de faire connoître à ceux-ci, ce que les Latins estimoient le moins, leur propre langue et ses meilleures productions. Je ne sais pas même si cette translation de l'empire ne contribua point à donner une nouvelle force et un nouveau lustre à la langue grecque. Placée entre l'Europe et l'Asie, Byzance devint, à compter de cette époque, le grand centre où les savans, jusqu'alors dispersés et sans aucun lien, purent se réunir, recevoir les récompenses dues à leurs travaux, et stimuler respectivement leur activité par une mutuelle émulation. La langue grecque fut même préférée par ceux que leurs espérances et leurs projets futurs portoient à donner une attention à celle de Rome. Cela est prouvé par un fait remarquable, c'est que l'empereur Julien, qui avoit beaucoup vécu dans l'Occident, et qui étoit gouverneur de la Gaule, conversa et écrivit en grec.

La richesse et l'harmonie de la langue des Grecs avoient incontestablement des charmes particuliers; mais ce qui contribuoit le plus à faire cultiver cette langue, c'est le grand trésor de connoissances qu'on trouvoit dans ses écrivains. C'est de cette mine que je ferai voir un jour (1) que, pendant l'époque la plus brillante

(1) Dans le second appendice de l'ouvrage anglois

du califat, les disciples de Mahomet, tandis qu'ils détachoient successivement des parties de l'empire de Byzance, ne dédaignoient pas de tirer ces trésors de science, qui pouvoient augmenter et améliorer leur propre fonds. Les Grecs eux-mêmes ne refusoient point d'instruire les Mahométans; ils devinrent leurs maîtres; ils mirent à leurs pieds les volumes des sages et savans grecs; c'est ainsi qu'ils firent revivre le souvenir des temps précédens où les Latins fréquentoient les écoles des Grecs, et devoient leurs plus précieux monumens d'élégance et de goût aux écoles de ces derniers. Tandis que les Grecs accordoient ainsi leurs faveurs à leurs ennemis, on ne peut présumer qu'ils négligeassent eux-mêmes de cultiver leur esprit, ou que, tenant dans leurs mains les richesses de leurs pères, ils laissassent tomber dans une apathie mortelle cet esprit qui avoit amassé ce patrimoine sacré.

§ II. VIe *Siècle. — Règne de Justinien* (de 527 à 565).

Pendant les trente-huit ans du règne de Jus-

de Berington, intitulé *Histoire littéraire du moyen âge*. A. M. H. B. a publié la traduction de cet ouvrage qui est terminé par deux appendices. On offre ici la traduction du premier; on va mettre sous presse le second, sous le titre suivant : *État des connoissances des Arabes ou des Sarrasins pendant le moyen âge.*

tinien (1), prince ayant du talent, qui parmi les plus nobles objets d'ambition, ne dédaigna point les noms moins éclatans de poëte, de philosophe, de jurisconsulte, de théologien, de musicien et d'architecte; on pouvoit espérer que les lettres et les arts ne réclameroient point de protection sans qu'elle leur fût libéralement accordée. Cependant il parut peu d'ouvrages qui eussent quelque mérite remarquable, si l'on excepte les compilations laborieuses de jurisprudence, connues sous le titre de *Code*, d'*Institutes*, de *Digeste* où *Pandectes*, et de *Novelles*, qui furent en partie extraites des écrits des anciens jurisconsultes et rédigées en un système complet de lois, par cet illustre savant et homme d'état, Tribonien, aidé de plusieurs hommes d'un grand talent (2). Justinien encouragea leurs travaux comme liés avec sa propre gloire; tandis qu'à d'autres égards, il a été représenté comme un ennemi de la philosophie (3), parce qu'il avoit

(1) *Voyez* sur ce prince l'*Histoire du Bas-Empire*, par Le Beau et Ameilhon, t. VIII; pour abréger, nous la citerons par la suite seulement sous le nom de *Le Beau*, quoiqu'il n'ait composé que les vingt-un premiers volumes de cet ouvrage qui en a vingt-sept, indépendamment des deux volumes de tables que M. Ravier en a données.

(2) *Voyez* Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. III, p. 533, edit. Lipsiæ, an 1743.

(3) *Voyez* aussi les ouvrages de Dupin, de Berriat de Saint-Prix, de Meyer, de Savigny, etc.; la *Biblio-*

imposé par un édit un silence perpétuel aux écoles d'Athènes, d'après l'idée que les leçons de leurs professeurs inculquoient encore le paganisme; et parce que, par rapacité, ou plutôt, peut-on dire, par manque réel d'argent pour terminer les édifices dispendieux qu'il avoit entrepris d'élever, il écouta les pitoyables avis de conseillers mercenaires, et confisqua le traitement qui avoit été accordé depuis un temps fort ancien aux maîtres des arts libéraux. La rusticité, dit un écrivain (1) de qui je tire ce fait, envahit alors tellement les anciens séjours des sciences que, quand les écoles d'Athènes furent fermées, les cris d'indignation des amis des sciences se firent entendre hautement, et leurs professeurs émigrèrent pour se rendre en Perse.

§ III. *Effets des controverses théologiques.*

Mais si les lettres furent cultivées alors avec moins d'ardeur, on peut en assigner une cause bien plus puissante et bien mieux fondée que

thèque de l'avocat, de Camus, édition donnée par Dupin; l'*Histoire du Droit romain*, de Schomberg, traduite par Boulard. La *Revue encyclopédique* de 1822 a rendu compte des *Institutions de droit*, de Meyer.

(1) Zonare, *Annal. in Justin.* Zonare vécut jusqu'au douzième siècle. Le *Dictionnaire historique* dit qu'il mourut avant le milieu de ce siècle. Justinien mourut le 14 novembre 565.

l'édit décourageant ou la rapacité de Justinien. Qu'on considère les controverses religieuses, la violence avec laquelle on s'y livra, le caractère de ces controverses, et le nombre d'hommes de tous les rangs et de tous les états qui s'y engagèrent depuis l'empereur jusqu'aux derniers artisans travaillant dans lès rues de Constantinople; on reconnoîtra que, d'après la nature contagieuse des discussions populaires, peu d'esprits peuvent se préserver de l'influence de parti; et que les plus grands talens ont un nouveau champ ouvert devant eux, sur lequel on peut obtenir de la renommée, et satisfaire beaucoup de passions. Alors les pages des poëtes, des orateurs, des historiens admirés, peuvent continuer d'occuper accidentellement le loisir de quelque heure vacante; mais des motifs plus puissans rappellent sans cesse l'attention aux sujets de controverse. Ces sujets peuvent actuellement nous paroître vides d'intérêt. Nous ne pensons point, par exemple, à rechercher si le grand Origène, mort depuis long-temps, et ses doctrines, ont dû être condamnés; si les *trois chapitres*, comme on les nommoit alors, c'est-à-dire les écrits de trois évêques orientaux, qui étoient aussi depuis longues années dans le tombeau, méritoient d'être anathématisés, ou si on pouvoit dire proprement qu'une seule personne de la Trinité avoit souffert sur la croix.

Le monarque théologien entra dans ces dis-

putes ; leur caractère convenoit à ses goûts et à son genre d'esprit, et quel spectateur pouvoit être indifférent, lorsque Justinien sollicitoit la sanction de sa voix? Tandis que les barbares envahissoient ses provinces, ou que ses légions victorieuses marchoient sous les bannières de Bélisaire et de Narsès, ce successeur de César siégeoit dans un concile, et étoit occupé à reconnoître et définir les ombres, qui s'évanouissoient, de quelque distinction métaphysique. Si des flatteurs applaudissoient à sa sagacité, ou si, comme les annales du temps l'attestent, l'esprit public étoit porté par son exemple à n'aimer que les recherches de la théologie, il y avoit aussi des personnes qui, lorsque d'autres sentimens prédominoient, se moquoient des occupations de l'ergoteur impérial. Un conspirateur disoit à son associé : « Celui-là est vaiment un lâche, qui craint de tirer son glaive contre Justinien, tandis que ce prince, sans aucun garde, est assis des nuits entières dans son cabinet, discutant avec des moines à barbe grise, et tournant les feuillets de volumes où l'on traite de matières ecclésiastiques (1). » Son épouse même, l'impératrice Théodora, passionnée pour les plaisirs des sens, qui étoit d'un avis différent de celui de son royal époux sur la question monophysite, ne put échapper à la contagion géné-

(1) Procop., *de Bell. gothic.*, l. III, c. 32. Je parlerai de Procope dans la suite de cet ouvrage.

rale; et non-seulement la capitale, ainsi que les provinces, mais encore le palais et le lit nuptial furent agités par des troubles spirituels.

L'ardeur polémique fut principalement animée par la controverse d'Arius dans le IV[e] siècle; et nous pouvons la suivre, d'autant plus qu'elle fut soutenue dans l'ère suivante, où les sectateurs de Nestorius troublèrent ou divisèrent la foi de l'Orient. Le génie de ce peuple, en même temps qu'il étoit irritable et litigieux, étoit vif, pénétrant et subtil. Aussi nulle question ne pouvoit être épuisée; il s'élevoit chaque jour de nouveaux sujets de dispute, et la même source se partageoit en cent courans. Les ramifications seules des hérésies mères de Nestorius et d'Eutychès ne peuvent point aisément être comptées. Les empereurs, qui devinrent parties dans toutes les disputes, donnèrent en vain des édits, et les conciles promulguèrent leurs décrets sans plus de succès. Ces édits et ces décrets ne servirent qu'à donner de l'importance à des opinions que le ridicule et le mépris auroient peut-être réduites au silence. Ils resserrèrent et raffermirent l'union des combattans; et, en excitant la compassion ou la popularité, ils multiplièrent quelquefois les moyens de nuire et de se défendre, en même temps que tous les hommes de talens, qui étoient enrôlés dans la liste de la controverse, pouvoient être regardés comme une perte pour la cause de la littérature.

Pendant le règne de Justinien, il existoit encore différentes sectes qui fomentoient des divisions dans l'Église chrétienne, quoiqu'elles eussent souvent été persécutées et affligées. Dans la Perse et dans quelques provinces de l'Empire, les manichéens soutenoient toujours et disséminoient leurs opinions dangereuses. Pendant que les vandales possédèrent l'Afrique, les donatistes jouirent de la liberté et de la tranquillité. Sous les différens princes de la race des Goths, on peut dire que les ariens ont triomphé. Dans la Perse, l'Inde, l'Arménie, et les autres contrées hors des limites de l'*empire romain* (car c'est ainsi que les Grecs affectoient de nommer leur état qui tomboit en décadence), les nestoriens, ayant leur patriarche à leur tête, continuèrent de propager leurs principes et de multiplier leurs églises. A la vérité, ils étoient traités quelquefois avec sévérité; mais, le plus souvent, leurs souverains respectifs avoient de l'indulgence pour eux, comme pour des hommes que l'oppression avoit rendus vivement opposés à leurs anciens maîtres.

Les eutychiens ou monophysites, quoique long-temps divisés par des guerres intestines, possédoient une autorité fort étendue; ils furent protégés, même à la cour de Byzance, comme on le vit, 1° au commencement du VIe siècle par l'empereur Anastase, 2° et dans la suite, comme il a été remarqué, par Théodora, pendant que, dans beaucoup de provinces plus éloignées, ainsi

que dans beaucoup de royaumes, ils jouirent bientôt de toute l'influence d'une Église établie (1).

Dans tous les pays où les ministres de ces différentes sectes voyageoient, et dans tous les lieux où ils séjournoient, la langue grecque étoit le véhicule de leurs opinions ou l'instrument de leur eloquence; et si leurs esprits avoient été aussi éclairés que leur zèle étoit ardent, en même temps qu'ils charmoient leurs auditeurs par l'euphonie de cette langue, ils les auroient amenés à en connoître davantage les beautés, ou ils auroient au moins répandu parmi eux, par des traductions, ces trésors de goût et d'érudition dont elle étoit si enrichie; mais leur zèle étoit animé par des motifs moins nobles d'intérêt ou d'ambition, ou, pour parler avec plus d'indulgence, par celui de faire des prosélytes à leur foi, et de lui donner ainsi plus d'étendue et de permanence. Il est arrivé rarement, à ce que je crois, que des hommes possédés de l'esprit de secte, quelle que fût la délicatesse de goût que leur première éducation leur avoit donnée, l'aient conservée pendant que cet esprit opéroit, ou qu'ils aient éprouvé le désir de communiquer à leurs sectateurs une partie de cette délicatesse. Un esprit poli par la littérature, ou auquel des sentimens libéraux ont donné

(1) *Voyez* sur ce sujet Mosheim, ou tout autre écrivain ecclésiastique.

de l'extension, n'est guère disposé à écouter des déclamations grossières, ou à adopter des dogmes étroits et opposés à la charité.

Lorsque, d'après l'édit de Justinien et d'autres actes oppressifs, les belles rêveries de Platon, auxquelles il avoit été fait de grandes additions par ses modernes sectateurs, particulièrement dans les écoles d'Alexandrie, ne purent plus être enseignées publiquement, on dit qu'elles trouvèrent un asile dans les cellules des moines de l'Asie (1). Ces moines étoient fortement attachés à la mémoire d'Origène, qui étoit lui-même un platonicien, et ils manifestèrent leur zèle pour sa cause. Mais l'usage qu'ils firent des lumières d'Origène, ou de celles soit du sage et éloquent Grec, soit de ses nouveaux disciples, ne fut pas d'ouvrir leurs esprits à l'influence pure d'une sublime théorie, ou d'étendre les bornes de la science; mais cet usage fut celui d'embrouiller les vérités simples du christianisme, de multiplier des interprétations obscures et allégoriques, enfin d'affecter une supériorité aux infirmités inhérentes à la nature humaine, ou d'établir un système de mysticisme extravagant.

Il paroîtroit qu'à cette époque nous devrions chercher l'état réel des connoissances, non dans ces retraites académiques où on les avoit cultivées

(1) *Historia critica philosophiæ*, t. III, p. 533. On peut consulter Brucker, son auteur, sur le sort de la philosophie de Platon pendant ses différentes vicissitudes, t. II.

anciennement, mais dans les écoles de théologie, dans les débats des conciles, et dans les ouvrages de ces hommes dont les talens s'étoient exercés sur les controverses du siècle. M'occupant d'autres objets, il y a quelques années, je feuilletai, et je parcourus même quelquefois avec attention un grand nombre de volumes, dans lesquels les sujets auxquels je fais allusion étoient discutés. Si je fus forcé d'admirer la facilité avec laquelle la langue grecque pouvoit adapter son heureuse harmonie et son élégance à l'expression d'idées souvent neuves et souvent barbares, il n'en fut pas moins évident pour moi que pendant le temps où ceux qui se présentoient dans la lice s'occupoient de traiter les questions jouissant de la faveur populaire, ils négligeoient de puiser le goût aux vraies sources qui seules pouvoient le donner. On ne peut nier qu'ils ne fussent supérieurs aux Latins à beaucoup d'égards; mais cette supériorité étoit due en grande partie à la langue dans laquelle ils parloient et écrivoient; langue qui avoit encore conservé son caractère primitif par l'heureuse circonstance d'avoir été préservée d'un mélange qui l'auroit viciée.

§ IV. *Tribonien, Procope.*

J'ai parlé du grand jurisconsulte Tribonien (1) qui étoit en effet un homme d'un savoir très-éten-

(1) Le Beau, t. IX.

du, et dont il est dit que le génie avoit embrassé toutes les connoissances de son siècle. Il écrivit tant en vers qu'en prose, sur des sujets très-variés, curieux, difficiles et d'un genre très-différent; enfin il joignit à la culture de la littérature grecque l'usage de la langue latine. On peut même observer que la cause des lettres fleurit tant qu'il vécut; et sa vaste compilation de lois offre un style qui n'auroit pas déshonoré les plus beaux jours de la littérature. Cependant on doit remarquer, comme une circonstance très-curieuse, que la totalité de sa collection, en exceptant la plus grande partie des *Novelles*, fut écrite en latin, promulguée dans la même langue, et ensuite traduite en grec pour l'usage du peuple. Justinien mettoit son orgueil à être regardé comme le maître de tous les pays qui avoient formé l'empire romain, et qu'il méditoit alors de recouvrer; il paroît que c'est dans cette vue qu'il préféra alors de rédiger ses lois dans l'ancienne langue. D'ailleurs les anciennes sources légales, d'où le nouveau code avoit été tiré, avoient circulé dans cette langue; et il nous sera, je crois, permis d'après cette circonstance, et encore plus d'après celle de la publication en latin de cette nouvelle compilation, de conclure que la langue de Rome continuoit d'être entendue, au moins par les magistrats et les savans de la Grèce. On a néanmoins objecté, quant au style de Tribonien et de ses associés, qu'il étoit en général trop fleuri pour le sujet.

Quelques personnes ont conjecturé qu'Étienne de Byzance, le grammairien, vécut sous le même règne de Justinien, ou environ vers ce temps; mais comme cela n'est nullement certain, et qu'il n'existe aujourd'hui qu'un abrégé de son grand Lexique géographique (1), je vais parler de Priscien, dont j'ai fait mention ailleurs. J'en ai parlé dans un autre endroit, parce que, quoiqu'il fût Grec, et qu'il fût alors un maître célèbre à Constantinople, il employa principalement sa plume à éclaircir la grammaire de la langue latine. De là vient que nous le regardons comme le prince des grammairiens; mais je répète ici son nom pour confirmer l'observation qui vient d'être faite, que pendant le règne de Justinien la langue latine doit avoir été cultivée par les Grecs, puisque les lois de l'empire furent promulguées dans cette langue, et que sa grammaire fut l'objet des études et de l'attention de leurs professeurs.

Lorsque j'ai rapporté quelques événemens de la guerre des Goths, dans laquelle Bélisaire, général de l'empire, commandoit, j'ai cité souvent l'autorité de l'historien Procope (2) : j'ajouterai maintenant à l'égard de ce dernier, qu'il professa l'éloquence à Constantinople, accompagna Bélisaire dans ses guerres, et fut ensuite élevé au rang de sénateur et de préfet de la cité. Ses ouvrages,

(1) *Bibliotheca græca*, l. IV, c. 2, t. III.

(2) Le Beau, tomes VIII et IX.

qui sont principalement historiques, et forment huit livres, comprennent les événemens des guerres persique, vandalique et gothique. Ils sont écrits avec vérité ainsi qu'avec élégance, et contiennent beaucoup de faits importans. Le récit des événemens du même règne de Justinien a été continué par Agathias, en cinq livres écrits dans un style pareillement élégant.

Dans un autre ouvrage, Procope parle, dans le langage d'un courtisan adulateur, des différens bâtimens qui furent élevés ou restaurés par son souverain dans la capitale ou les provinces.

On a douté si Procope étoit l'auteur de l'histoire de la vie privée de Justinien, publiée sous le titre d'*Anecdotes*. S'il en est l'auteur, une pareille prévarication, d'après les louanges qu'il avoit auparavant prodiguées à son prince, doit non-seulement flétrir la réputation de l'homme, mais encore ôter toute confiance à l'historien. Il écrivit, a-t-on dit, ses anecdotes par voie de rétractation, afin d'effacer les impressions fausses qu'avoient faites les éloges qu'il avoit donnés à Justinien. Mais quand un homme est capable de flatter, il est assez vraisemblable qu'il est capable de calomnier. Quel qu'ait été l'auteur des anecdotes, ou quelle que soit leur vérité ou leur fausseté, elles ont servi de modèles à beaucoup de chroniques satiriques et souvent calomnieuses, qui ont été publiées depuis (1).

(1) Voyez *Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI.

D'autres écrivains, aussi contemporains de Justinien, ont travaillé à faire connoître les événemens de son règne, et leurs ouvrages forment une grande partie de la collection byzantine (1). Par rapport à cette collection, des critiques ont observé que, nonobstant la valeur qu'on lui suppose, elle a un grand défaut, savoir que plus de la moitié des auteurs qu'elle contient, à l'exception de quelques passages où ils ne se copient pas les uns les autres, ne mérite pas d'être lue. On prétend qu'à peine un autre que Procope a écrit avec la dignité convenable. Procope avoit formé son style sur le modèle des anciens.

§ V. *Connoissances et savoir de Justinien.*

Quant au talent d'écrire élégamment, les hommes tels que Procope et Tribonien étoient rares alors, tandis que peut-être Justinien lui-

(1) Cette collection de trente-six volumes in-folio, en grec et en latin, est sortie de l'imprimerie royale du Louvre, sous Louis XIV. Il y en a une plus récente, de Venise; elle est plus considérable, mais moins magnifique. L'Allemand Hanckius (*de Scriptoribus histor. byzantinæ*, in-4°) a donné une histoire diffuse des écrivains byzantins, dont Fabricius (*Bibliotheca græca*) a extrait ce qu'il a jugé le plus propre à compléter son ouvrage si précieux. L'édition de Fabricius que je cite est celle de Hambourg, dont le premier volume a paru en 1728. Harles en a donné depuis une, dont le premier volume a paru à Hambourg en 1790.

même peut être regardé comme un *specimen* ou modèle juste du goût général de son siècle. Il connoissoit bien par expérience le labyrinthe des sophismes de théologiens disputeurs, discernoit les divers fils de beaucoup de questions compliquées, les discutoit avec facilité, et même avec quelque profondeur. Dans les derniers jours de sa vie, comme il avoit fait le tour du cercle métaphysique, il embrassa avec ardeur l'opinion « que le corps du Christ étoit incorruptible », et qu'il ne connoissoit aucun des besoins et des infirmités auxquels notre chair mortelle est sujette. Cette opinion fut regardée comme hérétique ; mais le controversiste royal la conserva jusqu'au tombeau. Tel étoit le savoir de Justinien ; un esprit, qui a pu se plaire à de pareilles recherches, étoit peu fait pour apprécier le mérite des différens genres d'ouvrages élégans ou utiles, et encore moins pour goûter les jouissances que donne leur lecture.

§ VI. *Goût de Justinien pour les bâtimens.*

Justinien avoit-il du goût pour les arts ? Sans recourir aux faits, peut-être la question pourroit se résoudre d'après le portrait que j'ai tracé de l'esprit de ce prince. Mais il est vraisemblable qu'il a pu soumettre quelquefois son propre jugement au goût supérieur de ses artistes. L'érection d'édifices somptueux peut annoncer la prospérité

d'un empire, ou servir à satisfaire à l'ambition, ou être l'effet d'une passion plus blâmable. Quelles qu'aient été les vues de Justinien, le nombre des bâtimens qu'il a fait construire, même en ayant égard aux ressources d'un long règne, est presque incroyable. Gibbon a dit trop sévèrement de ces travaux d'architecture (1), « qu'ils avoient été cimentés avec le *sang* et les trésors du peuple.» Sa pieuse munificence fut déployée dans la construction des églises, en même temps que presque toutes les villes de l'empire obtinrent les avantages de voir construire des ponts, des hôpitaux, des aqueducs. Quant à la restauration de son palais à Byzance, il consulta à cet égard sa propre satisfaction particulière. Il y déploya partout la magnificence et les ornemens les plus dispendieux (2).

§ VII. *Église de Sainte-Sophie.*

Mais c'est dans le temple (aujourd'hui la mosquée) de Sainte-Sophie, qui avoit été originairement élevé par Constantin, et qui fut reconstruit depuis les fondemens par Justinien, qu'on doit chercher le goût, le talent et la magnificence de ce siècle. Cette église avoit été détruite deux fois par le feu;

(1) *History of the decline and fall, etc.*, *by* Gibbon, vol. IV, p. 88.

(2) Traduction de Gibbon, t. VII.

mais le fondateur du code voulut alors la faire reconstruire, avec plus de splendeur, sur une échelle étendue et perfectionnée. Le principal architecte fut Anthémius, qui présidoit aux travaux ordonnés par l'empereur. Anthémius donna le plan, et on dit que son génie dirigea dix mille ouvriers. Justinien, revêtu d'une tunique de lin, surveilloit chaque jour les progrès, qui étoient rapides; et il ne s'écoula point six ans avant qu'il eût le bonheur de voir cet édifice terminé, et d'assister à sa consécration solennelle. Cependant, quelques années après, un tremblement de terre renversa la partie orientale du dôme. La persévérance du même prince lui rendit sa splendeur; et, dans la trente-sixième année de son règne, il célébra la seconde dédicace du temple, qui, après douze siècles, subsiste encore aujourd'hui comme un superbe monument de sa gloire.

Je ne répéterai pas ici (car on peut consulter à cet égard beaucoup d'auteurs) (1) la description de la célèbre structure de son dôme aérien soutenu légèrement par des arcades, de ses murs incrustés de marbres, de ses différentes parties admirables par leur grandeur ainsi que leur beauté, et toutes embellies par une riche profusion de jaspes, de

(1) Voyez *The history of the decline and fall, etc.*, *by* Gibbon, vol. IV, p. 91—96, dont j'ai copié exactement les expressions, quand il parle de Sainte-Sophie. Traduction de Gibbon, t. VII, p. 286.

pierreries et de métaux précieux. Mais, quoique ce vénérable édifice (qui exciteroit l'admiration des anciens Grecs, même encore aujourd'hui qu'il a été privé de ses ornemens les plus périssables, soit par le fanatisme des Turcs, soit par la corrosion du temps) continue à procurer une grande jouissance à la curiosité du voyageur, je crois que généralement on conviendra qu'on aperçoit souvent des défauts frappans dans les combinaisons et les contrastes des parties, et que si Anthémius s'étoit contenté de copier les modèles exquis, qui de son temps ornoient encore les villes de l'Asie mineure et les provinces de la Grèce, il auroit produit un ouvrage tout à la fois plus beau et bien supérieur; mais il falloit, pour y parvenir, une très-grande délicatesse de goût qui ne pouvoit plus se trouver.

Outre Procope et Agathias, qui dans leurs histoires ont décrit ce qu'ils avoient vu, Paul, silenciaire ou premier secrétaire de Justinien, dans un poëme de 1026 hexamètres, que, pendant les derniers encænia (1), il lut publiquement à l'empereur, loua également le temple de Sainte-Sophie. Suivant que l'observe Agathias (2), si quel-

(1) Dom Ceillier, t. XVI, p. 618. Les encænia, suivant Pitiscus, étoient les cérémonies observées lorsqu'un édifice ou un temple étoient terminés, et qu'on en faisoit la dédicace.

(2) *Hist.*, l. V; *Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI.

qu'un, éloigné de cette scène, veut néanmoins en contempler les différentes parties, qu'il jette les yeux sur ce poëme.

§ VIII. *Septième siècle.*

Il y a peu de choses à dire sur l'état des lettres pendant les règnes des successeurs de Justinien jusqu'à la fin du VIe siècle; le septième s'ouvrit avec le tyran Phocas, lorsqu'à l'expiration de huit ans Héraclius fut appelé sur le trône impérial. Il régna trente-un ans.

§ IX. *État des choses sous Héraclius.*

Héraclius se montra un héros dans la guerre de Perse, qui ne finit qu'après une sanglante période de plus de vingt ans, pendant les premiers progrès de laquelle l'empire fut mis sur le bord de sa ruine par la conquête de ses provinces. Quoique cette guerre prolongée ait été terminée par un triomphe complet remporté sur le puissant Chosroès, elle fut extrêmement funeste non-seulement à la population et à l'agriculture, mais encore aux lettres et aux arts. Toutes les ressources de l'empire furent employées à sa défense; l'anxiété de sa propre conservation, comme nous l'avons observé par rapport à la chute des royaumes d'Occident, empêcha de se livrer à toute autre pensée; et les lettres éprouvèrent une perte irréparable

par la destruction des bibliothèques et des moyens généraux de culture de l'esprit. J'ai exprimé mes regrets sur la guerre théologique de Justinien, qui, occupant beaucoup l'attention publique, la détournoit d'objets bien plus importans, quoiqu'il faille convenir que les talens furent exercés, et que les facultés intellectuelles furent excitées et animées par les débats de la polémique. Lorsque le goût du jour changea, on put ouvrir de nouveau les volumes remarquables par une littérarature élégante, et il s'ouvrit une nouvelle carrière pour se distinguer. Pendant une guerre qui désoloit l'empire, et qui s'étendit même quelquefois jusqu'aux portes de la capitale, et avant que la chaleur de la controverse se fût refroidie, existoit-il dans l'ordre commun des choses quelque motif qui pût faire espérer de meilleurs jours?

Après les exploits de six campagnes glorieuses, Héraclius avoit de justes droits à jouir du repos; mais à cette époque, on le détermina malheureusement, pour aider les desseins d'un parti insidieux, et sous le prétexte de concilier les différends, à épouser une opinion dont l'effet fut de mettre en feu les églises chrétiennes, et cela dans un temps où il s'étoit élevé un nouvel ennemi dans les sectateurs de Mahomet, qui, lorsque dix-huit ans de l'hégire s'étoient à peine écoulées, avoient fait une irruption terrible dans l'empire.

§ X. *Nouvelle controverse.*

Pour donner au lecteur, qui n'est pas versé dans l'histoire ecclésiastique, quelques notions ultérieures des questions qui étoient alors agitées, et de l'extrême raffinement de la subtilité grecque, il peut être utile qu'on lui dise 1° que dans un concile général tenu à Éphèse en 451, il fut décidé contre Nestorius, qu'il n'y avoit dans le Christ qu'une seule personne; 2° que, dans un autre concile général tenu à Chalcédoine contre Eutychès, il fut décidé, que dans le même Christ il y avoit deux natures. Mais les nestoriens soutenoient encore, que, si l'on admettoit l'unité de personnes, il s'ensuivoit une unité dans les natures, pendant que les eutychiens prétendroient toujours au contraire, que, s'il y avoit deux natures, il devoit y avoir deux personnes, en reprochant ainsi aux conciles, qu'en condamnant chaque hérésie ils admettoient les opinions respectives des hérésiarques. Si les deux natures, après l'union, restoient réellement distinctes, comment formoient-elles une seule personne? Tel étoit le grand problème dans lequel l'intelligence des Grecs avoit exercé en vain toutes les forces et toute l'adresse de leurs disputes subtiles. La nature humaine (ils commençoient alors à raisonner), quoique distincte de la divine, ne pouvoit-elle pas lui être unie de manière à ne

pas conserver d'action qui lui fût propre, de sorte que le *logos* fut le seul principe actif, tandis que la volonté humaine étoit absolument passive, guidée par la volonté divine, et en recevant l'impulsion comme un instrument dans la main d'un artiste? Il n'y a qu'une seule personne, ils commençoient à raisonner, suivant ce que le concile d'Ephèse avoit décidé; mais dans une seule personne il ne pouvoit exister qu'un seul principe voulant, qu'un seul déterminant; une pluralité de pareils principes auroient constitué une pluralité de personnes; par conséquent il n'y a dans Jésus-Christ qu'une seule énergie, qu'une seule action, qu'une seule volonté. Les natures divine et humaine, ainsi que le concile de Chalcédoine l'a déclaré, sont deux à la vérité; mais il ne peut y avoir deux principes agissans, à moins qu'on n'admette deux principes, comme le faisoit Nestorius. Donc la proposition suivante est vraie, « que dans le Christ, après l'union des deux natures, il n'y a qu'une seule volonté et qu'une seule opération. » Et ils concluoient, que cette doctrine, en même temps qu'elle corrobore les décisions des deux conseils, tendoit nécessairement à réconcilier les parties adverses, ou devoit imposer silence aux reproches que jusqu'alors elles s'étoient faits mutuellement. Les nestoriens ne peuvent dire que *nous* confondons les natures, parce que nous soutenons qu'elles sont distinctes; et que la nature humaine est subordonnée à la

divine ; et les eutychiens ne peuvent pas dire, que nous établissons deux personnes, parce que, comme il est évident, nous n'admettons qu'un seul principe agissant, une seule opération, *une seule volonté.*

Ce fut cette doctrine, appelée *monothélitisme*, qu'Héraclius épousa, dans des vues de conciliation, et excité à le faire par Sergius, patriarche de Byzance. On ne pouvoit guère se dissimuler sa tendance à l'eutychianisme ; elle fut ensuite adoptée par le patriarche d'Alexandrie, et sur la représentation de Sergius, par l'évêque de Rome Honorius. Mais l'intention de ce pape, quoiqu'il admît explicitement la doctrine, étoit d'empêcher toutes disputes ultérieures, en adoptant le système d'un silence général. Dans les églises de fondation apostolique, il n'y eut que Sophronius de Jérusalem, qui s'opposa au nouveau dogme. Si ceux qui conseilloient Héraclius eussent été sincères, ils auroient continué de garder le silence qu'ils avoient d'abord recommandé ; mais il est évident que leur but étoit de répandre une doctrine favorite, et de forcer de l'adopter en se servant de l'autorité impériale. Il parut en conséquence un mandat, publié sous le titre d'*Ecthesis* ou d'exposition, qui en imposant à tous une loi de silence relativement à l'usage de certaines expressions qui déplaisoient ou étoient suspectes, annonçoit le monothélitisme, sans aucune réserve, comme la doctrine de la vérité.

La guerre étant ainsi déclarée, les divers combattans se décidèrent avec ardeur pour un parti, suivant les motifs particuliers qui les y déterminèrent. L'église d'Occident étoit engagée. Les successeurs d'Héraclius, particulièrement son petit-fils Constant, soutinrent les mêmes mesures; un synode romain fulmina des anathèmes, en même temps qu'il annonça sa foi orthodoxe. Enfin, en 680, les décisions de Rome furent confirmées par un 6e concile général, assemblé à Constantinople, et protégées par l'empereur régnant Constantin Pogonat, qui avoit abandonné les erreurs de ses pères. Ce concile enveloppa dans la même sentence beaucoup de prélats de l'Orient et l'évêque de Rome Honorius. Il consigna leurs noms à l'exécration. Mais jusqu'au temps où une nouvelle controverse s'éleva au commencement du siècle suivant, ne peut-on pas dire avec justesse que l'esprit grec se trouva délivré de ces abstruses spéculations?

En faisant connoître les motifs qui donnèrent une impulsion si forte à ces recherches, j'ai omis de faire mention de la clôture des écoles de philosophie. Elles avoient fourni une occupation perpétuelle à l'esprit public; mais ce qui avoit été appelé la chaîne d'or de succession, qui lioit ensemble les disciples des modernes platonistes, étoit rompu dans la Syrie, dans la Grèce, ou dans l'Egypte; le gentilisme étoit complétement renversé, et le manteau du philosophe n'étoit

plus dorénavant regardé, ainsi qu'il l'avoit été dans les anciens temps, comme un vêtement fait pour orner les épaules d'un chrétien; les études des philosophes ayant cessé, les controverses, que j'ai décrites, vinrent à propos pour occuper les talens de tous les genres, si la naissance de ces controverses ne doit pas être elle-même regardée comme l'incident principal dans le tissu des causes qui effectuèrent la chute de la philosophie (1). Cependant, il ne faut point penser que la philosophie d'Aristote fût tombée aussi dans le discrédit; ce fut au contraire sous sa direction, ou plutôt en faisant usage de ses subtilités logiques, qu'on soutint avec tant de chaleur les points en litige.

§ XI. *Du petit nombre d'écrivains de ce temps un peu remarquables.*

La liste très-courte de ceux qui ont écrit dans les différens genres de littérature profane, et le caractère insignifiant de leurs écrits, desquels nous excepterons l'histoire prolixe et fleurie de Théophylacte Simocatte (2), dispensent le critique de la tâche de relever des défauts. L'ouvrage dont je viens de parler, composé de 8 livres, fut écrit vers l'an 628, et contient le récit des évé-

(1) Le laborieux Brucker manque ici de matière. Tome III.

(2) Dom Ceillier, t. VIII, 553.

nemens du règne de Maurice terminé en 602. On a critiqué l'affectation et l'allégorie du style. L'auteur a introduit dans la préface un dialogue, dans lequel la philosophie et l'histoire s'étant assises sous un plane, et la dernière ayant touché sa lyre, se plaignent de ce qu'elles ont été toutes deux négligées sous le tyran Phocas; mais elles pensent qu'Héraclius ayant saisi le sceptre, une perspective plus heureuse se présente sous leurs yeux (1). Cependant elles furent frustrées dans leurs espérances, car dès que Gibbon, ce grand historien, si habile critique, commence le règne d'Héraclius (2), il se plaint de la manière suivante : « Nous sommes maintenant forcés de quitter pour long-temps nos écrivains contemporains, et de descendre, si c'est le faire, de l'affectation de la rhétorique à la simplicité grossière des chroniques et des abrégés. » Le sort de la philosophie n'étoit pas plus heureux.

Si nous jetons les yeux sur les écrits plus nombreux qui ont pour sujets des matières ecclé-

(1) *Bibliotheca græca*, l. V, c. 5, t. VI.

(2) *History of* Gibbon, vol. IV, p. 500. Il y a eu deux éditions de la traduction de la *Décadence de l'Empire romain*, de Gibbon. La première a été donnée par Le Clerc de Septchênes, Cantwel et Boulard. La seconde qui est la même, revue seulement par Guizot, a paru, chez Maradan, en 13 volumes, dont le dernier fut publié en 1812. C'est celle-ci que nous citerons. Traduction de Gibbon, t. VIII.

siastiques, nous sommes peu dédommagés de la peine que nous avons prise; suivant un auteur que je cite avec plaisir (1), une éloquence ampoulée, une pompe et un éclat de style affectés, jetant une obscurité embarrassante sur les sujets qui étoient en eux-mêmes les plus clairs, formoient le plus haut point de perfection auquel le génie aspiroit. Ils recueilloient sans le moindre examen, les rapports les plus vulgaires concernant les événemens des anciens temps, et ils en composoient les vies de plusieurs saints; compilations qu'on a définies avec vérité, « un amas de fables insipides et ridicules, dénuées souvent de la moindre apparence de probabilité, et de la teinture la plus légère d'éloquence. »

Je fais ici principalement allusion à l'ouvrage de Jean Moschus, intitulé *le Pré spirituel*, ou *le Nouveau Paradis*, écrit dans un style bas et barbare. L'auteur étoit un moine qui, au commencement du septième siècle, ayant visité les cellules des cénobites en Syrie et en Egypte, et ayant même voyagé dans l'Occident, entreprit de raconter les vies merveilleuses des reclus qu'il avoit vus, ou dont il avoit appris les austérités et les genres de vie singuliers. N'étant pas encore content de beaucoup de faits extraordinaires, Moschus y joignit beaucoup d'autres que nous devons nécessairement regarder comme fabuleux;

(1) Mosheim, *Eccles. hist.*, vol. II, p. 167.

mais qui ont trouvé des lecteurs dans cette période et la suivante, à mesure que l'ignorance étendoit son voile ténébreux ; ce Pré lui-même devint bientôt un champ fécond, où les latins puisèrent eux-mêmes avec le plus grand empressement.

C'est une chose digne de remarque, comme un fait curieux dans l'histoire de l'homme, que, suivant que son intelligence se dégrade, il n'aime plus aucun récit, à moins que celui-ci ne soit défiguré par des contes de prodiges, du merveilleux, et les passages les plus contraires au goût et à la vérité. Mais n'oublions pas de rapporter que, pendant que Moschus donnoit son ouvrage, un autre moine, son contemporain, appelé Jean Climaque (1), dans la vue de perfectionner la

(1) *Voyez* sur ces deux écrivains, Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique*, VII[e] siècle. *Voyez* sur saint Jean Climaque, auteur de l'*Échelle sainte ou du Paradis*, la page 569 du 17[e] tome de l'*Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, de dom Ceillier, qui a vingt-trois volumes, et dont Rondet a publié une table, de même qu'il en a donné une de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury. Ceux qui publient des tables de ce genre rendent de grands services. La *Bibliothèque britannique* a commencé à paroître en janvier 1796. En 1801, il en avoit paru trente-cinq volumes, dont quinze de *littérature*, quinze de *sciences et arts*, et cinq d'*agriculture*. En l'an 9 ou 1801, il a paru un volume de table de ces trente-cinq premiers volumes. En 1806, il a paru un autre volume de table des cinq dernières années, ou

vie ascétique, présenta une suite de maximes dans un ouvrage qui eut une grande réputation, intitulé *Climax*, ou *Echelle du Paradis*, qui a formé le texte de beaucoup de scholies et même d'énormes commentaires.

Lorsque des ouvrages, tels que le Pré spirituel, ne sont pas rejetés (et on ne les écriroit pas si on craignoit qu'ils le fussent), ils forment un *criterium* d'après lequel nous pouvons régler sûrement nos opinions. Nous pouvons prononcer que l'art de la critique étoit négligé, c'est-à-dire que les écrivains avoient cessé d'être gouvernés par les règles du bon sens; et que les lecteurs préféroient les fictions extravagantes à la simple présentation de la réalité et de la vérité. Nous pouvons conclure du caractère de cet ouvrage populaire, et d'après d'autres symptômes qui ne peuvent nous tromper, que le ton général du goût des Grecs étoit alors extrêmement mauvais, et que s'il étoit encore un peu supérieur au goût

trente-cinq volumes suivans du même journal. Chaque année forme deux volumes. Chaque volume de table est divisé en trois tables, dont une pour chacune des trois divisions sus-énoncées. En tout, elle a quatre volumes de tables raisonnées. La collection entière de la *Bibliothèque britannique* a cent quarante-quatre volumes. Elle a fini en 1815. Elle étoit imprimée à Genève. Elle a été remplacée par la *Bibliothèque universelle des sciences, arts et belles-lettres*, qui a commencé à paroître aussi à Genève en 1816.

de l'Occident, ce bonheur étoit dû aux dispositions d'un peuple naturellement vif et spirituel dont le sang n'avoit point éte vicié par un mélange grossier, et dont le langage étoit encore pur.

§ XII. 8e *siècle. Iconoclasme.*

Il ne s'étoit point écoulé plus de vingt ans du 8e siècle, qui avoient été troublés par des commotions continuelles, quand il parut que l'esprit de controverse, affoibli par de longs débats, étoit porté à se reposer, et peut-être à contempler même avec quelque remords les maux nombreux qu'il avoit attirés aveuglément sur la religion et l'empire. Mais un homme, qui avoit jusqu'alors passé sa vie dans le tumulte des camps et sur les champs de bataille, présenta une nouvelle question, ou plutôt donna une nouvelle importance à une qui n'avoit été encore que légèrement agitée. Ce guerrier fut Léon l'Isaurien (1), qui monté sur le trône impérial en 716, fut le fondateur d'une nouvelle dynastie. Dans une assemblée de sénateurs et d'évêques, il déclara, et bientôt après il décréta, avec leur consentement, que la fabrication des images étoit un acte illicite, et que leur vénération étoit une idolâtrie. Léon avoit pu être justement révolté de l'abus du culte des images, et il prit la résolution

(1) Le Beau, t. XIII.

de le réprimer. Jaloux de la renommée théologique de ses prédécesseurs, et étant lui-même incapable de recherches abstraites, il choisit un sujet sur lequel l'esprit le plus illétré pouvoit raisonner d'une manière un peu plausible; mais il paroît encore que les railleries et les reproches adressés contre cette pratique par les juifs et les disciples de Mahomet, avoient excité son indignation. Il résolut donc de signaler son règne par la suppression du culte des images (1).

Des scènes d'une extrême violence se propageant de la capitale aux provinces, il en résulta des excès qui pourroient surprendre un observateur calme, s'il ne savoit que la modération ne faisoit point une des parties constitutives du caractère grec; et que des objets ayant moins d'analogie avec ses sentimens que les statues et les images des vénérables morts, leur avoient souvent inspiré le plus vif attachement. Ni les voies de persuasion, ni les châtimens les plus sévères, ne purent déterminer le peuple à obéir aux ordres de son prince. Lorsque le souverain commandoit qu'on enlevât l'image placée sur une croix chérie du peuple, l'homme qui entreprenoit cet ouvrage, étoit attaqué avec fureur, renversé violemment à terre, et mis en pièces par des femmes transportées de rage. Les arts eux-mêmes eurent quelque sujet de gémir de l'esprit de l'iconoclasme,

(1) *Baronius, Annal.* 726.

qui dans sa haine acharnée et dénuée de jugement, détruisoit beaucoup de monumens précieux pour le goût. Un second édit proscrivit l'existence aussi-bien que l'usage des images religieuses; et, dans tous les lieux dans lesquels il fut mis à exécution, elles furent démolies, ou une surface unie de plâtre fut répandue sur les murs.

Si l'on peut ajouter foi au récit d'un écrivain postérieur (1), la littérature elle-même, quel que fût son degré de dégénération, eut aussi un grand sujet de désolation. Zonare, qui est cet historien, dit qu'il avoit été élevé un édifice royal, dans lequel étoient déposés beaucoup de volumes traitant de matières sacrées et profanes; enfin que depuis un temps reculé on avoit accordé le droit d'y demeurer à celui qui ayant prouvé sa supériorité dans les lettres, avoit le titre de docteur œcuménique. Ses associés étoient douze autres savans qui étoient entretenus aux frais du public; auxquels tous ceux qui étoient jaloux d'acquérir des connoissances se réunissoient; enfin que les empereurs eux-mêmes consultoient dans les affaires d'état. Léon croyait que l'accomplissement de ses vues n'étoit plus incertain, s'il pouvoit obtenir le suffrage de ces hommes. Il leur exposoit donc ses desseins, et faisoit usage tant des caresses

(1) *Zonaras Annal.*, t. III. *Sub. Leone Isaur.* — Zonare étoit un moine grec qui écrivit dans le douzième siècle.

que des menaces. Mais aucun de ces moyens n'ayant pu vaincre leur résistance, il les renvoya, et ordonna que l'édifice fût entouré de bois sec, et qu'on y mît le feu. Ce monument royal fut ainsi consumé, de même que le riche trésor de trente mille volumes qu'il renfermoit.

Nous ne pouvons ajouter une entière foi à ce récit qui n'est appuyé d'aucun autre témoignage contemporain; mais une autre autorité moins contestable (1), nous force de regarder Léon comme un tyran ne pouvant souffrir de contradiction. Lorsqu'il éprouvoit quelque résistance, il ne connoissoit point de vengeance qui fût trop sévère, quelque vénération et quelques égards que l'objet de sa colère méritât pour son âge, sa piété, son savoir ou sa naissance. Les écoles consacrées à l'éducation furent fermées, et tous les moyens d'acquérir des connoissances, employés depuis le grand Constantin, furent détruits.

Lorsque les nouvelles des attaques hostiles contre les images arrivèrent en Italie, elles excitèrent des commotions dans ce pays; les statues de l'empereur, qu'il étoit d'usage d'exposer aux regards du public, furent renversées avec mépris et traitées avec indignité, on leva aussi des armées qui se vantèrent même d'élire un autre

(1) *Hist. Miscell.*, l. XXI. *Inter rerum ital. scriptores. Paul. Diac. Histor. Longobard.*, l. VI, c. 49, *ibid.*

empereur et de le porter en triomphe à Constantinople. C'étoit une vaine menace; mais comme les esprits des habitans de l'Italie étoient de jour en jour plus aigris contre le gouvernement de Byzance, ces procédés servirent à encourager le projet que les évêques de Rome avoient conçu de bonne heure et désiroient ardemment exécuter, d'implorer le secours des Francs, et de se délivrer de l'obéissance à une cour qui dorénavant ne pouvoit plus les protéger.

Cette ridicule contestation sur le culte des images se continua pendant les 24 années du règne de Léon; et se perpétua même pendant le règne plus long de son fils Constantin V. Après quelques courtes interruptions, elle se renouvela dans le siècle suivant, quoiqu'en 787 l'impératrice Irène, qui s'étoit déclarée l'amie des images, eût fait convoquer en leur faveur le second synode orthodoxe de Nicée.

§ XIII. *Foible état des connoissances.*

Si le lecteur étoit curieux de parcourir quelques productions du siècle, comme des *Specimina* ou exemples de sa littérature, je serois porté à le renvoyer aux écrits que la controverse des images a fait naître (1). Quand l'esprit est le

(1) On peut trouver ces écrits, tant les latins que les grecs, dans les actes du septième concile.

plus animé, c'est alors qu'il fait des efforts plus vigoureux et plus énergiques; et ce qu'il produit alors, peut être regardé comme le juste critérium de ses facultés. Je n'anticiperai pas sur le jugement des autres; mais il doit m'être permis de dire, que rien de ce qui fut écrit alors sur cette controverse ou sur tout autre sujet, ne peut soustraire le huitième siècle à la censure sévère qu'il a méritée par ce qui a été le résultat de ses travaux. Des homélies froides, ainsi qu'il a été remarqué, (1) des narrations insipides d'exploits de prétendus grands hommes, des disputes vaines et subtiles sur des sujets frivoles et triviaux, des déclamations véhémentes et emphatiques pour et contre l'érection du culte des images, des histoires composées sans méthode et sans jugement, tels furent les monumens des connoissances des Grecs dans ce siècle d'ignorance et d'illusions.

§ XIV. *Saint Jean Damascène.*

En même temps que saint Jean Damascène (2), comme théologien et philosophe, enfin comme éloquent et homme de génie, éclaircissoit beaucoup de points de la doctrine chrétienne, et se distinguoit par son zèle à défendre les images, il

(1) Mosheim, VIII[e] siècle, c. 1.

(2) Dom Ceillier, t. XVIII, p. 110.

ne contribua pas peu à répandre du jour sur la philosophie d'Aristote, et à la propager. Né à Damas, pendant que cette ville étoit le principal siége de l'empire des Sarrasins, il avoit une place assez importante au service du calife; mais, comme il avoit de la prédilection pour la retraite, il s'établit dans une cellule près de Jérusalem, où il consacra son temps à l'étude. On a jugé que l'ouvrage composé sur les doctrines du Stagyrite, pour l'instruction des plus ignorans, et d'une manière adaptée aux capacités ordinaires, étoit concis, clair, et renfermant bien des choses. Il excita beaucoup de personnes, tant en Grèce qu'en Syrie, à étudier cette philosophie; et, d'après l'usage que l'auteur en a fait dans d'autres occasions, il a été regardé, sinon comme le premier, au moins comme un des premiers qui ont adopté la méthode philosophique en traitant les points de la croyance chrétienne, et qui ont greffé le péripatétisme sur la théologie. Aussi quelques-uns ont compté Damascène parmi les pères de la nombreuse famille des scolastiques, qui remplirent bientôt après toutes les écoles chrétiennes. Faire servir le génie d'Aristote aux intérêts d'une cause dont le simple caractère paroît avoir eu peu d'occasions propres à cette aide, a pu avoir été regardé comme un moyen aussi ingénieux que difficile; mais je laisse aux autres à décider si cette cause devoit retirer plus d'avantages de cette tentative, qu'elle n'en avoit précé-

demment retirés de son alliance forcée avec les théories de Platon (1).

Il paroîtroit que le goût de Damascène pour l'étude de la science, et pour la marche de raisonnement prescrite par les règles d'Aristote, auroit dû donner de la solidité à son jugement, mettre un frein à son imagination, et le porter à examiner les faits et les opinions avec une critique circonspecte et sévère; mais, en même temps qu'il est accusé par les uns d'une honteuse superstition et d'un excessif respect pour tout ce que les anciens pères avoient avancé, des hommes plus modérés ne peuvent au moins ne pas lui reprocher sa crédulité. « Dans beaucoup de ses écrits, avoue avec candeur Baronius (2), notre croyance est altérée, et on trouve un grand nombre d'idées fausses. » Lorsqu'on peut faire de pareils reproches à un écrivain qui est reconnu pour l'homme le plus savant de son temps, on n'a pas besoin d'autre preuve de la dégénération de ce siècle. Damascène mourut vers l'an 750.

Parmi le petit nombre d'écrivains byzantins qui ont vécu vers cette époque, et qui ont compilé des chroniques, les plus importans sont Georges Syncelle et son continuateur Théo-

(1) Dupin, *Biblioth. ecclés.*, VIIIe siècle. — Cave, *Historia litter.* — Brucker, *Histor. critica*, t. III, p. 534. — *Biblioth. græca*, l. V, c. 30, t. VIII.

(2) *Annal. ad ann.* 31, n. 75.

phanes, dont le premier, commençant avec la création, ne va pas plus loin que l'an 285 de notre ère chrétienne, et dont l'autre, partant de cette période, a continué l'ouvrage jusqu'à l'an 813. Quant au style et à l'exactitude de la narration, ces chroniques, particulièrement celle de Théophanes, quoique méritant des éloges à quelques égards, ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus des écrivains qui écrivoient au même temps dans l'Occident (1).

§ XV. *Le neuvième siècle s'annonce comme plus favorable aux lettres.*

D'après une comparaison faite avec soin entre l'Orient et l'Occident, on peut voir qu'on étoit menacé d'une déplorable ressemblance entre eux; et lorsqu'un écrivain très-distingué (2), qui a passé ses jours à faire des recherches littéraires, n'hésite pas d'appeler *barbare* l'époque dont il va tracer l'histoire, il faut avouer que le tableau qu'il va mettre sous nos yeux n'offre rien de bien attrayant. Mais ce reproche doit être adressé au huitième siècle plutôt qu'au neuvième, car, indépendamment des preuves qui seront établies par des faits, le même auteur reconnoît que vers le

(1) *Voyez* Cave, *Historia litteraria*, et *Bibliotheca græca*, l. V, c. 4, t. VI.

(2) Brucker, *Hist. crit.*, t. III, p. 536.

milieu du cours du neuvième siècle il se répandit quelque lumière sur la littérature générale et sur la philosophie. On peut dire, je crois, que le neuvième siècle fut, à beaucoup d'égards, une époque se présentant sous de favorables auspices. Elle s'ouvrit dans l'Occident par les entreprises brillantes de Charlemagne. Quant à la partie de l'Orient, ainsi proprement appelé, où régnèrent les Abassides, et dans les autres parties de l'empire des Sarrasins, les sciences et les muses y prospérèrent dans une harmonie mutuelle. Nous allons voir s'élever à Byzance un homme jouissant d'une grande renommée, qui à la vérité occasiona beaucoup de troubles, mais qui aima les lettres et fut lui-même profondément savant, tandis que beaucoup d'autres remplirent le généreux office de communiquer aux écoles arabes les divers trésors de sciences dont ils étoient eux-mêmes enrichis.

§ XVI. *Le patriarche Nicéphore.*

Sous les princes foibles ou méchans qui occupèrent le trône pendant un grand nombre d'années du neuvième siècle, si le sort des lettres eût dépendu d'eux, il n'y auroit plus eu du tout de zèle pour les cultiver, et le flambeau des connoissances se seroit d'autant plus éteint. Mais il existoit des ecclésiastiques doués d'un meilleur esprit, protecteurs et amis des sciences. On distinguoit

principalement parmi eux Nicéphore, patriarche de Constantinople (1). La nature, toujours bienveillante pour les Grecs, lui avoit accordé plus que des talens ordinaires, il les cultiva et les éleva au degré le plus haut dont ils étoient susceptibles. Il occupa des postes de confiance, fut promu au siége de Byzance; mais quand Léon l'Arménien renouvela la controverse des images, il résista courageusement à ses édits, et fut envoyé en exil. Un de ses principaux ouvrages est un Abrégé d'histoire, qui s'étend depuis la mort de Maurice, en 602, jusqu'à l'an 769, et qu'on peut lire comme une continuation de celui de Théophylacte Simocatte. Un excellent juge (2) a prononcé que le style de Nicéphore n'avoit rien de superflu ni d'obscur; que ses termes étoient bien choisis; que sa composition générale n'étoit ni trop diffuse ni trop concise; enfin, qu'elle étoit telle qu'on devoit l'attendre d'un savant dont le goût avoit été formé sur les meilleurs modèles. Il omet les faits récens, s'ils ne sont point appuyés de preuves; il rapporte les anciens, lorsque leur vérité a été confirmée. Sa narration est agréable; et s'il n'a pas laissé derrière lui beaucoup d'historiens ses prédécesseurs, il faut l'attribuer à une brièveté qui est incompatible avec plusieurs des beautés d'une élégante composition.

(1) Dom Ceillier, t. XVIII.

(2) Photius, *Biblioth.* cod. 66. Voyez aussi *Bibliotheca græca*, l. V, c. 5, t. VI.

Je trouve aussi, principalement dans les *Annales ecclésiastiques*, les noms d'autres hommes fameux par différentes connoissances, mais qui, s'étant engagés avec une nouvelle vigueur dans la controverse qu'on avoit fait revivre, y employèrent tous leurs talens, qui étoient le fruit d'une vie toute consacrée au travail. Le moine Théodore, appelé *Studites*, étoit à la tête de ceux-ci; et, quoique le culte des images, ainsi que les principaux monumens du siècle l'attestent, pût compter parmi ses défenseurs des savans très-distingués, Théodore les surpassa tous en zèle et en véhémence (1).

§ XVII. *Tentative de Michel-le-Bègue.*

Quand le trône fut occupé par Michel II, prince ayant des vices bas, qui haïssait non-seulement les connoissances, mais même le nom des lettres, cet empereur adopta le plan d'étouffer toutes les facultés de l'esprit dans leur germe, de peur que leur développement subit ne pût lui reprocher son ignorance. Zonare (2) rapporte que Michel étoit si ennemi des connoissances, qu'il ne pouvoit permettre à la jeunesse de s'instruire. Il craignoit qu'elle ne tirât de son instruc-

(1) Dom Ceillier, t. XVIII. *Voyez* Baronius, *Ann.*, sœcul. IX, passim. *Biblioth. græca*, l. V, c. 33, t. IX.

(2) *Annal. in Michael.*

tion des moyens efficaces de juger de la folie de ses actions, ou qu'en apprenant à lire, elle ne fût bientôt plus habile que son empereur; en effet, il étoit si long à rassembler ses syllabes, que, tandis qu'il écrivoit les lettres de son propre nom, un autre auroit pu lire un volume.

§ XVIII. *Bardas favorise la cause des lettres.*

Je passe par-dessus le règne de Théophile, fils et successeur de Michel II, pour en venir à celui de Michel III. Aucun monstre plus vil et plus infâme n'a déshonoré la pourpre depuis les jours de Néron et d'Héliogabale. Cependant, ce fut sous son règne que la lumière dont je parle commença à poindre. Pour n'être point troublé dans sa carrière de plaisir, Michel confia les rênes du gouvernement à son oncle Bardas (1), prince de peu de talens, et qui n'avoit pas de connoissances littéraires; mais qui sentoit le prix des lettres, et devint leur protecteur. On dit qu'il avoit remarqué combien la honteuse ignorance qui prévaloit, avoit été funeste aux intérêts de l'empire; et il voyoit avec peine l'éclat de la science qui entouroit le trône des califes. « La philosophie, dit Zonare (2), étoit négligée, et en quelque sorte tellement éteinte, qu'on n'en voyoit

(1) Dom Ceillier, tomes XIX et XXII.

(2) *Annal.*, l. III.

plus une étincelle : l'ignorance des empereurs avoit causé ce malheur. Bardas ouvrit des écoles pour tous les arts, nomma des professeurs, et régla leurs salaires, confiant la surintendance de ces établissemens au philosophe Léon. » Cet historien parle avec les plus grands éloges de ce même Léon, qui fut dans la suite évêque de Thessalonique, en vantant ses connoissances universelles, particulièrement sa grande habileté en astronomie et en mathématiques, qui avoit excité l'admiration des Arabes. Dans une lettre au feu empereur, le calife Almamon avoit demandé que Léon fût envoyé pendant quelque temps pour résider à sa cour, à Bagdad, où il auroit alors communiqué quelque partie de ses connoissances. Il avoit même exprimé le désir qu'il auroit eu de venir en personne à Byzance, si cela eût été compatible avec les soins du gouvernement. Il ajoutoit : « que ni la diversité de religion, ni celle des contrées ne vous porte à refuser de satisfaire à ma requête. Accordez ce que l'amitié feroit pour des amis. En retour, je vous offre cent pesant d'or, une alliance perpétuelle, et la paix. » Théophile refusa grossièrement cette demande, observant que les sciences, qui avoient répandu de l'éclat sur le nom romain, ne devoient pas être communiquées aux Barbares.

Nous apprenons que les écoles fleurirent, et que la science releva encore une fois sa tête sous cet illustre Léon, qui propageoit et répandoit

avec zèle les connoissances dont son esprit étoit orné. Bardas inspiroit l'émulation par sa présence. Étendant même ses vues sur les tribunaux, il ne réussit pas moins à ranimer l'application nécessaire aux études de droit, qui avoient également été négligées. On ne peut refuser à Bardas les éloges dus à ses soins; mais ses ennemis disent que ce fut la seule louange qu'il mérita. Les autres parties de sa conduite lui ont attiré des reproches sévères.

§ XIX. *Photius.*

En 958, Ignace, patriarche de Constantinople, ayant été chassé de son siége par les machinations de Bardas, fut remplacé par Photius (1), l'homme célèbre auquel j'ai fait allusion en parlant du plus grand personnage du siècle. Il étoit distingué par sa naissance, par les places qu'il avoit remplies à la cour impériale, mais encore plus par son érudition; et nous ne pouvons douter que c'étoit à son instigation que Bardas étoit devenu le protecteur des lettres. On dit qu'il n'y avoit point d'art ni de science que ce savant universel ne possédât. Il étoit sans rival parmi ses contemporains, et il n'étoit pas indigne de disputer la palme au plus savant des anciens.

(1) *Voyez* dom Ceillier, t. XIX, et la table de son Histoire, par Rondet.

Nous conviendrons aisément qu'il n'étoit pas exempt d'ambition; mais on ne peut montrer qu'il ait volontairement sacrifié la liberté d'une vie laïque, privée et studieuse, à la place honorable qui fut pour lui une place pénible et pleine de tourmens. Il déclare lui-même dans sa correspondance, soit publique, soit particulière, la répugnance avec laquelle il s'étoit rendu au désir de ses amis. Il est bien reconnu qu'on ne peut avoir aucune confiance aux portraits qui sont faits par aucun parti, quand il est influencé, soit par les préjugés de l'amitié, soit par ceux de la haine. Suivant le portrait que les ennemis de Photius en font, il eut tous les vices qui font la honte de l'espèce humaine; tandis que, suivant le portrait qu'en font ses amis, il possédoit toutes les vertus, que l'éducation avoit encore perfectionnées, et qui étoient embellies par la science.

Il n'est pas de mon sujet d'exposer les détails de la controverse qui s'éleva alors, et dans laquelle la cour de Byzance, les patriarches des églises d'Orient, les prêtres, les moines, des hommes de tous les âges et de tous les rangs, des prélats dépendans de Rome, et à leur tête l'évêque de Rome lui-même, s'engagèrent avec l'animosité la plus violente. Je dirai uniquement qu'en 861 un synode, qui fut composé d'un grand nombre de membres, prononça à Constantinople une sentence formelle de déposition contre Ignace; que le pape Nicolas prit parti dans cette

querelle, en se prononçant avec le ton le plus haut de l'autorité; qu'il annonça son opposition à Photius ; que dans un autre synode, après un nouvel examen de la cause et de la conduite de Photius, le pape le priva de toute dignité cléricale et sacerdotale; que Photius, enhardi parce qu'il étoit fortement soutenu par son souverain, exposa aussi dans un autre synode les crimes de Nicolas, et le déposa à son tour, et qu'il forma une liste de charges contre toute l'Église latine; qu'en 867, lors de l'avénement de Basile au trône impérial, Photius fut exilé, et Ignace replacé solennellement dans la chaire patriarcale; que deux ans après, dans la vue, disoit-on, de terminer toutes les disputes, on convoqua à Constantinople un concile appelé le *huitième œcuménique*, devant lequel le patriarche exilé fut sommé de comparoître. Après différentes citations, Photius se présenta dans la cinquième séance; et, se tenant debout à la dernière place, il écouta en silence les questions les plus désagréables qui lui furent faites; mais aucune autorité ne put le décider à répondre à la demande principale des délégués de Rome, qui étoit s'il vouloit se soumettre aux décrets de leur pontife? Il se retira. Dans la septième séance, il entra de nouveau, appuyé sur une crosse : « Otez-lui la crosse, s'écria Marin, l'un des députés du pape; c'est un emblème de la dignité pastorale, qui ne convient point à celui qui est un loup et non un

berger. » La crosse lui fut ôtée. Après plusieurs questions, Photius exhorta les légats à se repentir de ce qu'ils avoient fait contre lui. Ils rejetèrent l'avis avec indignation, et proposèrent d'autres mesures. « Je n'ai pas de réponse à faire aux calomnies, » furent ses dernières paroles. On prononça, dans cette séance, des anathèmes contre lui et ses adhérens (1).

Le prélat, ainsi anathématisé, séparé de ses parens, de ses amis, de ses serviteurs et même privé de ses livres qui lui étoient plus précieux que la vie, fut encore envoyé en exil. Voici comme il se plaint de l'enlèvement de ses livres, dans une lettre à l'empereur : « Cette dernière privation, genre de peine nouveau et inouï, fut inventé pour moi. » Cela se passa en l'an 870. On ne sait pas combien de temps dura cet exil; mais après un petit nombre d'années, il recouvra la faveur de son prince, fut encore plus puissant dans le palais; on lui confia l'éducation des fils de Basile, et on dit même que, quoiqu'il eût toujours Ignace pour adversaire, il exerça quelques-unes des fonctions de la charge patriarcale. N'étant pas encore satisfait de cette réparation d'honneur, Basile lui rendit le siége vacant à la mort d'Ignace, en 878; et, après plu-

(1) J'ai suivi dans ce récit les documens originaux tels qu'ils ont été copiés par Baronius, *Annal. sacr.*, IX. J'ai écrit aussi d'après les actes du huitième concile. *Conciles*, t. VI.

sieurs négociations curieuses avec le pape Jean VIII, il effectua sa réconciliation complète avec Rome. Ce pontife romain cassa la sentence du concile œcuménique, releva Photius de toutes les censures ecclésiastiques, et le reçut « comme évêque, comme frère et comme collègue », sous quelques conditions cependant qui furent artificieusement éludées. Un synode byzantin, où assistèrent des légats romains, confirma ce jugement (1).

Le triomphe de Photius étoit complet, et quoique les successeurs de Jean VIII aient montré quelque envie de renouveler les hostilités, il ne fut pas beaucoup tourmenté jusqu'à l'an 886, époque où Léon monta sur le trône. Il avoit dirigé l'éducation de ce prince, et probablement il lui devoit le nom imposant de philosophe. Cependant il fut banni une seconde fois, sous le prétexte de beaucoup de crimes qu'on lui imputoit; mais il doit nous être permis de penser que le vrai motif de ces grandes rigueurs étoit que l'empereur vouloit élever sur le siége patriarcal son propre frère Étienne, et que la présence du possesseur légitime étoit un obstacle aux désirs du prince. On ne sait pas d'une manière certaine combien d'années Photius survécut à ce dernier coup; cependant il paroît qu'il mourut vers l'an 891.

(1) Baronius, *Annal. sacr.*, IX. Fleury, *Hist. ecclés.*, v. XI, in-4°.

Des trente années qui s'écoulèrent ainsi depuis sa première promotion aux dignités ecclésiastiques, celles du repos dont il jouit dans son exil auroient été les plus agréables pour lui, si son esprit, voué comme il l'étoit à l'étude, eût été moins attaché aux grandes places dans lesquelles il trouva si peu de tranquillité. A la vérité, dans le poste éminent où il fut élevé, il avoit l'occasion de montrer ses talens soit pour les intrigues des négociations, soit pour l'emploi des ressources, soit pour le déploiement de son érudition. Cependant, ce n'est pas sans intérêt qu'on l'entend exposer lui-même sa propre situation, dans une lettre adressée au pape Nicolas, écrite au commencement de la controverse. On n'a rien composé de plus élégant. Il décrit avec les couleurs les plus agréables, et avec beaucoup de sensibilité, les scènes tranquilles à la jouissance desquelles il avoit été arraché forcément, lorsqu'il étoit entouré d'amis qui l'admiroient; que sa plus chère occupation étoit de surveiller les travaux de ses élèves, de répondre à leurs questions, et de contempler leurs progrès. Les uns s'appliquoient à résoudre des problèmes mathématiques; les autres découvroient les traces de la vérité par des déductions logiques; d'autres enfin se livroient à l'étude sublime des célestes oracles par lesquels l'esprit pouvoit être formé à la piété. « Telle étoit, » écrit Photius, « ma société; tels étoient ceux qui remplissoient ma maison; mais quel change-

ment ! Je réfléchis avec douleur sur ce qui s'est passé, et mes yeux se remplissent de larmes ; car, avant que l'expérience m'eût même donné ses leçons, je savois bien quels soins, quelles difficultés, quels troubles et quelles sollicitudes environnoient la chaire patriarcale. »

Mais il semble que, dans aucune occasion, il ne sentit mieux lui-même la supériorité de ses talens, que quand il parut au synode public avec une dignité silencieuse, sans qu'on le vît ému par les insultes accumulées dont il étoit accablé. Ses contemporains le louent de son immense savoir, mais ne lui accordent pas le mérite de la vertu ; les écrivains modernes parlent moins de son caractère moral qu'ils ne sont frappés de ses défauts. Ils insistent beaucoup sur l'état extraordinaire de ses facultés intellectuelles. Voyez, disent-ils, son ouvrage intitulé *la Bibliothèque*, qui est un monument durable d'érudition, et vous y reconnoîtrez tout à la fois l'historien profond, le savant philologue, et le critique plein de sagacité. Les *réponses*, par lesquelles il résout beaucoup de difficultés qui lui furent proposées en différens temps, prouvent qu'il étoit profondément versé dans la jurisprudence de l'empire ; et l'on remarque sa sagacité politique dans son *Traité sur le devoir du prince*. Ceux qui parcoureront ses lettres, seront convaincus qu'il savoit tout ce qu'on connoissoit alors de plus précieux en philosophie, en mathématiques, en médecine et en

théologie. Un écrivain (1), qui n'est pas favorable au patriarche, avoue cependant avec candeur « que Photius réunissoit tous les avantages nécessaires pour se distinguer d'une manière éminente dans la carrière littéraire, des dispositions naturelles, du talent, de l'énergie, de l'application, de la richesse qui lui procuroit les moyens d'acquérir des livres, et par-dessus tout, une soif insatiable de renommée, pour la satisfaction de laquelle toutes ses nuits étoient souvent consacrées à l'étude. »

§ XX. *Principaux ouvrages de Photius.*

Photius composa son *Myriobiblon* ou sa *Bibliothèque*, sur la demande de son frère Tarasius, pendant qu'il étoit lui-même laïque, et, à ce qu'il paroît, durant son ambassade à la cour de Bagdad. Lorsque les savans examinent cet ouvrage, ils ne savent ce qu'ils doivent admirer le plus, de la sagacité de l'esprit de son auteur, de la solidité de son jugement, de la persévérance de son application, ou de la variété de ses lectures. Tarasius l'avoit prié de faire le compte des livres qu'il avoit lus. Photius les passe en revue, jusqu'au nombre de deux cent quatre-vingts, théologiens, commentateurs, philosophes, historiens, orateurs, médecins, grammairiens, sans aucune

(1) Nicetas, *in vitâ Ign.*, Conc., t. V.

méthode régulière, suivant que sa mémoire ou l'association du moment paroissent les avoir présentés à son esprit. Il donne quelque idée du mérite de ces auteurs. Il expose le sujet et le plan de chaque ouvrage, ainsi que les matières dont il traite en général; il en apprécie le style et le caractère, et donne, dans des extraits plus ou moins longs, ceux des passages qui méritent le plus d'être remarqués. Le jugement qu'il prononce est toujours donné avec liberté et candeur, et on peut dire qu'il montre une grande connoissance des sujets traités, quoiqu'il ait été quelquefois regardé comme trop sévère. On reconnoît certainement dans cette bibliothèque un défaut d'ordre; et à mesure que Photius avance, son plan paroît avoir tant de variété, que plusieurs savans ont présumé que le tout n'avoit pas été écrit par lui. Au commencement de son examen, il expose en général en peu de mots le sujet de l'ouvrage, et il établit son opinion; mais il rend bientôt un compte plus complet, et quand il approche de la fin, ses extraits deviennent beaucoup plus nombreux. Mais à mesure qu'il avance dans cet ouvrage, on s'aperçoit que son exactitude est visiblement diminuée; tandis que sa main travaille, son esprit cherche du repos; Photius transcrit avec fidélité, mais il produit peu d'idées qu'on puisse regarder comme lui appartenant.

D'après l'omission des ouvrages de beaucoup d'auteurs, qu'il avoit certainement lus, il paroît

probable que sa *Bibliothèque* n'est qu'une partie d'une compilation plus étendue, que Photius avoit exécutée ou au moins projetée dans un autre temps. Cependant, même dans son état présent, elle est un riche trésor, renfermant ce qu'il y a de plus curieux dans beaucoup de sciences; et ayant sauvé de l'oubli la mémoire d'auteurs dont les écrits ont péri en totalité ou en partie; enfin, ayant conservé de ces mêmes auteurs des fragmens qu'on ne pourroit trouver ailleurs. Qu'il me soit aussi permis de remarquer que le livre de Photius est le modèle d'après lequel les journaux critiques ont été formés; on sait combien ces ouvrages, publiés dans les temps modernes et écrits dans toutes les langues, ont contribué aux progrès des lettres et à répandre l'instruction et le goût.

En lisant la liste des 280 écrivains qui ont fixé l'attention de Photius (1), nous voyons avec regret que beaucoup d'entre eux, et notamment ceux qui, à beaucoup d'égards, étoient les plus précieux, ont été entièrement perdus, ou n'existent que dans les extraits qu'il a heureusement faits de leurs ouvrages. Comme les Grecs continuoient encore d'être un peuple studieux et savant, il n'est point aisé d'expliquer cette perte, si ce n'est en présumant que, comme la *Bibliothèque* de Photius, ainsi que beaucoup de com-

(1) Voyez *Biblioth. græca*, l. V, c. 38, t. IX.

pilations modernes, procuroient aux paresseux un moyen facile d'acquérir des connoissances, ils ne se donnoient point la peine de faire des lectures plus fatigantes. D'après le caractère de quelques ouvrages qui nous sont parvenus, approchant plus d'être complets, quoiqu'ils paroissent tous avoir été lus entiers par Photius, on peut, je crois, véritablement dire que les copistes, chez les Grecs, n'étoient pas toujours employés d'une manière plus utile que chez les Latins.

Indépendamment de sa *Bibliothèque*, Photius a laissé quelques autres ouvrages que les savans parcourent avec plaisir, particulièrement son *Nomocanon*, ou sa Collection de lois ecclésiastiques et impériales, rédigées avec méthode et avec une précision admirable, et des *Épîtres*, au nombre de deux cent cinquante, écrites en différentes occasions et à différentes personnes. Ces épîtres ou lettres, suivant que le sujet le permet, montrent la délicatesse de son goût, la vivacité de son esprit, l'étendue de ses connoissances, la flexibilité de ses talens, et sa force de tête. Comme il avoit été élevé de l'état de laïque sur la chaire patriarcale, on auroit pu présumer qu'il manquoit du genre de connoissances qui convenoit à sa place; mais il est évident qu'il n'en étoit pas dénué, ce qui prouve, ou qu'il avoit toujours aspiré à cette dignité, ou que le goût de son siècle l'avoit porté à joindre les connoissances théologiques à toutes celles qu'il possédoit. On a

cru qu'il n'avoit pas de goût pour la poésie, d'après le silence qu'il garde à ce sujet; mais si l'on jette les yeux sur le portrait qu'un écrivain contemporain fait de lui (1), il paroît que cet art agréable avoit été l'objet de son attention, de même que tous les autres genres de la belle littérature (2).

Le temps où ce savant patriarche a vécu, a été nommé le siècle de Photius, pour honorer ses talens, ou peut-être d'après les violentes controverses qu'il occasiona; et nous pouvons présumer que son exemple, ainsi que les instructions qu'il communiqua avec franchise, doivent avoir excité une ardeur d'émulation littéraire parmi un grand nombre de personnes, quoique peu de noms nous aient été transmis. Les dernières années du neuvième siècle furent donc une ère d'un augure favorable, et il paroissoit qu'on alloit voir de meilleurs jours.

Basile régnoit avec justice, son esprit avoit de la vigueur, ses vues étoient modérées, et l'administration des finances ainsi que des lois étoit admirable. On oublia l'action atroce qui l'avoit porté sur le trône. Lorsque le trésor fut rempli, l'ar-

(1) Nicetas, *in vitâ Ignatii.*

(2) Sur les écrits de Photius et sur son caractère, *voyez* Cave, *Historia litter.*; Dupin, *Biblioth. ecclés.*; Brucker, *Histor. philosoph.*, t. III, et particulièrement *Biblioth. græca*, t. IX.

gent qui pouvoit avoir été épargné, après avoir satisfait les besoins les plus importans, fut employé à embellir la capitale et les provinces, ainsi qu'à réparer, orner, et même construire des églises. Comme les lois avoient été négligées, une révision de la jurisprudence de Justinien dans toutes ses parties, devint nécessaire; et on rédigea un plan que son fils et son petit-fils perfectionnèrent et mirent à fin sous le titre de *Basiliques*. Basile n'étoit pas savant, mais il connoissoit le prix de la science; et lorsqu'il fut réconcilié avec Photius, il lui confia l'éducation de ses fils.

Léon, l'un de ses fils, que l'on a honoré du titre de *philosophe* ou de *sage*, hérita du trône. On ne pourroit dire aisément d'après quels événemens de son règne, ou d'après quels progrès faits par lui dans la sagesse, il a mérité ce titre, si l'on ne savoit pas d'après quels légers fondemens, ou d'après quels motifs peu satisfaisans on accorde souvent de pareilles distinctions aux princes. A la vérité, les historiens sont assez prodigues de louanges à son égard; ils le représentent comme un admirateur de tous les genres de sciences, « et particulièrement de cette science secrète, qui, d'après des enchantemens, devine les événemens futurs. » Ils disent aussi que Léon étoit versé dans la connoissance du mouvement des étoiles et de leur influence (1). Tel étoit le genre

(1) *Annal. script.* Zonaras, Cedrenus, etc.

de sa philosophie. On lui attribue en outre des prédictions, qui révéloient en style de prophétie les destinées de l'empire de Byzance. Les ouvrages publiés ou non publiés, qui ont été écrits par lui ou sous son nom, forment un mélange de discours, de sermons, d'épigrammes, de préceptes moraux, d'énigmes ou de mots mystiques, de constitutions, et de sujets de tactique, dont sa *Namachica* est le traité le plus important (1). Un empereur qui étoit ainsi prodigue des fruits de sa plume, et dont les sermons étoient adaptés à un si grand nombre de fêtes de l'année, a pu aisément être honoré du nom de *sage*. Mais il est reconnu que Léon fut un protecteur zélé des connoissances, et c'est assez que les princes aspirent à ce genre de mérite. Il vit onze années du dixième siècle.

§ XXI. *Dixième siècle. Constantin Porphyrogenète.*

Constantin Porphyrogenète (2), fils de Léon, monta sur le trône après beaucoup d'années de minorité et de dépendance. Etant d'un caractère studieux et aimant la retraite, il consacra une grande partie de son temps aux recherches scien-

(1) Cave, *Hist. litter.*; Baronius, sub an. 911; Brucker, t. III; *Biblioth. græca*, t. VI.

(2) Ceillier, t. XIX; Le Beau, t. XIII.

tifiques et aux arts libéraux. Son caractère a été tracé favorablement de la manière suivante (1) : « Il servoit Dieu avec piété ; son goût pour les lettres est prouvé par ses différens écrits, qui à la vérité ne sont pas polis conformément aux règles de la composition oratoire, mais qui contiennent beaucoup de beautés. L'élégie qu'il a écrite sur la mort de sa mère, prouve qu'il n'avoit pas négligé l'art de la versification. La philosophie aussi, qui avoit été peu cultivée, fixa son attention ; et, en nommant des maîtres convenables, il donna une nouvelle vie à la cause générale de la science. » Mais l'histoire étoit l'étude qui lui plaisoit le plus, tandis que dans l'adversité il se délassoit dans ses heures solitaires, en peignant et en donnant des encouragemens aux arts mécaniques. Son désir de ranimer la vigueur intellectuelle des Grecs, qui s'étoit amortie faute d'exercice, mérite les plus grands éloges ; et les mesures qu'il employa étoient bien adaptées à la fin qu'il se proposoit. Il attira beaucoup de savans à sa cour, fit faire avec soin des recherches de ceux des anciens auteurs qui, malgré les travaux récens de Photius, couroient le risque de se perdre. Il devint lui-même auteur, et écrivit avec un respect filial la vie de son grand-père Basile, dans laquelle il a tracé ce qui lui paroissoit être une image parfaite de la royauté. Si la protection et les récompenses

(1) Zonar., *Annal.* t. III.

ne suffisoient pas, il espéroit, par son propre exemple, assurer aux lettres un concours plus général de talens. Pour l'avantage et la satisfaction des curieux, il employa des personnes à faire des extraits de ceux des ouvrages qui étoient les plus rares, extraits qui étoient exposés à l'inspection publique.

Les sources avec lesquelles cette compilation fut formée, étoient principalement historiques, et les extraits concernant le gouvernement et la morale, furent distribués en 83 chapitres. Il n'y en a que deux qu'on possède actuellement. Il est observé dans la préface (1), que Constantin, dont l'esprit étoit sensible à tout ce qui étoit beau, et qui exécutoit avec facilité tout ce qu'il concevoit, connoissant l'avantage de son plan pour le public, avoit ordonné qu'on rassemblât les meilleurs ouvrages; mais que n'ignorant pas en même temps combien il seroit difficile à beaucoup de personnes de les lire, il avoit voulu qu'on fît un choix des meilleurs passages. Il avoit pensé qu'on y feroit alors plus d'attention, et que l'esprit en recevroit une impression plus forte. On ajoute dans cette préface, que tout ce qui, dans le genre de l'histoire, pouvoit être regardé comme plus important, avoit trouvé place dans l'ouvrage. L'ordre des choses n'y est point troublé, parce que leur juste distribution sous des chapitres con-

(1) *Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI.

venables les présente sous un point de vue plus réuni. Mais il est à regretter, ainsi que je l'ai observé par rapport à la Bibliothèque de Photius, que, comme par ce moyen on pouvoit se procurer sans travail une connoissance superficielle, cette nouvelle compilation, encourageant la paresse, ait fait tellement négliger les vraies sources, que beaucoup d'ouvrages précieux aient cessé d'être lus, ayant été entièrement perdus.

Dans la première ambassade à Constantinople, dont fut chargé, en l'an 946, Liutprand, ensuite évêque de Crémone, et qui avoit été envoyée par Bérenger roi d'Italie, Liutprand, qui en rend compte lui-même (1), donne quelques détails de ce qu'il vit dans la cité impériale, et de ses entrevues avec Constantin. Mais rien n'est moins intéressant; et à en juger par les objets puérils qui furent mis sous ses yeux, je suis porté à croire, que cet ambassadeur ne parût guère aux Grecs qu'un barbare, à qui on devoit plutôt présenter les jouissances des sens que celles de l'esprit. Il garde entièrement le silence sur les lettres; et l'empereur, dont elles étoient l'objet de prédilection, ne lui en dit pas un mot. A la vérité, Liutprand connoissoit peu la langue grecque, mais il avoit une grande idée de ses propres talens, et il n'hésite pas de rapporter ce que lui dit Bérenger

(1) Liutprand, *Histor.*, l. VI, *inter. rerum italic. Scriptores*, t. II. On le nomme indifféremment Liutprand ou Luitprand.

lorsque ce prince lui confia cette mission : « Celui qui, presque dans son berceau, a si facilement conquis la langue latine, sera bientôt maître de la langue grecque. » Nous reviendrons à Liutprand pour parler de sa seconde ambassade.

Ni les études de Constantin, pour lesquelles il a été accusé de négliger les soins importans de l'empire, ni sa sollicitude pour faire faire à ses sujets des progrès dans les lettres, ne furent couronnés de beaucoup de succès. Pour instruire son fils Romain dans la pratique du gouvernement, il écrivit sur sa théorie un Traité qui fut suivi des *Themata*, ouvrage extrêmement important, qui existe encore. Dans ce dernier, les provinces de l'empire sont décrites, telles qu'elles étoient alors composées, pendant qu'il présente une description des différens peuples, de leur origine, de leurs antiquités. Dans le précédent ouvrage il avoit parlé des autres nations, de leurs mœurs, de leurs institutions, ainsi que de leurs forces militaires; il exposoit aussi comment elles pouvoient aider l'état comme alliées, ou lui nuire comme ennemies. Le désir qu'il avoit de la prospérité de son empire n'étoit point encore satisfait : en conséquence, il ordonna que l'on formât deux autres ouvrages, l'un sur l'art vétérinaire, qui comprît tout ce qu'on avoit publié jusqu'alors de meilleur sur ce sujet, et l'autre sur l'agriculture, composé sur un pareil plan (1). Tels furent les louables

(1) *Biblioth. græca, ut ante*

travaux de Constantin; mais le siècle lui-même fit peu. Aucun nom d'écrivain philosophique ne nous a été transmis, quoique l'attention ait été excitée par quelques rhétoriciens et grammairiens. Peu de poëtes composèrent des poésies qui ne méritassent d'être méprisées. On trouve dans la liste des historiens byzantins, des écrivains qui ne sont pas entièrement dénués de mérite; car celui qui préserve les faits de l'oubli, a toujours quelque droit à des éloges.

§ XXIII. *Siméon Métaphraste.*

Quelques-uns ont révoqué en doute si Siméon, distingué par le nom de Métaphraste (1), mérite ces éloges; mais son ouvrage au moins présente les sujets sur lesquels se portoit alors l'attention des hommes les plus savans. Siméon étoit né de parens nobles, doué de talens supérieurs, et versé dans la belle littérature. Il fut élevé d'abord par Léon, et ensuite par Constantin, aux premières dignités de l'état. Excité par les conseils d'un anachorète qu'il rencontra par hasard, il entreprit d'écrire la vie de Théoctista, saint grec; et ensuite, dans les intervalles des affaires, ayant, par ordre de Constantin, étendu son plan d'agiographie, il le suivit jusque dans les épo-

(1) Il est nommé Siméon dans l'ouvrage de Ceillier, t. XIX.

ques les plus reculées de l'histoire de l'église. Il rassembla avec soin les vies qui avoient été compilées, il en retoucha quelques-unes, en même temps qu'il conserva et publia dans leur état original, celles qui méritoient, par leur élégance, d'être lues. Toutes les fois qu'elles ne sont pas bien écrites, il a recours à sa propre plume, rédigeant, corrigeant, polissant, suivant qu'il le trouve plus convenable; on a prétendu même que quelquefois, quand les matériaux étoient rares, il suppléoit à leur défaut par les trésors de sa propre imagination. Il forma ainsi un volume de 122 vies. Cet ouvrage, sous le rapport du style, ne déplaît pas au savant, mais il a plutôt l'air d'un panégyrique que d'une histoire. On ne doit pas néanmoins le rendre responsable de beaucoup de légendes fausses et incroyables, que d'autres écrivains, profitant eux-mêmes de la réputation de Métaphraste, ajoutèrent dans la suite à sa compilation. Il existe encore quelques autres traités religieux de Métaphraste, ainsi que des annales d'histoire (1).

§ XXIV. *Suidas.*

Il faut avouer que le Lexique de Suidas, qu'on croit avoir vécu dans le même siècle, est beau-

(1) Cave, *Hist. littér.*; Dupin, *Biblioth. ecclés.*; *Bibliotheca græca*, t. VI.

coup plus précieux pour les savans. C'est un ouvrage en partie historique, et en partie donnant des explications, ou, comme on l'a quelquefois appelé, c'est un trésor de connoissances variées, dans lequel, outre l'explication de beaucoup de termes curieux, on donne, comme dans la Bibliothèque de Photius, des détails sur des historiens, des poëtes, des orateurs, et d'autres écrivains, avec des extraits étendus de leurs ouvrages. Comme beaucoup de ces écrits n'existent plus, je n'ai pas besoin de répéter que cette circonstance augmente beaucoup le mérite du Lexique. Mais les critiques se plaignent, et non sans raison, de négligences, d'omissions, et d'un manque visible de patience dans les recherches, s'ils ne reprochent pas même à cet auteur de manquer d'une critique saine et judicieuse dans le choix et l'arrangement de matériaux compliqués (1). Au surplus, on ne peut être surpris de ce que, quand le goût s'est évanoui, les qualités qui en sont la suite, aient aussi disparu. Quoique nous devions être reconnoissans de ce que le Lexique de Suidas et la Bibliothèque de Photius nous ont conservé des fragmens d'ouvrages qui ont péri dans le naufrage général, il me semble que le caractère même de ces compilations et de beaucoup d'autres semblables ouvrages qui paroissent de nos jours, prouve le déclin de la lit-

(1) *Bibliotheca græca*, l. V, c. 40, t. IX.

térature. Lorsque les lettres fleurissent réellement, les hommes tirent davantage de leur propre fonds, et ils donnent des ouvrages originaux. Lorsque l'esprit des écrivains est affoibli, et que le génie n'existe plus, ils ont recours à des compilations, et vivent, pour ainsi dire, sur les travaux de leurs prédécesseurs.

L'ouvrage intitulé *Etymologicon magnum*, a été attribué au même Suidas, mais sans une autorité suffisante, quoiqu'il ait pu être composé à la même époque que le Lexique. L'*Etymologicon magnum* est un ouvrage extrêmement utile à ceux qui étudient le grec; c'est un riche répertoire d'observations sur la grammaire et l'étymologie de la langue. On peut y remarquer beaucoup de conjectures hasardées dans cette dernière partie (1); mais l'ouvrage lui-même prouve combien les Grecs, même à cette époque, avoient soin de conserver la pureté de leur langue si admirée.

J'ai, jusqu'à ce moment, omis de parler de Stobée, mais je dois le rappeler ici, comme ayant donné un ouvrage analogue à la Bibliothèque de Photius et au Lexique de Suidas. Stobée est incontestablement d'une époque plus ancienne, puisqu'il en est fait mention dans Photius. A la vérité, je ne sais ni ce qu'il étoit, ni quand il a fleuri. Néanmoins le mérite de l'ouvrage de Sto-

(1) *Biblioth. græca*, l. V, c. 40, t. X.

bée a donné de la célébrité à son nom. C'est une anthologie en quatre livres contenant, sur différens points de morale et de philosophie naturelle, des extraits de près de 500 poëtes et prosateurs (1). Aussi, quoique l'ouvrage ne soit pas complet, ce qui nous en reste est-il d'un grand prix. En même temps qu'il conserve des fragmens, il montre, lorsque les ouvrages sont entièrement perdus, quelles étoient les doctrines de différens sages sur beaucoup de sujets intéressans. Il montre en outre combien les Grecs furent savans et laborieux à toutes les époques. Il nous force d'admirer leur fécondité, et de gémir de la paresse des copistes, ainsi que des dévastations de la barbarie et des ravages du temps, en contemplant combien les fragmens ou ouvrages qui nous restent des Grecs, sont comparativement en petit nombre. J'aurai une autre occasion de parler d'Athénée.

Constantin Porphyrogenète mourut en 959; et parmi ses successeurs, légitimes héritiers ou usurpateurs du trône, nous cherchons vainement un prince qui ait été curieux d'être loué pour ses connoissances ou disposé à encourager la culture des sciences et des lettres. Voici ce qu'on rapporte de Basile II, qui fut l'un des petits-fils de Constantin, et dont le règne s'étendit au delà du dixième siècle (2). « Que ce prince n'estimoit

(1) *Biblioth. græca*, l. V, c. 30, t. VIII.
(2) Zonar., *Annal.*, l. III.

pas les savans, et regardoit la science même comme un attirail inutile. Dans le choix de ses ministres et de ses secrétaires il n'avoit aucun égard ni à la naissance ni aux talens ; et ses dépêches étoient dictées dans les prémiers termes qui s'offroient, sans qu'on fit aucune attention au style. » Une éducation vicieuse, qui ne put détruire son courage, avoit éteint son esprit; et la mémoire de son savant mais foible aïeul, souvent rappelée et célébrée par la bouche des flatteurs, avoit pu encourager un mépris réel ou affecté des connoissances et des arts.

§ XXV. *Ambassade de Liutprand.*

Sous le règne de Nicéphore Phocas, entre les années 963 et 969, Liutprand fut envoyé une seconde fois à la cour de Byzance, par Othon, empereur d'Occident. Le récit de son premier voyage étant dénué de détails intéressans, j'avois espéré que le second seroit plus utile, puisqu'on devoit présumer que l'ambassadeur, mieux versé dans la langue, seroit curieux d'examiner l'état de la littérature grecque, de le comparer avec l'état de celle de l'Occident, et enfin d'enrichir son journal d'observations précieuses. Mais on ne trouve rien, quoiqu'il donne lui-même un récit détaillé des positions où il se trouva et de ce qu'il eut occasion de voir. (1) Sa réception et son trai-

(1) *Legatio* Liutprand. *ad* Nic. Phocam, *inter rerum italic. Scriptores*, t. II.

tement à Constantinople furent très-humilians. Dans les diverses entrevues qu'il eut avec Nicéphore, ses courtisans, et d'autres personnes, on ne sait ce qui est le plus à blâmer, des réflexions insultantes et de la bouffonnerie des Grecs, ou des réponses insolentes de l'ambassadeur. Le portrait qu'il fait de l'empereur est celui du monstre le plus infâme. Sa description des mœurs, des habillemens, des fêtes, des processions, des amusemens des Grecs, n'est plus agréable à aucun égard. Son pinceau est toujours trempé dans la fange, et il est évident que la main qui le tient est guidée par l'irritation et le ressentiment. Pendant une résidence de plus de cent jours chez le peuple le plus savant et le plus poli, le barbare évêque de Crémone ne put remarquer rien qui ne méritât sa censure ou son mépris. Quand enfin il eut la permission de revenir, il prend congé de la cité impériale, en la peignant par le choix des épithètes suivantes : « Cette cité, autrefois si riche et si florissante, est, dit-il, maintenant réduite à la famine, parjure, menteuse, trompeuse, rapace, gloutonne, avare et vaine. » Ensuite dans son propre latin élégant il ajoute : « Après un voyage de 50 jours, *asinando*, *ambulando*, *equitando*, *jejunando*, *sitiendo*, *suspirando*, *flendo*, *gemendo*, je parvins à Naupacte. »

§. XXVI. *Onzième siècle. État de l'empire grec.*

Si le lecteur connoît bien le tissu de l'histoire de l'empire, et particulièrement le caractère des princes qui ont rempli le trône, il sentira que la littérature devoit peu attendre; et si dans quelques momens plus favorables, il paroît un petit nombre d'hommes d'un savoir extraordinaire, il les regardera comme il verroit quelque phénomène rare, ou quelque événement accidentel extraordinaire. La puissance de l'empire étoit affoiblie chaque jour par les attaques des ennemis étrangers, en même temps qu'elle étoit consumée par la discorde intérieure, les conspirations séditieuses et les révolutions violentes qui ébranlèrent le trône de Constantinople, et furent suivies des chutes et des élévations soudaines des compétiteurs successifs qui se disputoient la souveraineté. Après la mort, arrivée en 1028, de Constantin X, qui, avec son frère Basile, avoit joui du titre d'Auguste pendant plus de 80 ans, on vit une malheureuse période de 28 ans, pendant laquelle les Grecs, ravalés au-dessous du niveau ordinaire de la servitude, furent transférés et donnés comme un vil troupeau, par le choix ou le caractère de deux femmes méprisables, filles de ce même Constantin. En même temps que de pareils événemens, suivis, suivant l'usage, de

commotions intestines, privoient de force et de consistance, ils détruisoient l'ordre public, rendoient tout précaire; abattant le courage et l'activité de la nation, ils éteignoient le feu du génie, et décourageoient les efforts de ceux qui auroient eu l'ambition de se distinguer dans la carrière littéraire (1).

La dynastie macédonienne ou basilienne, expira avec Théodora; et celle des Comnène lui succéda dans la personne d'Isaac Comnène, en 1057; mais après un peu moins de deux ans, Isaac se retira dans un monastère, avec la réputation d'un prince non savant, mais ami des lettres et de ceux qui les cultivoient. (2) Les quatre successeurs immédiats d'Isaac ne furent pas de la famille de Comnène. Parmi eux, Constantin Ducas est représenté comme un prince dénué de talens, mais se consacrant à des études nobles et honorables. Plein d'admiration pour les efforts heureux de quelques hommes savans, on l'entendit s'écrier, « que, suivant lui, la couronne de la science étoit préférable à la couronne de l'empire (3). » Son fils Michel, prince foible et méprisable, se flatta lui-même qu'il étoit digne de l'obtenir, en fréquentant l'école du grand philo-

(1) Mosheim, *Histoire ecclés.*, 2e v., XIe siècle.

(2) Zonare, *Annales*, t. III.

(3) *Ibid.*

sophe Psellus. « Là, dit l'historien (1), occupé d'exercices puérils, il se livra à l'étude des lettres ; tantôt il apprenoit les règles de la grammaire, construisoit des vers, et comparoit des idiomes ; tantôt il faisoit des déclamations de rhétorique et essayoit d'écrire l'histoire. D'autres fois il se préparoit gravement à suivre les leçons morales de philosophie. Mais il étoit entièrement incapable de faire aucun progrès ; et, pendant que ce savant impérial perdoit ainsi son temps, l'état étoit négligé, le peuple opprimé, et les provinces envahies. » Lorsqu'un rival se présenta, le foible empereur, sans faire beaucoup de résistance, déposa les marques de la royauté et se fit moine. On ne pouvoit s'attendre à voir fleurir les lettres sous un protecteur si foible et si avili, ou parmi les changemens tumultueux et les troubles continuels qui troublèrent le trône et le gouvernement. L'état de l'empire d'Occident, aux périodes de son déclin le plus rapide, ne fut jamais plus déplorablement malheureux que l'étoit alors et que l'a été celui de Byzance en approchant de sa décadence et de sa chute. En effet, quelques-uns des princes n'éprouvèrent pendant un grand nombre d'années de leurs règnes qu'une suite égale de désastres, pendant que le sceptre étoit arraché aux mains des autres par le meurtre, par la privation de la vue, ou, lorsque la

(1) Zonare, *Annales*, t. III.

compassion avoit plus d'influence, par un emprisonnement dans un couvent (1).

Dans les couvens de l'Orient, qui furent toujours plus nombreux que ceux de l'Occident, et où l'ambition déchue pouvoit jouir du repos, on trouvoit parmi des personnes indolentes, mais sincèrement pieuses, des hommes doués de différens goûts littéraires, qui avoient pris en horreur les troubles et les cruautés de leur siècle, ou qui étoient attirés par la perspective d'un loisir studieux et l'occasion d'avoir des livres et des maîtres. Le platonisme s'étoit réfugié dans ces asiles; et là les théories les plus extraordinaires, qui s'accordent si bien avec le goût asiatique, trouvoient un aliment convenable. De telles recherches pouvoient être ou n'être pas innocentes; néanmoins, d'après le grand nombre d'hommes de tous genres et de tous caractères, qui étoient accumulés dans les cloîtres, on rapporte que non-seulement on y entretenoit assidument les controverses théologiques, mais qu'encore on encourageoit à s'y livrer à beaucoup de querelles civiles qui contribuoient à déchirer l'empire. Cependant la science y avoit aussi un grand nombre de partisans; leurs rangs continuoient à fournir des ministres capables, qui ornèrent les siéges épiscopaux de l'église d'Orient. Suivant

(1) *Voyez* sur ces temps, *Annal. script.* Cedrenus, Zonare.

Zonare (1), on éleva alors sur le siége de Byzance Xiphilin, qui étoit versé dans tous les genres de connoissances. Il avoit rempli une place importante dans le sénat; il l'abandonna volontairement, et, se rasant la tête, il embrassa la vie solitaire dans les monastères du mont Olympe, où, après beaucoup d'années, il fut regardé comme méritant de la dignité de patriarche. Avant lui, cette place éminente avoit été occupée par Michel Cérularius, prélat d'une grande érudition, mais qui avoit trop de ressemblance avec son prédécesseur Photius, et qui, comme lui, par amour pour la dispute, ou poussé par une indigne ambition ennemie du repos, renouvela sans provocation la contestation avec l'église d'Occident, sur des points comparativement peu importans.

§ XXVII. *Michel Psellus.*

J'ai déjà fait mention du philosophe Psellus, qui fut le maître de Michel VII. Psellus est reconnu pour avoir été le principal ornement littéraire du siècle, et on le nomma généralement *le Prince des philosophes.* Il étoit né à Constantinople, descendoit d'une ancienne famille patricienne, et fut employé dans de grandes places par beau-

(1) *Annal.*, t. III. Xiphilin, l'abréviateur de l'histoire de Dion Cassius, restée imparfaite, étoit le neveu du patriarche dont il va être parlé.

coup de princes successifs, qui le consultèrent souvent sur des intrigues de cour et sur des affaires d'état difficiles. Cependant, après la mort de son élève, ou plutôt après son abdication, il éprouva le sort commun des courtisans, fut dépouillé de tous ses honneurs, et condamné à se retirer dans une cellule.

Un critique profond (1) observe que celui qui aura lu les ouvrages de Michel Psellus, qui sont remplis de science, distingués par un style abondant, par la sagacité, l'invention et la profondeur, n'hésitera pas de prononcer que, de même qu'il a surpassé ses contemporains par la multiplicité de ses ouvrages, il leur étoit supérieur à tous autres égards. Il ajoute que la nature, voulant montrer quelles étoient ses forces réelles, paroît l'avoir formé lors de la décadence de la littérature grecque. Nous possédons une description (2) du triste état de la littérature et des progrès qu'elle fit ensuite, lorsqu'il commença à entrer dans les écoles et à s'élever. « Depuis le premier Basile, les meilleures études avoient été négligées, mais non entièrement éteintes. Elles reprirent ensuite de la vie, excitées par le zèle de beaucoup d'hommes capables qui parurent. Ces hommes, méprisant la discipline mal entendue d'après laquelle leurs prédécesseurs avoient consumé leur temps dans

(1) Brucker, *Histor. philos.*, t. III.

(2) Anne Comnène, *Alexiad.*, l. V.

des poursuites vaines et frivoles (ce qui avoit fait tomber dans le mépris les vraies connoissances et les belles-lettres), adoptèrent avec une ferme résolution la méthode convenable de recevoir et de communiquer l'instruction. Lorsque Jean, appelé l'*Italien*, arriva à Byzance, on secoua l'ancienne torpeur, et beaucoup s'engagèrent dans la carrière littéraire avec une ardeur prodigieuse. Les disputes publiques devinrent à la mode; et, comme Jean enseignoit l'art de la logique, il eut chaque jour à lutter vigoureusement contre ces sophistes qui étoient jaloux de batailler, et qui avoient toujours quelque nouvel argument à proposer. Il se réunit alors à l'école de Psellus, ce savant célèbre, qui étoit parvenu au degré le plus élevé de sagesse et d'érudition, non pas tant par le secours des maîtres, chez lesquels il étoit allé rarement, que par sa propre capacité et son admirable sagacité. Parfaitement versé dans tout ce que la Grèce enseignoit, il avoit ajouté à ce fonds de connoissances tout ce qu'on apprenoit dans les écoles de l'Orient; et il avoit ainsi obtenu la réputation d'être l'homme le plus savant qui existât de son temps. » Cet homme si instruit, qui paroît n'avoir en grande partie dû qu'à lui-même ce qu'il savoit, ralluma une ardeur générale dans l'esprit public. On lui conféra un nouveau titre, celui de *Prince des philosophes*. Les jeunes gens de Constantinople se portèrent en foule à ses leçons, et la route des honneurs civils lui fut

ouverte. Nous avons vu qu'il compta parmi ses disciples l'empereur Michel VII, et l'exemple du prince, ainsi qu'on peut le supposer, fut suivi par beaucoup de courtisans. Néanmoins Psellus n'échappa point aux reproches à cet égard. Il paroît qu'il avoit adopté la maxime de Platon, qu'on ne peut bien gouverner sans le secours de la philosophie; en conséquence, avec l'orgueil que l'idée de la supériorité de sa sagesse lui inspiroit, concluant que tout ce qui sortoit de ses lèvres méritoit le nom de philosophie, lorsqu'il découvrit que Michel étoit entièrement dénué de talens, il l'amusa avec les puérilités dont j'ai déjà parlé, et lui laissa négliger le soin de l'état. Le cri général étoit le suivant : « Notre empereur, trompé et occupé d'objets frivoles par le Prince des philosophes, entraîne tous ses sujets à leur ruine. » La renommée de Psellus commença à décliner, et Jean l'Italien, qui étoit alors son rival, se trouva à même de profiter de cette circonstance.

Le passage suivant est curieux (1). « L'Italien parvint alors à se faire admirer, et ses efforts furent couronnés par les applaudissemens non-seulement de la multitude, mais encore des nobles, de l'empereur Michel et de ses frères. A la vérité, ils ne refusoient point à Psellus la palme de la science, et la plus haute place dans leur estime; mais ils étoient charmés d'entendre l'Ita-

(1) *Alexiad.*, l. V.

lien, et ils avoient recours à lui dans leurs disputes de logique. Tous les membres de la famille impériale étoient voués au culte des lettres, et leur appui donnoit de la confiance au rival de Psellus. Jean disputa contre lui; et, lorsqu'avec la facilité et la vélocité de l'aigle l'homme supérieur eut brisé l'un après l'autre les filets méprisables dans lesquels on avoit voulu l'envelopper, et eut échappé ainsi aux artifices captieux de Jean, ce sophiste le regarda avec des yeux pleins de fureur. L'agitation de ses membres, et ses clameurs bruyantes montrèrent la jalousie dont il étoit animé, et le chagrin que lui causa sa défaite. J'ai dit quel fut dans la suite le sort de Psellus; Jean l'Italien succéda à ses honneurs non-seulement comme enseignant, mais encore en recevant le titre de *Prince des philosophes*, quoiqu'il fût inférieur à Psellus en science et en talens littéraires (1).

Parmi les ouvrages de Psellus, qui sont nombreux, tant en prose qu'en vers, et qui traitent de sujets variés (2), j'en remarque un « sur l'art de faire de l'or » (περι χρυσοποιας), adressé au patriarche Michel Cérularius. Voici le jugement d'un savant critique (3) sur le style général de

(1) *Hist. philos.*, Brucker, t. III.

(2) Voyez *Diatriba*, Leo Allat. *in Biblioth. grec.*, t. V, p. 14.

(3) Allatius, *ibid.*

Psellus : « Nul Grec, soit dans ce siècle, soit dans le suivant, n'a eu plus de sagacité dans l'invention, ainsi que plus de jugement dans l'ordre et la disposition, enfin n'a écrit avec plus d'éloquence, ou n'a fait des recherches plus profondes sur chaque sujet. Il n'y a, dit le même critique Allatius, aucune science qu'il n'ait éclaircie par des notes, ou essayé heureusement d'abréger, ou de rehausser par quelque méthode perfectionnée. »

Ce siècle ajouta deux historiens de plus à la liste de la Byzantine, savoir, Cédrénus et Jean Scylitzès. Le premier compila un abrégé d'histoire, depuis le commencement du monde jusqu'au temps d'Isaac Comnène, ouvrage entièrement extrait d'autres auteurs : aussi lui a-t-on appliqué la fable de la corneille parée des plumes du paon. Le second écrivit l'histoire des *événemens passés dans l'Orient*, depuis l'année 811 jusqu'au règne d'Alexis Comnène, en 1081 (1). Quant à ces historiens et autres dont les ouvrages forment le recueil de la Byzantine, je peux ajouter à ce qui a été ci-devant observé, que, si on les compare aux autres écrivains latins contemporains, leur style est plus pur, et l'ordre qu'ils suivent plus exact; mais que nous y remarquons partout presque autant de crédulité et de manque de discernement critique. Nous pouvons donc porter

(1) *Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI.

avec sûreté un jugement sur le caractère du siècle. Aucun écrivain, quel que soit son propre penchant, ne hasardera le récit de vaines fables et de faits sans fondemens, à moins qu'il ne sache bien que ses lecteurs sont assez ignorans ou superstitieux pour les admettre promptement et sans hésiter.

§ XXVIII. *Alexis Comnène.*

En 1081, Alexis Comnène, le second des quatre neveux survivans d'Isaac fondateur de la dynastie, fut revêtu de la pourpre. Ce prince avoit été doué par la nature des qualités les plus heureuses. Il avoit été élevé à l'école de l'obéissance et de l'adversité, et il avoit recueilli tous les avantages d'une éducation libérale. Sa vie nous a été transmise par la plume d'une fille qu'il chérissoit tendrement. Elle doit donc être lue avec une réserve circonspecte. Comme elle été aussi écrite par d'autres auteurs (1), qui lui donnent moins de louanges et présentent peut-être plus de vérités, Alexis, certainement, ne mérite pas d'aussi grands éloges que ceux qui lui sont donnés par sa fille; mais son règne de trente-sept ans, quoique obscurci quelquefois par des malheurs et des défaites, fut un règne glorieux, si on le compare avec beaucoup d'autres.

(1) *Voyez* Zonar., *Annal.*, t. III.

Il étoit vraisemblable que l'ardeur générale qu'on ressentoit alors pour acquérir des connoissances, particulièrement à la cour et dans les hauts cercles de la société, augmenteroit plutôt qu'elle ne diminueroit à une époque où le trône étoit rempli par un prince mieux en état d'apprécier le mérite, quoique moins disposé à encourager les sophistes. On rapporte qu'Alexis cultiva les lettres, mais non avec ce zèle que beaucoup de personnes paroissoient espérer de trouver. Néanmoins il donna de l'avancement à des savans; et lorsque le siége patriarcal de Byzance fut vacant, il le donna à un prélat « qui étoit versé dès sa jeunesse dans la discipline des lettres sacrées et profanes. » Il fit construire et dota des asiles pour les orphelins, pour les infirmes, ainsi que pour les gens âgés; et, ce qui montre combien peu ses prédécesseurs, malgré leur ostentation d'attachement à ce qui étoit appelé philosophie, avoient consulté les véritables intérêts de leurs sujets, il ouvrit des écoles de grammaire, où les maîtres eurent un traitement fixe, et où les enfans des pauvres furent instruits et nourris. Dans quelques occasions, il paroît avoir voulu acquérir la réputation que posséda si bien le grand Justinien, d'être un controversiste théologien; car Zonare rapporte (1), qu'Alexis passa une fois plusieurs mois dans le voisinage de Philippopolis,

(1) *Voyez* Zonar., *Annal.*, t. III.

disputant avec les manichéens, ou, comme on les appeloit, avec les hérétiques paulitiens, dont il ramena un grand nombre à la foi orthodoxe.

Les deux personnages qui ornèrent particulièrement la cour d'Alexis, et qui firent honneur au siècle, furent Anne Comnène, sa fille aînée et la plus chérie, et son mari Nicéphore Bryenne. Le pouvoir de ce dernier fut grand. L'administration principale des lois, et celle intérieure du palais, furent confiées à ses soins. Il excella aussi dans différens genres de littérature, « tandis que son épouse, douée richement par la nature, et possédant les finesses attiques de sa langue, suivait la même carrière avec une ardeur qui ne faisoit que s'accroître, et osoit même pénétrer dans les profondeurs des méditations les plus abstraites. Elle passoit son temps avec ses livres ou dans la société des savans (1). » Dans une ville qui n'étoit point dénuée de goût, des caractères aussi élevés devoient naturellement exciter l'admiration; et, comme le penchant particulier d'Alexis étant toujours visible, de son côté l'impératrice Irène ne déguisoit pas ses vues; le soupçon général étoit que l'empereur pourroit être déterminé, soit par la tendressse, soit par des prières, à priver de la pourpre l'héritier légitime, et à en investir Bryenne et Anne. Si la pourpre lui eût été réellement offerte, nous avons beaucoup de motifs de croire

(1) *Voyez* Zonar., *Annal.*, t. III.

que la philosophie d'Anne Comnène n'auroit pas résisté à cette tentation séduisante.

§ XXIX. *Première croisade.*

Ce fut sous ce règne, et vers la fin de ce onzième siècle, que l'Occident commença la première croisade; entreprise qui, comme on l'a remarqué, avoit été conçue quelques années auparavant par l'esprit ambitieux de Grégoire VII, rendue populaire par les prédications de Pierre l'Ermite, et enfin mûrie par Urbain II, dans le concile de Clermont, en 1095. L'Orient vit avec étonnement la vaste inondation d'hommes qui se répandoit sur ses provinces, tandis qu'on rapporte que les habitans de Byzance avoient présagé cet événement, d'après une nuée prodigieuse de sauterelles, qui étoit tombée sur le pays l'année précédente (1). Des mesures marquées par la témérité, et non tempérées par la prudence, auroient pu mettre en danger le trône, et nous avons lieu d'admirer la politique supérieure d'Alexis, dans ses communications et sa conduite avec une multitude croissant et s'avançant comme les flots de la mer, irascible, insolente et puissante, dont sa capitale fut entourée pendant plusieurs mois. Cependant les écrivains latins ne virent dans cette politique qu'un tissu de perfidie et de desseins hostiles.

(1) Zonar., *Annal.*, t. III.

Pendant que ces nombreux milliers d'hommes de tous les rangs et de toutes sortes de nations, étoient retenus sur les côtes occidentales du Bosphore, on peut demander si aucun d'eux étoit disposé, soit par la curiosité, soit par d'autres motifs, à s'enquérir de l'état des lettres et des arts libéraux, chez un peuple dont ils avoient entendu citer les talens ainsi que les connoissances, et dont ils étoient forcés, malgré leurs préjugés, de reconnoître la supériorité, en voyant même involontairement beaucoup d'objets exposés à leurs regards. Mais quoique la magnificence de la cour byzantine, ou la splendeur des palais, aient pu quelquefois attirer leur attention, cependant occupés de piller, ou de se livrer à leurs plaisirs, ou d'accomplir leurs grands desseins, ils auroient été peu disposés à entrer dans les écoles et les bibliothèques, ou à balancer le mérite des historiens, des philosophes et des poëtes. D'ailleurs ils n'avoient aucune connoissance de la langue grecque; et si dans leur propre patrie ils négligeoient entièrement les trésors de la littérature latine, lorsqu'ils avoient des moyens plus aisés d'en jouir, il étoit peu probable que la Grèce leur donnât subitement du goût, et leur inspirât une curiosité plus louable. Le lecteur se ressouviendra de ce que j'ai dit plus haut du savant Liutprand, évêque de Crémone (1).

(1) Liutprand est fortement critiqué dans le premier

Alexis a pu n'être pas fort affligé, en apprenant que des armées entières (si l'on peut donner ce nom à un mélange aussi bizarre d'hommes, de femmes, de moines, de prêtres, d'enfans) avoient péri; et que, quoique les vrais soldats ayant à leur tête des commandans renommés, eussent avancé et fait des conquêtes, un petit nombre et peut-être même pas un d'eux reviendroit pour fatiguer sa patience par leur insolence, ou mettre l'état en danger par leur ambition. Il écoutoit avec indifférence les récits de leurs désastres ou de leurs victoires; et quand Jérusalem fut prise, en 1099, il avoit encore dix-huit ans à régner.

§ XXX. *Douzième siècle. Jean Comnène.*

La tentative impie de l'impératrice Irène, de mettre le diadème impérial sur les têtes de sa fille Anne et de Nicéphore Bryenne, ne cessa qu'avec la vie d'Alexis. « Nicéphore, disoit-elle, possède une grande éloquence, et est particulièrement propre aux affaires. Il est d'ailleurs habile dans les arts libéraux; en même temps que ceux-ci forment l'esprit à la vertu, ils deviennent extrêmement utiles quand il faut gouverner l'état en temps de paix, ou le défendre en temps de guerre. » Il reste peu de doute sur ceux qui rédi-

volume de la *Bibliotheca hispana vetus* de Nicolas Antonio, qui a paru en 1788 à Madrid.

Note du traducteur.

gèrent cette adresse; et lorsque Alexis, qu'on ne pouvoit détourner de suivre la justice, fut mort, et que son fils Jean Comnène, l'héritier légitime, fut assis sur le trône, il ne se passa point douze mois avant qu'il fût formé une conspiration pour transférer le gouvernement à sa sœur Anne Comnène. Elle échoua par les craintes, l'indolence, ou peut-être les justes scrupules de son mari, qui, suivant l'historien (1), dormait pendant qu'il auroit dû être à la tête des conspirateurs. Anne le lui reprocha avec dureté, en s'écriant que la nature s'étoit trompée dans les sexes, et avoit donné à Bryenne l'âme d'une femme. Jean eut la magnanimité de pardonner cet acte flagrant de trahison; et Nicéphore continua de jouir de sa confiance.

L'ambition de cette princesse philosophe, qui s'avilissoit ainsi par la trahison, ne fait pas d'honneur aux arts libéraux qu'elle faisoit profession d'aimer (2), et qui, suivant qu'elle avoit appris à sa mère à le dire, « ont le pouvoir de former l'esprit à la vertu. » Rien ne nous autorise à conclure, que leur influence eût été plus avantageuse

(1) Nicetas Choniat. *in* Joan. Comnen.

(2) Les fautes de quelques-uns de ceux qui cultivent les lettres ne peuvent faire de tort aux lettres, ni aux gens de lettres en général; de même que les fautes de quelques-uns des ministres de la religion et de la justice ne peuvent faire de tort à la religion ou à la justice, ni à leurs ministres. Les fautes sont personnelles. Au-

aux intérêts du gouvernement, s'il lui avoit été permis de régner; mais l'histoire nous apprend que, pendant une période de 25 ans, l'administration de Jean Comnène fut distinguée par beaucoup de vertus et par une grande renommée militaire; nous pouvons donc en conclure que ses maximes furent tirées d'une source moins trompeuse que les écoles de disputes sophistiques. On peut croire cependant qu'il avoit médité, et non sur des sujets frivoles, d'après une certaine mesure de gouvernement, dont il n'y avoit qu'un philosophe qui pût former le projet dans une société si considérable et si vicieuse; il abolit la peine de mort, et « pendant son règne, il n'y eut pas un seul individu qui fut mis à mort ou puni corporellement. » Il modéra également la magnificence dispendieuse de la cour, et donnant lui-même l'exemple, il essaya une louable réforme dans les mœurs publiques et privées du peuple. Nous n'apprenons pas jusqu'à quel point il a cultivé ou protégé les lettres; mais d'après les goûts de la cour byzantine pendant sa minorité, et la noble tendance de son propre es-

cune classe ou corporation n'est solidaire de chaque individu qui en fait partie; aucun peuple n'est responsable des fautes de quelques factieux puissans ou de ses gouvernans. Les Français gémissoient sous l'oppression, quand Robespierre et Bonaparte commettoient d'horribles crimes.

Note du traducteur.

prit, lorsqu'il tint les rênes du gouvernement, nous pouvons être certains qu'il ne négligea dans aucun temps ce qui étoit le plus favorable aux intérêts de la science.

Il nous sera peut-être permis de gémir de ce que l'amour de la gloire militaire fût un des traits dominans de son caractère. Il passa sa vie dans les camps, ou occupé de préparatifs guerriers. « Il restoit chez lui, dit l'historien, uniquement pour être vu par ses sujets et pour se récréer par des représentations théâtrales, tandis que les soldats visitoient leurs familles, rafraîchissoient leurs chevaux et aiguisoient leurs armes pour combattre. » Lorsqu'il fut blessé par une flèche empoisonnée, dans une vallée écartée de la Cilicie, il donna ses dernières instructions, près de l'agonie de la mort. Parmi beaucoup d'excellentes réflexions qu'il fit dans cette occasion, il dit ce qui suit : « L'Orient et l'Occident m'ont vu sous les armes : leurs peuples ont senti le poids de nos attaques. Ma vie s'est passée non dans les palais, mais sous des tentes, car mon désir a toujours été de respirer l'air libre des cieux. J'ai déjà vu deux fois cette terre (1) qui est maintenant couverte par mon camp. »

Mais quoique Jean Comnène ait été guerrier, son gouvernement fut si fort et si respecté, qu'après la première année il ne fut trou-

(1) Nicetas, *Annal. in* Joan. Comnen.

blé par aucune conspiration ni aucune révolte. Ainsi, on n'auroit pu choisir une période plus heureuse pour cultiver les lettres et les arts de la paix. S'il étoit permis de passer sans profiter, le mal devroit être attribué à la longue durée des causes qui avoient agi long-temps; mais, tant sur ce sujet que dans beaucoup d'autres occasions, nous devons regretter que nous ayons si peu de renseignemens qui puissent nous instruire. On nous décrit, jusqu'à satiété, les affaires militaires, heureuses ou malheureuses, les querelles domestiques, les incidens de mauvais augure ou frivoles; mais les progrès ou la rétrogradation de l'esprit humain, les développemens des facultés intellectuelles, l'état de la société, les additions faites au trésor de la science, les noms des auteurs, le caractère de leurs ouvrages, n'occupent guère que quelques lignes en passant (1); souvent même il n'en est fait aucune mention. Quand il en est parlé, le jugement que nous sommes disposés à en former, ne repose que sur l'idée comparative que nous avons de l'écrivain qui est

(1) De Thou est, je crois, le premier qui ait parlé des écrivains dans l'histoire. Voltaire, Gaillard, Robertson, Hume, etc. etc., ont inséré dans leurs ouvrages historiques plusieurs passages relatifs à l'histoire des mœurs et des progrès de l'esprit humain. Mais il me semble que le docteur Henry, dans son *Histoire d'Angleterre*, est le premier qui ait présenté, d'une manière complète, le tableau de tout ce qui peut intéresser dans

entre nos mains, et dont les passages sont si secs et si stériles, que nous ne pouvons nous empêcher de les blâmer.

Si la controverse formée par Michel Cérularius avec l'église latine, sur certains points liés aux anciens rites et à l'ancienne discipline, fomenta l'animosité, elle excita un esprit de recherche et donna de l'emploi aux talens. En même temps, les supérieurs ecclésiastiques, particulièrement les patriarches de Constantinople, montrèrent beaucoup de zèle pour augmenter les connoissances et encourager le mérite, de peur que l'indifférence ou la paresse ne privassent leur église d'hommes propres à défendre leur cause. Sous ce point de vue, on peut dire que toutes les erreurs qui, à différentes époques, ont troublé et divisé la foi des chrétiens, ont exercé jusqu'à un certain degré, une influence salutaire, en aiguillonnant l'activité de l'esprit.

un exposé historique. Il est le seul qui parle de l'état des lettres, des arts, du commerce, des lois, de la constitution, de la langue, des usages, etc. Toutes ces parties ne sont point aussi bien traitées l'une que l'autre ; mais il ouvrit la carrière, et Hume l'a honoré de son suffrage. L'histoire du docteur Henry a été traduite par Boulard et Cantwel. *Laborum conscientia, laborum certa merces nunquam eripienda.*

Note du traducteur.

§ XXXI. *Jean Zonare.*

La première partie de ce douzième siècle peut se glorifier de quelques historiens. Jean Zonare, que j'ai souvent cité, eut une place à la cour; mais ayant perdu sa femme et ses enfans, il se retira dans un couvent. Comme il y jouissoit de loisir, et comme on savoit qu'il possédoit des talens, les moines le pressèrent souvent d'entreprendre quelque composition historique. Ils insistèrent sur ce qu'ils imaginoient être les défauts des historiens, particulièrement des plus modernes, en indiquant ce qu'il falloit avoir soin de faire, et ce qu'il falloit éviter. Passant du fond des choses au style, ils firent l'observation suivante: « Dans ces compositions, il se trouve quelquefois des passages qui sont si mal écrits, et même tellement défigurés par des phrases triviales et barbares, que les hommes de goût ne veulent pas les lire (1). »

Les moines avoient quelque goût, et un discernement critique. Zonare écouta leurs avis; et en même temps, pour occuper les nombreuses heures de loisir qui lui restoient, il compila ses annales de l'histoire depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, en 1018.

La brièveté inséparable d'un pareil *compen-*

(1) *Annal.*, t. I.

dium, a occasioné beaucoup d'omissions dans son récit; mais nous lui avons de grandes obligations pour nombre de détails qui sont insérés dans la dernière partie de ses annales, et qu'on ne pourroit trouver ailleurs. Sentant, à ce qu'il paroît, que son ouvrage et son style avoient besoin de quelque apologie, il s'exprime ainsi : « Si toutes les parties de mes annales ne sont point aussi bien écrites qu'elles devroient l'être, le lecteur doit être indulgent. Peut-être que dans ma retraite je n'ai pas eu tous les ouvrages nécessaires. Peut-être que les auteurs de ces ouvrages n'ont pas été d'accord dans leurs récits des mêmes événemens, récits que conséquemment j'ai dû omettre pour éviter la prolixité. Qu'on ne blâme point ma narration, parce qu'elle n'est pas toujours du même style. Obligé d'emprunter des autres, j'ai pris le leur; quand j'ai ajouté quelque chose à ce qu'ils disoient, j'ai désiré imiter l'écrivain que je copiois, afin de conserver quelque uniformité (1). » Il est encore l'auteur d'autres ouvrages (2).

§ XXXII. *Nicéphore Bryenne.*

J'ai déjà parlé du caractère et des talens littéraires de Nicéphore Bryenne (3). Lorsque ses

(1) *Annal.*, t. I.

(2) Voyez *Biblioth. græca*, l. V, c. 42, t. X.

(3) *Voyez* aussi dom Ceillier, tomes XXI, XXIII; Le Beau, t. XIX.

importantes occupations lui laissèrent quelque loisir, il fut jaloux de suivre sa carrière favorite, celle qui conduit à la renommée. Vers l'an 1137, il accompagna son maître dans la Syrie. Etant revenu dans un état infirme de santé, il mourut peu après, laissant une *Histoire des affaires de Byzance*, depuis le commencement de la dynastie des Comnène jusqu'au règne d'Alexis, qui monta sur le trône en 1081. Il est vraisemblable qu'il s'étoit proposé d'écrire aussi les événemens de ce règne, dans lequel il avoit joué un grand rôle; et ce qui donne beaucoup de poids à cette conjecture, c'est qu'il avoit entrepris particulièrement cet ouvrage à la requête de l'impératrice Irène. A qui pouvoit-elle confier plus sûrement le soin de sa réputation et le récit des faits d'une vie active et variée, qu'à celui dont elle s'étoit efforcée ardemment et avec la plus grande sollicitude, de récompenser le mérite par une couronne? il étoit d'ailleurs particulièrement attaché à Alexis, son beau-père, son patron, son protecteur et son ami. Nous devons donc regretter qu'il n'ait pas exécuté cet ouvrage; car d'après ce que nous connoissons de ses talens, nous avons lieu de croire que son histoire du règne d'Alexis auroit été la partie la plus précieuse du recueil des historiens byzantins. Nous voyons dans Nicéphore un écrivain qui avoit été chargé des intérêts de l'empire et qui avoit commandé des armées.

§ XXXIII. *Anne Comnène.*

Son épouse, Anne Comnène (1), entreprit et finit l'ouvrage que son mari n'avoit pas eu le temps d'exécuter. Après la tentative qu'elle avoit faite pour enlever à son frère la couronne et la vie, quoique la clémence de Jean Comnène eût pardonné le crime, sa prudence exigeoit qu'il se mît en garde contre les machinations futures de cette princesse. Néanmoins, elle paroît avoir résidé près de la cour, ou partageant les faveurs et la prospérité de Bryenne, ou s'efforçant de modeler son style sur l'élégance attique, ou enfin, se livrant à ses goûts, tantôt en lisant, tantôt en conversant avec les savans. Mais lorsque son époux, dont la grande renommée étoit sa sauvegarde, n'exista plus, Anne se retira de la scène publique, et cherchant à soulager et adoucir ses malheurs dans une retraite littéraire, elle écrivit l'Alexiade ou l'histoire du règne de son père, en quinze livres. On a fait beaucoup d'éloges de cet ouvrage qui est tout à la fois diffus et élégant; mais l'éloge a été aussi accompagné de critiques. Quoique le caractère de fille réclame l'indulgence, naturellement il inspire aussi quelque défiance; elle avoit les moyens d'être exactement informée, et elle déclare expressément, que sa plume a été guidée par l'impartiale vérité. Lors-

(1) Ceillier, t. XXI; Le Beau, t. XVIII, p. 34.

que je lus l'Alexiade, il y a quelques années, elle me parut trop travaillée pour mériter la confiance. Il me sembla qu'une affectation de savoir, en même temps qu'elle détruisoit cette simplicité de narration qui seule peut plaire, trahissoit la vanité d'un auteur immodérément occupé de faire parade de ses talens. On ne peut bien distinguer et reconnoître le véritable caractère d'Alexis, dans un catalogue confus de vertus; et le ton perpétuel d'apologie et de panégyrique force le lecteur à s'arrêter, pour lire le récit des autres écrivains qui ne peuvent être dominés par une pareille partialité. Le résultat d'un tel examen ne peut être entièrement favorable, quoiqu'un juge équitable doive être également sur ses gardes, et se défier aussi des récits haineux des croisés et de leurs écrivains.

§ XXXIV. *Manuel Comnène.*

A la mort de Jean Comnène, arrivée en 1143, Manuel, son second fils, que son père en mourant recommanda à l'armée, monta sur le trône. Son long règne de 37 ans, rempli de vicissitudes, d'entreprises militaires contre les Sarrasins, les chrétiens, et les nations barbares habitant au delà du Danube, présente à l'annaliste (1) des sujets d'un grand intérêt, mais peu de traits qui aient quelque rapport à la littérature.

(1) Nicetas Choniat. *in* Manuel.

§ XXXV. *Seconde croisade.*

Vers l'an 1147, Constantinople vit d'autres armées de croisés, plus redoutables par leur discipline que les premières, entourer ses murs, la première sous le commandement de l'empereur Conrad III, et la seconde sous Louis VII, roi de France. Les mêmes accusations de malveillance, de ruse et de perfidie, qui avoient été portées contre Alexis, furent reproduites de nouveau contre le petit-fils, avec une violence encore plus grande. Les Grecs admettent ces accusations. Voici ce que dit Nicétas (1) : « Il n'y a point de ruse et de méchanceté, que l'empereur n'ait lui-même imaginée ou fait pratiquer contre eux. » Mais après avoir décrit l'aspect inquiétant et redoutable de l'expédition qui étoit accompagnée de femmes dans l'habit indécent d'hommes, et dont les soldats, couverts de fer, paroissoient avoir soif de sang; il exprime ainsi quelle étoit la politique générale des mesures : « Qu'épouvantées par les souffrances de leurs pères, de nouvelles armées ne troublent plus les provinces de l'empire. » En effet, une leçon terriblement salutaire fut bientôt reçue. L'armée de Conrad périt dans les défilés du mont Taurus; et Louis, après avoir visité Jérusalem et vu ses troupes

(1) Nicetas Choniat. *in* Manuel.

s'anéantir par les différens accidens de la guerre, revint en France.

Il falloit beaucoup d'adresse pour ménager ces fiers ou féroces envahisseurs, dont les profonds casuistes, dans une occasion solennelle, avoient eu l'audace de proposer de s'emparer de Constantinople, comme le seul moyen qui pût assurer le succès de l'expédition. « La guerre sainte dans laquelle nous sommes engagés (observe l'évêque de Langres au roi de France) est juste; il est donc juste que nous adoptions les moyens les plus propres à la faire réussir. » Les vils Grecs leur étoient supérieurs en stratagèmes; et nous trouvons un autre évêque dont les traits représentent bien le caractère général de la nation. « Lorsque l'armée allemande, dit l'historien (1), fut dans le voisinage de Philippopolis, il n'arriva aucun des désordres que l'on craignoit. L'évêque de la province, homme éloquent, versé dans tous les genres de connoissances, et très-séduisant dans la conversation, gagna l'oreille de Conrad. Ce prince étoit fier et avoit alors l'esprit exalté; mais il fut entraîné et fasciné par l'éloquence douce et enchanteresse de Michel, qui, pensant une chose et en disant une autre, prenoit, comme un autre Protée, toutes les formes de l'amitié, de sorte que Conrad se soumit à toutes ses idées, accepta ses invitations, s'assit à sa table, et prit de sa main la coupe de confraternité. Bientôt après,

(1) Nicetas, *Annal. in* Manuel.

lorsqu'il s'éleva entre les deux armées une querelle qui menaçoit de l'effusion du sang, la rage de Conrad fut apaisée par la voix de l'évêque, et la tranquillité fut rétablie.» Mais nous en sommes encore à former des conjectures sur la manière dont le langage plein de douceur de l'évêque a pu être transmis par le gosier rauque de l'interprète allemand.

§ XXXVI. *Manuel passionné pour la controverse.*

Manuel étoit lui-même naturellement éloquent, il écrivoit ses lettres avec beaucoup de pureté; il composa des *Traités* religieux à l'imitation de ses prédécesseurs, et déclama quelquefois publiquement sur des sujets de religion. Il n'évitoit pas les points ayant du rapport avec des mystères, élevoit des doutes et proposoit des questions, dont il demandoit la solution dans les assemblées de savans. On blâma très-fortement sa curiosité hardie et son opiniâtre attachement à ses propres interprétations qu'il préféroit à l'autorité des anciennes décisions. Néanmoins, dans quelques occasions il se rangea du côté de l'orthodoxie, lorsque ses antagonistes, qui étoient des hommes très-distingués, furent privés de leurs emplois. Parmi les édits doctrinaux que le théologien impérial rendit, on abrogea un anathème qu'un ancien usage avoit prononcé contre le dieu de Mahomet. Manuel avoit assez de

jugement pour découvrir un blasphème dans l'anathème; et il ajouta en outre, que c'étoit choquer ceux des Sarrasins qui pouvoient être disposés à embrasser la religion chrétienne. Le patriarche et les autres prélats restèrent fermes. Cependant il fut rendu un décret supérieur en éloquence à tout ce qu'on avoit vu. Il fut proposé à l'acceptation des évêques. Ils continuèrent toujours de s'y opposer; et lorsqu'on leur commanda, avec un grand sentiment d'indignation, de se rendre au palais, le savant Eustathe, évêque de Thessalonique, signala son zèle. L'empereur, qui étoit près de sa fin, étoit trop malade pour les recevoir; mais son secrétaire fut chargé de leur signifier son royal plaisir. Il le fit en prenant un grand ton d'autorité. Eustathe levant un pan de son vêtement épiscopal, s'écria : « Je serois bien fou et peu digne de porter cet habillement, si je consentois à dire que l'être grossier imaginé par (Mahomet) ce prédicateur de toute sorte d'obscénités et de scélératesses, étoit le Dieu que j'adore. » Cette hardie déclaration rendit les prélats interdits, ils gardèrent le silence; et le secrétaire, sans dire un seul mot, reporta la réponse à son souverain. Il importe peu de savoir quelle fut l'issue de cette contestation. Manuel exprima une grande colère, mais quelque temps après, il consentit que son décret fût rédigé dans des termes moins susceptibles d'objection (1). Ses astrolo-

(1) Nicetas, *Annal. in* Manuel.

gues lui avoient promis des années glorieuses; mais sentant la vanité de leurs prédictions, il demanda un habillement de moine, et le substituant au vêtement impérial, il expira en l'année 1180.

§ XXXVII. *Eustathe, commentateur d'Homère.*

Eustathe, évêque de Thessalonique, fut le célèbre commentateur de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère. Nous possédons ce Commentaire en trois vol. in-fol.; et on l'a élégamment nommé Κερας αμαλθειας, *la Corne d'abondance.* Son auteur est représenté comme doué de vertu, de science, d'éloquence, versé dans les détails et dans la pratique des affaires, ayant un aspect si vénérable, et parlant avec tant de force, que sa présence commandoit le respect et qu'on se soumettoit irrésistiblement à ses paroles. Lorsque Thessalonique fût prise par une armée sicilienne et traitée avec une cruauté inouïe, Eustathe interposa l'influence de son éloquence en faveur de ses citoyens et adoucit la fureur d'un conquérant sauvage. Dans l'introduction de son Commentaire, il parle avec beaucoup de modestie de l'entreprise qu'il avoit formée, dit-il, de rassembler une variété de documens, non pour les savans, qui n'en avoient pas besoin, mais pour l'usage des jeunes gens, ne fût-ce que pour rappeler à leur souvenir ce qu'ils avoient précédemment appris. « C'est ainsi, ajoute-t-il, que j'ai rangé dans un ordre convenable, ce qui m'a

semblé le plus utile, ne prenant pas tout ce que les autres interprètes du poëte ont écrit (ce qui auroit été un travail infini et sans utilité); mais disposant mes matériaux de manière que chaque lecteur pût trouver ce qui étoit le plus agréable à son goût. » En effet, on ne peut guère trouver une maxime philosophique, politique ou morale, qui tirée de la riche mine des poëmes d'Homère, comme Eustathe le vouloit dans sa passion pour ce divin poëte, n'ait pas été insérée dans ce qui a été appelé *la Corne d'abondance* (1).

Pendant que notre admiration est excitée par un ouvrage si étendu, si riche dans les détails, si complet dans toutes les parties, entremêlé d'observations et de passages tirés des critiques, des philologues, des poëtes et des historiens, nous ne pouvons que contempler avec plaisir l'enthousiasme par lequel l'auteur fut excité à former cette entreprise laborieuse, et qui le soutint pendant son exécution. Il prouve en même temps que le poëte, dont les travaux immortels avoient été vivement décriés par les apologistes chrétiens, parce que ces travaux se trouvoient intimement liés aux intérêts du paganisme, étoit alors jugé comme il devoit l'être. On ne pouvoit plus redouter qu'on crût aux fables, aux dieux et aux exploits du paganisme; et ce Com-

(1) *Bibliotheca græca*, l. II, c. 3, t. I.

mentaire volumineux fournit une preuve satisfaisante de l'ardeur avec laquelle Homère étoit lu. Que cependant cet ouvrage d'Eustathe ait été écrit dans le douzième siècle par un archevêque, qui, comme nous l'avons vu, n'étoit pas dénué de zèle pour la cause de l'orthodoxie, et qui étoit célèbre pour sa piété, c'est une particularité faisant honneur au goût des Grecs, et présentant un fait de l'histoire littéraire, sur lequel je me plais singulièrement à m'arrêter.

§ XXXVIII. *Athénée.*

Ce que dit Eustathe nous prouve qu'il avoit sous les yeux beaucoup de commentaires de son poëte favori. D'après l'admiration qu'on a eue pour Homère dans tous les temps, on ne peut douter qu'il eût été alors beaucoup écrit sur ses ouvrages, mais peu de ce qui est plus ancien que le Commentaire d'Eustathe ou que ce qu'il nous a conservé, est parvenu jusqu'à nous (1). Il doit beaucoup au Dipnosophiste, ou banquet d'Athénée; comme c'est de ce dernier ouvrage que nous avons tiré nos principales connoissances sur la vie privée des Grecs, il convient d'en dire ici ce qui peut être regardé comme nécessaire. Cet écrivain paroît avoir vécu dès le commencement du troisième siècle de notre ère. Choisissant pour

(1) *Voyez* Le Beau, t. XX, p. 90; Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 16.

son modèle le *Symposion*, ou banquet de Platon, Athénée assemble à la table d'un riche Romain un nombre de savans, qu'il suppose répandre beaucoup d'érudition sur toutes les parties du repas. Le but déclaré de l'auteur est de donner à ses contemporains des détails sur les antiquités relatives aux repas de leurs ancêtres, ce qu'il fait dans la forme convenable et animée du dialogue. On y trouve des discours pleins d'esprit et d'urbanité, sur les mets et les liqueurs, avec des recherches sur toutes sortes de sujets, remplies d'érudition et de choses curieuses, en même temps qu'on y expose les opinions des auteurs avec des citations de leurs ouvrages. Cela forme la partie la plus intéressante du dialogue. A la vérité on a observé qu'une si grande partie de la vie est médiatement ou immédiatement liée avec les repas, qu'il ne faut point beaucoup d'esprit pour amener et offrir beaucoup de détails curieux et instructifs. D'après le plus grand nombre des extraits, il paroît qu'Athénée connoissoit plus particulièrement les poëtes comiques et les auteurs de pièces de théâtre (1). Cependant son ouvrage, dans l'état où nous le possédons, est très-imparfait; mais heureusement on en a formé de bonne heure un abrégé très-étendu. Il nous a été transmis entier; Eustathe lui-même en a fait usage en composant son Commentaire.

(1) *Biblioth. græca*, l. IV, c. 20, t. III.

Que le fonds de la littérature grecque étoit riche alors! en effet, quoique d'innombrables originaux aient péri, cependant Athénée, Stobée, Photius, Suidas et d'autres, ont conservé des fragmens qui présentent des esquisses assez parfaites des talens de leurs auteurs, et qui, de même que des pierres précieuses, ont acquis du prix par leur rareté.

§ XXXIX. *Jean Tzetzes.*

Vers le temps d'Eustathe, deux autres critiques, qui étoient frères, Isaac et Jean Tzetzes, mais particulièrement le dernier, suivirent la même carrière littéraire, sinon avec tout le succès de l'archevêque de Thessalonique, au moins avec une réputation assez honorable tant pour eux que pour leur siècle. Jean (1), que son éducation avoit mis en état de cultiver les différentes branches de la littérature agréable et savante, nous est connu comme poëte, grammairien, scoliaste de la Théogonie d'Hésiode, commentateur de l'obscure production de Lycophron intitulée Cassandre, et par des notes allégoriques sur Homère. Mais son principal ouvrage intitulé *Chiliades*, est rempli de différentes remarques instructives sur l'histoire, les fables, ainsi que la philosophie, et écrit dans un genre particulier de vers (si on peut lui donner le nom de vers) dans

(1) Voyez *Histoire de la littérature grecque*, par Schœll, t. I, p. 17-343.

lequel, sans avoir égard à la quantité, on observe seulement de mettre un nombre fixe de syllabes. J'ai déjà remarqué précédemment, par rapport à tous ces scoliastes et commentateurs, quels que soient leur siècle et leur pays, qu'à moins que leurs contemporains ne leur aient demandé ce genre d'ouvrages, ils se sont soumis à un travail sec et peu attrayant. Un siècle de scoliastes est un siècle de lecteurs.

§ XL. *Evénemens de la fin du douzième siècle.*

Après la mort de Manuel, arrivée en 1180, le reste du douzième siècle forma une période de révolution, de calamité et d'effusion de sang, sous son fils Alexis, sous Andronic, le meurtrier de ce fils et l'usurpateur de son trône, sous Isaac l'Ange, qui punit ce dernier tyran, et lui succéda, et enfin sous Alexis l'Ange, son frère, par lequel Isaac fut détrôné en 1175. Lorsqu'on ne faisoit point périr un ennemi, dont on redoutoit le retour à la puissance, on étoit alors dans l'usage barbare, qui a duré long-temps, de le priver de la vue.

Sous le règne d'Isaac l'Ange, lorsque Jérusalem fut reprise par le puissant Saladin, Frédéric Barberousse, ouvrant la troisième croisade, traversa Constantinople pour se rendre en Palestine. Dans l'année suivante, en 1190, deux autres armées, dont une étoit commandée par Philippe-Auguste, roi de France, et l'autre par Richard

Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, aimant mieux se fier à la mer qu'à la perfidie de la cour de Byzance, s'embarquèrent en différens ports, et dans le printemps de l'an 1191, rejoignirent l'armée assiégeante devant les murs de Ptolémaïs.

Tous les lecteurs connoissent bien, tant les jalousies qui divisèrent bientôt les princes quand Philippe revint en France, que les exploits héroïques de Richard dans la Palestine. Tous les lecteurs savent également qu'une croisade qui avoit épuisé l'Allemagne, la France, ainsi que l'Angleterre, et les avoit privées de leurs trésors et de leurs meilleurs guerriers, n'aboutit qu'à la prise de la seule cité de Ptolémaïs, tandis que Jérusalem et tous les fruits des précédentes victoires, à un petit nombre près d'exceptions, furent irrévocablement perdus.

§ XLI. *Treizième siècle.*

Les défenseurs occidentaux de la croix avoient en général traversé jusqu'ici la capitale de l'Orient; comme leur passage avoit été rapide, et comme les circonstances qui accompagnoient et souvent fatiguoient leur marche, ne leur permettoient guère de faire attention qu'aux intérêts immédiats de la guerre, nous pouvons être portés à excuser, si nous ne le sommes point à justifier, leur mépris apparent de la littérature et des talens des Grecs; mais ces guerriers sauvages montreront-

ils la même insensibilité, la même ignorance et la même barbarie, lorsqu'une suite surprenante d'événemens amenera un établissement plus permanent, et les forcera d'observer les productions précieuses ou curieuses de la littérature ou des arts ?

§ XLII. *Prise de Constantinople par les Latins.*

Une bande de nobles français alliés à la république de Venise, avoit pris la croix, à la tête d'une armée qui n'étoit point redoutable par le nombre; mais au lieu de se diriger vers la Palestine, ces guerriers firent directement voile vers Constantinople, dans le dessein de remettre Isaac l'Ange sur le trône. Ce prince avoit imploré leur secours contre la violence de son frère Alexis, qui, comme je l'ai déjà dit, avoit usurpé l'empire. Les Français ou les Latins parurent devant la ville dans l'été de 1203. Après la première attaque, qui fut vigoureusement repoussée, l'usurpateur se retira lâchement dans la Thrace; et Isaac, qui fut retiré de son cachot, à des conditions dures que son fils avoit précédemment stipulées, fut replacé sur le trône conjointement avec lui. Les portes de Constantinople furent ouvertes aux Latins, et ils purent voir librement les palais, les églises avec leurs ornemens splendides et somptueux. Ils passèrent l'hiver suivant dans le fau-

bourg de Galata; mais cela devint funeste à l'empire. Soit par un dessein méchamment formé, soit par un zèle mal entendu, une grande portion de la ville, dans une de ses régions les plus populeuses, fut réduite en cendres; alors le peuple, qui étoit devenu furieux, demanda un chef plus capable de gouverner. Ils en trouvèrent un dans un prince de la maison de Ducas, qui se nommoit aussi Alexis. Ce chef versa le sang du jeune empereur, que son père suivit bientôt dans la tombe. Alors la guerre recommença, et la ville fut assiégée de nouveau.

Elle fut prise d'assaut, et souffrit toutes les horreurs du pillage et de la dévastation. Le Latin qui donne le récit de cet événement, et qui y étoit présent (1), observe que, depuis la création, jamais on ne s'empara d'une proie aussi riche; et l'historien grec (2), qui fut témoin oculaire de la catastrophe, décrit les malheurs que ses

(1) Geoffroy Villehardouin, maréchal de Champagne, qui fut de l'expédition, et qui en a laissé un récit dans l'idiome grossier de son siècle et de son pays. *Note de Berington. Voy.* l'extrait de l'Histoire de Villehardouin, et des Mémoires de Joinville, dans le 1er volume de l'un des ouvrages les plus instructifs et les plus agréables qui existent, savoir, les *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*, dus au marquis de Paulmy et à Constant d'Orville. *Note du traducteur.*

(2) Nicétas de Chone, en Phrygie, sénateur et secrétaire principal à la cour byzantine, auteur des Annales de son temps.

concitoyens et lui ont endurés. En comparant ces récits, nous voyons que la rapacité, la licence et le sacrilége, qui sont exténués par l'un, sont aggravés par l'autre. Pour insulter au malheur de Constantinople, les mœurs, les habillemens, les usages des Grecs, furent tournés en ridicule dans des pièces bouffonnes ; et on exposa dans les rues des plumes, des écritoires et du papier, comme étant les armes ignobles et les instrumens méprisables d'une race d'étudians et de copistes. De son côté, l'historien grec reproche aux conquérans l'ignorance la plus grossière; mais, dans le torrent de ses invectives et de ses lamentations, il ne sent pas qu'aucune des épithètes que sa langue si riche pouvoit fournir, n'auroit été assez forte pour exprimer la conduite efféminée et lâche de ses compatriotes, lorsque quatre cent mille hommes, habitant cette cité, et en état de porter les armes, avoient été vaincus par une poignée de guerriers latins.

Quand ces guerriers approchèrent pour la première fois de cette cité souveraine, on rapporte qu'ils regardèrent avec admiration cette capitale de l'Orient, élevée sur ses sept collines et dominant sur les continens de l'Europe et de l'Asie. Ce fut avec un sentiment de crainte qu'ils contemplèrent sa longue chaîne de boulevards, avec ses remparts élevés couverts de soldats et de spectateurs. Les dômes et les clochers de cinq cents palais et églises, frappèrent en même temps

leurs regards. Lorsqu'ils entrèrent, la magnificence des objets intérieurs ne fit pas moins d'impression sur eux. Depuis très-long-temps on avoit recueilli et conservé avec soin, dans ce siége de l'empire, les plus nobles monumens du goût. Beaucoup de ces effets précieux furent détruits par le feu, mais la plus grande partie périt par l'avarice de ces conquérans insensibles; et nous ne pouvons que reconnoître la justice des plaintes et des invectives de l'historien byzantin. Il mentionne et décrit, peut-être avec beaucoup trop de phrases de rhétorique, mais en même temps avec beaucoup de sentiment, plusieurs statues d'un travail exquis et parfait, qui furent fondues pour en faire de la monnoie propre à payer les troupes, ou détruites par pure extravagance. On a cité (1) les expressions pleines de chaleur de l'écrivain, pour prouver que dans le treizième siècle il y avoit des Grecs qui avoient du goût pour les beaux-arts, et qui ressentoient une admiration enthousiaste de leur beauté.

§ XLIII. *Monumens d'art détruits.*

Les principaux monumens d'art, dont il parle comme ayant été détruits, sont : 1° les vainqueurs

(1) *Voyez* Harris, *Philological inquiries*, troisième partie, p. 311-312. La plus grande partie de cet ouvrage a été traduite par Boulard, et a paru en un volume in-12, à Paris, chez Lottin, vers 1785, sous le titre d'*Histoire littéraire du moyen âge*.

à la course de char, jetés en bronze, se tenant debout sur leurs chars et tournant autour du but; 2° le sphynx et le crocodile, qui avoient probablement été transportés d'Egypte; 3° la louve allaitant Romulus et Rémus, sujet également agréable aux *anciens* et aux *nouveaux* Romains, qui peut être le même ouvrage auquel Virgile est présumé faire allusion en décrivant le bouclier d'Énée (1); 4° un aigle tenant et déchirant un serpent avec ses serres, ouvrage que les Byzantins n'attribuoient point à un artiste humain, mais au pouvoir magique du philosophe Apollonius, qui effectua par ce talisman la délivrance de la ville de pareils reptiles venimeux; 5° un âne et son conducteur, deux sculptures apportées d'Actium, et qu'Auguste y avoit fait exécuter et placer, pour rappeler un présage verbal qui avoit semblé prédire sa victoire; 6° une statue équestre de Bellérophon et de Pégase; 7° un obélisque de bronze élevé et carré, dont les côtés étoient ornés de sujets champêtres et pittoresques en relief, d'oiseaux chantans, de laboureurs travaillant ou jouant de la flûte, de brebis bêlant, d'agneaux sautant, de vues de la mer et de scènes de pêche, d'Amours nus, riant, jouant et s'agaçant l'un l'autre avec des pommes; sur le sommet duquel obélisque étoit placée une figure de femme tournant au plus léger souffle du vent, et appelée,

(1) *Æneid.*, VIII, 633.

par cette raison, *la suivante du vent;* 8° Pâris et le berger phrygien présentant à Vénus la pomme d'or; 9° Hélène, décrite par Nicétas comme pourvue de tous les charmes de la grâce et de la beauté, mais qui ne pût « adoucir ces hommes féroces et ayant un cœur de fer »; 10° un Hercule, fait par Lysippe, d'une telle grandeur, que son pouce étoit égal au milieu du corps d'un homme, et sa jambe à la stature d'un individu ordinaire; il avoit la poitrine ample, les épaules larges, les membres forts, des muscles prononcés, les cheveux bouclés, enfin l'air d'un demi-dieu qui commande. Sans avoir son arc, son carquois, sa peau de lion redoutable même en airain, il étoit assis sur un panier d'osier, sa jambe et son bras droit étendus, son genou gauche plié et soutenant son coude, sa tête appuyée sur sa main gauche, avec une contenance pensive et exprimant l'indignation. « Cependant cet Hercule, tel qu'il vient d'être tracé, cet Hercule même ne fut point épargné par ces hommes! » 11° une statue colossale de Junon, érigée dans le forum de Constantinople; 12° une Minerve aussi colossale ayant trente pieds de hauteur, et représentant, avec un art admirable, les attributs et le caractère de la déesse, « moulée avec tant de perfection, que ses lèvres paroissoient parler quand le spectateur la fixoit; les veines étoient visibles, et le corps, dans les endroits où il n'étoit point couvert par une robe flottante, étoit

modelé avec beaucoup de délicatesse et avoit l'air vivant et animé. » Cependant je dois remarquer que cette dernière statue fut mise en pièces après le premier siége, par une troupe de citoyens ivres, qui avoient bizarrement conclu, d'après la position des yeux et la main droite tournée vers le camp latin, qu'elle invitoit l'ennemi à entrer dans les murs. L'historien termine cette description par la réflexion suivante : « Ainsi, ce peuple, dénué de raison, ne pouvoit supporter que l'image du courage et de la sagesse restât, même en bronze, dans l'enceinte de sa ville (1). »

On ne dit point quel fut le sort de beaucoup des bibliothèques de Byzance. Le papier ou le parchemin ne présentoient point de tentation à

(1) J'ai copié ces extraits de Nicétas d'après des traductions, quelquefois d'après l'anglais de Gibbon (vol. V, p. 171), quelquefois d'après les *Philological inquiries* d'Harris, p. 111. Voyez *Histoire littéraire du moyen âge*, d'Harris. Je n'avois point alors le texte original de Nicétas. J'aurois pu en tirer beaucoup d'autres passages curieux. Le président Cousin, qui a donné en quatre volumes in-4° la traduction des Historiens de l'église, a donné en six volumes in-4° la traduction des Historiens de l'empire grec. On y trouve celle de Nicétas dans le cinquième volume; celle de Procope dans les premier et deuxième volumes; celle d'Anne Comnène dans le quatrième; celle de Nicéphore Bryenne César dans le troisième ; celles de Nicéphore et de Simocatte dans le troisième; et, enfin celle de Pachymère dans le sixième.

l'avarice; et ces pèlerins croisés n'ayant point de goût pour la science, surtout lorsqu'elle étoit exprimée dans une langue étrangère, n'étoient pas curieux de s'emparer des ouvrages des savans. Mais on ne peut douter que beaucoup d'écrits n'aient péri dans les trois incendies qu'éprouva cette malheureuse capitale; et quelques ouvrages de l'antiquité, qu'on sait avoir existé dans le douzième siècle, sont maintenant perdus. Nous connoissons avec certitude ce qui existoit alors, d'après les compilations précieuses dont j'ai précédemment parlé. Les trésors littéraires des Grecs que les armées conquérantes avoient chassés, particulièrement des provinces orientales, étoient presque tous concentrés dans les murs de Constantinople; ils doivent donc, dans la circonstance présente, avoir été presque tous détruits en masse. A la vérité, les vainqueurs peuvent bien n'avoir pas été tout-à-fait aussi grossiers que l'historien les représente, en exprimant le souvenir douloureux de ses souffrances; mais je présume qu'il n'excède pas beaucoup la vérité, lorsqu'il les appelle Του καλου ἀνέραστοι βάρβαροι : « Des barbares n'ayant aucun sentiment du beau. »

Mais comme ils savoient conquérir, ils savoient aussi comment partager les dépouilles de la conquête. Baudouin, comte de Flandre, fut unanimement nommé empereur, et on lui donna le quart de la monarchie grecque; les autres trois quarts, qui, de son agrément, avoient été parta-

gés en deux moitiés, furent distribués entre les Vénitiens et les aventuriers français.

Ceux qui aiment à étudier l'histoire, peuvent lire les annales des cinq princes latins, qui de 1204 à 1261, occupèrent le trône de Byzance, s'ils ne l'honorèrent pas. Après cette période, les Grecs le recouvrèrent.

§ XLIV. *Effets de la prise de Constantinople sur les lettres.*

Il n'est pas de mon sujet d'exposer les avantages qui résultèrent de cet événement, si ce n'est sous le point de vue littéraire; mais je remarquerai seulement, comme un incident curieux dans le labyrinthe de la politique humaine, que, quoique le prétendu motif de la prise ainsi que de la rétention de Constantinople, et celui qui pouvoit réconcilier avec cette mesure les consciences timorées de beaucoup de personnes, fût la facilité présumée que cette rétention donneroit par la suite aux armées croisées, dans leur marche vers l'Orient, aucune de ces armées ne prit cette route dans les trois expéditions qui suivirent. En effet, la dernière, mais seulement la dernière sous saint Louis, est postérieure à la reprise de Constantinople. Quant aux lettres, les avantages qui en résultèrent pour les deux nations, furent plutôt problématiques. Leur animosité, qui étoit augmentée par des différences dans des articles

de religion, ne permettoit guère ces communications amiables dans lesquelles on s'instruit réciproquement ; mais comme les langues, dans le laps des années, finissent forcément par s'apprendre et se parler, on put tirer réciproquement quelque avantage de l'échange des conversations et des livres. La langue latine fut certainement répandue ; et quoique ses productions modernes ne méritassent guère d'être connues, cependant les ouvrages tant ecclésiastiques que profanes d'une plus haute antiquité, commandoient l'attention des savans, et nous savons que, dans la suite, plusieurs de ces écrits eurent l'honneur d'être traduits en grec. Comme les Latins ne sentoient pas encore leurs besoins intellectuels, ils virent avec indifférence les grands progrès littéraires des Grecs ; et une période plus favorable devoit être encore l'objet de leur espérance future. Mais je crois que cette période fut accélérée par cette communication présente avec un peuple policé, par le spectacle et l'adoption de beaucoup de convenances sociales, par la vue des perfectionnemens de l'architecture et des autres arts, par la connoissance, quoique imparfaite, que les Latins acquirent de la langue grecque, par l'harmonie de ses sons qui attestoient son excellence, même à une oreille barbare, et enfin par la connoissance, que peu de Latins ne pouvoient pas avoir, que des ouvrages d'une réputation immortelle avoient été composés dans cette même

langue. Ajoutez à cela, que beaucoup de savans grecs, qui ne pouvoient plus jouir du repos dans leur patrie, émigrèrent dans différentes régions de l'Orient et de l'Occident, et contribuèrent ainsi, jusqu'à un certain point, à favoriser la cause des lettres, et peut-être à faire naître les premiers sentimens de curiosité que d'autres événemens mirent plus complétement en action. Enfin, il faut convenir qu'il résulta au moins quelque avantage de la conquête de Byzance faite par les Latins, et des règnes de leurs princes, qui durèrent une soixantaine d'années.

§ XLV. *Bonne conduite des princes détrônés.*

Pendant que les princes latins occupèrent le trône de Byzance, quelques fragmens de l'empire restèrent dans les mains de ses anciens maîtres, ou furent recouvrés par leur valeur. Théodore Lascaris leva son étendard à Nicée en Bithynie ; et on forma dans l'Epire et à Trébisonde deux duchés ou états qui devinrent le rendez-vous général des Grecs fugitifs. Théodore fut bientôt honoré du titre d'empereur, et Nicée put se vanter d'avoir tant dans ce prince que dans Jean Ducas Vatace, son successeur immédiat, deux hommes aussi capables de régner qu'aucun de ceux qui ont illustré le trône de Constantinople. Leurs vies réunies s'étendent de 1204 à 1255 ; et sous le dernier de ces princes, en même temps qu'il

n'étoit perdu aucun moment qui pût être employé à recouvrer l'empire, on doit admirer les mesures pacifiques de son administration, ainsi que sa sollicitude pour favoriser l'éducation de la jeunesse et la renaissance des lettres. Il avoit coutume de dire qu'un roi et un philosophe étoient les deux caractères les plus éminens de la société humaine. Il est vraisemblable qu'il entendoit, dans cette maxime, mettre la condition que le premier possédât les qualités du second (1).

Théodore II, fils de Vatace, n'avoit pas les talens de prince qu'avoit son père; mais il existe quelques traces de ses connoissances, particulièrement en théologie. Il mourut après un règne de trois ans; et nous arrivons à Jean Lascaris, son fils, encore enfant, et à l'illustre Michel Paléologue, son tuteur et son associé à l'empire, dans la seconde année du règne duquel les Latins furent chassés, et Michel monta sur le trône de Byzance.

§ XLVI. *Nicétas et autres écrivains.*

Quoique Vatace ait été fort jaloux de favoriser la renaissance des lettres, il est évident que les malheureuses circonstances du temps ne lui permirent pas de faire beaucoup. Cependant, mal-

(1) *Voyez*, sur ces règnes, les histoires de Georges Acropolita, Georges Pachymère, et Nicéphore Grégoras, dont je parlerai ci-après.

gré tous ces désavantages, les Grecs conservèrent une portion de leur ancien esprit, et n'abandonnèrent point la cause des lettres. Parmi les historiens, nous trouvons Nicétas de Chone (1), dont j'ai déjà parlé. Il fut élevé sous les yeux de son frère Michel qui, dit-il, étoit un homme auquel aucune science n'étoit inconnue. Il étoit particulièrement éloquent, et remplit dans la suite la chaire métropolitaine d'Athènes. Nicétas, admis à la cour de Byzance, fut promu aux dignités de sénateur, de juge du voile et de grand logothète, places dont il est souvent fait mention dans les annales du temps. Il les remplissoit lorsque les Latins s'emparèrent de Constantinople. Il décrit d'une manière touchante ses propres aventures, quand il s'échappa de la ville avec sa femme et sa famille, et atteignit le patriarche, monté sur un âne, sans suite et presque sans vêtemens. Il se retira alors à Nicée avec d'autres fugitifs, et il composa ses annales, qui s'étendent depuis la mort d'Alexis Comnène, en 1118, jusqu'à l'an 1206. Il y a beaucoup de sages réflexions répandues dans cet ouvrage, qui, quoiqu'il ne soit pas dénué de goût classique, est cependant gâté par quelque affectation. Après la chute de son pays il épuise l'attention par ses plaintes, et se répand, sans modération, en invectives contre les Latins. Quelques passages extrêmement cu-

(1) Schœll., t. I, p. 264; t. II, p. 224.

rieux, sont uniformément omis dans les éditions originaires. Il y a d'autres ouvrages sortis de la plume de Nicétas (1).

Le chronologiste Joel, qui a conduit son ouvrage jusqu'à la même époque fatale, fut contemporain de Nicétas. Après eux, et à peu de distance, vint Georges Acropolite, qui fut très-célèbre pour son érudition, et remplit beaucoup de places, d'abord à Nicée, et ensuite à Constantinople après la restauration de l'empire. Sa Chronique est particulièrement précieuse pour le récit fidèle des événemens qu'elle contient, dans lesquels il joua lui-même un rôle, de 1203 à 1261, pendant les règnes des empereurs de Nicée. Mais quand nous le voyons représenté comme un savant auquel on n'en peut comparer nul autre, comme l'égal d'Aristote en philosophie, et de Platon dans les charmes attiques d'une sublime théologie, nous ne pouvons reconnoître la justesse d'éloges aussi exagérés (2).

Georges Pachymère, autre historien grec, à l'âge de dix-neuf ans retourna avec ses compatriotes à Constantinople, où, après avoir passé quelques années à acquérir des connoissances générales, il devint principal officier dans le palais du patriarche, et prit une part active aux négociations entreprises par Michel Paléologue,

(1) *Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI.

(2) Cave, *Historia litteraria seculi XIII. Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI.

pour effectuer l'union entre l'église d'Orient et celle d'Occident. Dans cette négociation importante, il se rangea du côté de ceux qui s'opposoient à l'union. Pachymère étoit aussi un grand admirateur de la philosophie péripatéticienne, sur laquelle il a écrit des commentaires, et on dit qu'il fit de nombreux travaux sur les autres parties des sciences. Il est plus connu par son Histoire des règnes de Michel et Andronic Paléologue, dont le style, quoique formé sur l'ancien modèle, est critiqué comme obscur et enflé. Cependant il n'est pas tout-à-fait dénué d'élégance pour un siècle où la redondance étoit regardée comme une preuve de science (1).

Peu de temps après ces hommes, on vit fleurir Théodore Balsamon (2), patriarche d'Antioche, siége qu'il ne vit jamais, parce que la ville étoit alors occupée par les Latins. C'étoit un savant tellement versé dans la connoissance des lois ecclésiastiques et civiles, qu'on a dit que la Grèce, quoique fertile en génies, n'avoit pas produit un plus grand homme. Cependant Isaac l'Ange le fit échouer dans sa tentative pour monter sur le siége de Byzance (3).

(1) *Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI. Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. III.

(2) Schœll, t. I, p. 323; t. II, p. 224. Dom Ceillier, t. XIX. *Note du traducteur.*

(3) Nicetas *in* Isaaco. Voyez *Biblioth. græca*, l. V, c. 33, t. XIX.

Pendant la translation temporaire de ce siége à Nicée, et après qu'il fut remis à Constantinople, il continua d'être rempli par des prélats pleins de science et de talens. Tels furent Germain, dont nous possédons beaucoup d'ouvrages, Arsène, qui revint avec Paléologue à Constantinople où il encourut la colère de ce prince par la fermeté pastorale avec laquelle il censura le traitement barbare éprouvé par leur élève, le jeune empereur, que le tyran avoit privé de la vue. Tel fut enfin Jean Veccus, qui fut avec Paléologue le zélé défenseur de l'union avec l'église latine, ce qui lui attira beaucoup de tourmens de la part de ses compatriotes. Voici ce qu'en dit l'historien Nicéphore : « Dans la littérature grecque, Veccus n'étoit pas le premier; mais les autres hommes étoient des enfans, si on les comparoit avec lui pour la vivacité de l'esprit, l'éloquence naturelle, et la connoissance de la théologie (1). »

Nicéphore Blemnide, précepteur de Théodore Lascaris, étoit remarquable par ses connoissances générales, comme beaucoup d'autres dont les noms sont venus jusqu'à nous, et je répéterai ici ce que j'ai déjà dit, qu'au milieu de toutes les malheureuses circonstances du temps, ce qui entretenoit la culture des lettres fut l'animosité continuellement existante entre les églises. Quoique

(1) Nicephor., *Græc. hist.*, l. V.

les questions qu'elles discutoient ne fussent pas d'une grande importance, elles étoient liées à l'antiquité, et nécessitoient quelques recherches étendues et une certaine sagacité d'observation, en même temps que les combattans étoient animés de chaque côté par l'ambition de remporter la victoire, non-seulement par la force des preuves historiques et la subtilité de la logique, mais encore par l'élégance de leurs compositions littéraires. La lutte n'avoit pas même toujours lieu entre les Grecs et les Latins. Souvent la cause des derniers étoit soutenue par les premiers, ce qui produisoit une diversion favorable, et donnoit une nouvelle vie à la controverse. Le patriarche Veccus prit ce parti, ainsi que Georges Métochite dont je parlerai bientôt.

§ XLVII. *État de l'empire grec après sa restauration.*

La reprise de Byzance ne mit pas fin à toute communication avec les Latins. A la vérité les barons, ainsi que les principales familles, se retirèrent avec leur empereur; mais les classes inférieures, qui étoient attachées au pays, et indifférentes au changement de maîtres, restèrent. La politique aussi prescrivoit à Paléologue d'encourager les Vénitiens, les Génois et les Pisans, qui étoient alors les maîtres du commerce de l'Europe, à continuer leurs opérations dans la capi-

tale, où ils exerçoient déjà depuis long-temps leur industrie commerciale. En conséquence, leurs factoreries furent conservées, leurs anciens priviléges confirmés, la juridiction de leurs propres magistrats établie, et on leur assigna des quartiers respectifs dans la cité ainsi que dans le faubourg de Galata. Je veux faire remarquer cet événement comme heureux, parce qu'il ouvroit un canal de communication perpétuelle, par lequel non-seulement le commerce, mais encore les sciences ainsi que leurs professeurs, et les arts élégans, qui rendent la vie plus agréable, purent se frayer une route d'abord dans l'Italie, et ensuite de cette péninsule dans les autres régions de l'Occident.

Le règne de Paléologue présente peu de choses dont le souvenir mérite d'être remarqué par rapport aux lettres grecques. Il provoqua les censures de sa propre église par le traitement cruel qu'il fit éprouver à Jean Lascaris, et déplut encore à cette même église par ses tentatives peu sincères pour effectuer une union avec l'église de Rome. Il craignoit avec raison d'être attaqué du côté de l'occident, particulièrement par Charles d'Anjou, le puissant roi des Deux-Siciles; et, afin de se soustraire à ce danger, la politique lui conseilloit de se concilier, par une soumission aux dogmes de la communion du pape, l'amitié de ce pontife qui étoit alors le maître souverain de l'Occident. Paléologue et beaucoup de prélats de

son église firent une profession de soumission, et l'orage fut détourné. Mais le voile mince de la délusion devint transparent par l'effet des mesures d'une négociation compliquée. Aussi la sainte-union fut-elle dissoute d'un concert unanime, à la mort de Michel, en 1282. Même le premier soin d'Andronic II, son fils et son successeur, fut de rendre la tranquillité en annulant tous les actes de son père, auxquels il avoit adhéré lui-même, et de rétablir sur une base plus solide le mur de séparation entre les deux Églises.

§ XLVIII. *Quatorzième siècle.*

Le long règne d'Andronic II, qui dura depuis 1282 jusqu'à 1332, fut une période de trouble, et ce fut l'époque de l'origine de la puissance ottomane, présage menaçant pour l'empire. Ce prince a été vanté comme le modèle de la plus parfaite éloquence; et nous trouvons dans la vie de son ministre, Théodore Métochite, quelques faits qui ne sont pas dénués d'intérêt littéraire. Même Nicéphore, son historien, n'oublie pas de se montrer personnellement comme un homme qui n'est pas indigne d'être connu; mais l'éloge qu'il fait de l'empereur est d'une dégoûtante adulation, et je crains que son style ne présente un exemple de la dégradation de l'art oratoire.

§ XLIX. *Mérite littéraire d'Andronic.*

Nicéphore satisfait, suivant qu'il le rapporte (1), de ses propres progrès dans l'art oratoire ainsi que dans les recherches philosophiques, et rassasié d'astronomie, par laquelle il entendoit les recherches des événemens futurs, prit la résolution de s'attacher à la cour. On lui avoit dit que le palais d'Andronic, d'après sa longue expérience et l'exercice de ses talens, pouvoit être regardé non-seulement comme une école d'honorable discipline et de vertu, mais encore comme le gymnase d'éloquence et d'érudition, et que la conversation du prince, étant assaisonnée de remarques sages et ingénieuses, étoit digne d'un savant. Nicéphore étoit alors âgé de vingt-sept années, et fut reçu favorablement. C'est dans cette occasion que, pour donner une preuve de ses talens, il adressa à l'empereur le discours si adulateur dont j'ai déjà parlé.

Il observe que, si le siècle avoit produit d'autres hommes propres à célébrer Andronic, le silence auroit été son premier devoir, quoiqu'il soit forcé d'avouer que celui-là seul pourroit parler des actions d'Andronic, qui posséderoit son éloquence, par les charmes de laquelle il a surpassé tous les hommes, comme tous ont été surpassés par la

(1) Nicéphore Grég., *Hist. rom.*, l. VIII.

constellation de ses vertus. Parmi ses vertus, il choisit sa prudence, qu'il appelle sa sagesse, dont il n'y a que ceux qui ont perdu le sens de l'ouïe qui n'aient pas entendu parler. « Mais, dit-il à l'empereur, les accens de votre voix sont si doux, que, de même qu'elle charme ceux qui l'entendent, elle les suit encore quand ils vous quittent, reste attachée à leurs oreilles et à leur mémoire, comme le goût du miel à la langue. A la vérité, les bocages, les prairies, les forêts, retentissent, dans la saison du printemps, des chants des citoyens ailés, ainsi que d'autres lieux en retentissent dans d'autres temps; mais toutes les saisons de l'année jouissent des charmes de votre éloquence, et toute la terre est son théâtre. » Il s'étend sur ce sujet, parle d'Orphée, de Nestor, de Socrate, de Platon, de Périclès, qu'Andronic surpasse tous, comme la voix de Stentor l'emporte sur celle de tous les autres hommes. « Le chant des sirènes, ajoute-t-il, fut autrefois loué extrêmement, mais on ne pouvoit l'entendre sans péril; et il n'y avoit que ceux dont les oreilles étoient bouchées avec de la cire, qui fussent en sûreté. Mais, lorsque vous prononcez une harangue, nous sommes si éloignés de recourir à cet artifice, que nous gémissons de ce que la nature ne nous a point fait tout oreille. Ne l'emportez-vous pas sur Démosthène par l'ordre et l'énergie de vos discours, sur Platon par l'étendue ainsi que la puissance de votre génie? A qui n'avez-vous

pas inspiré une admiration plus durable, que les auditeurs de Socrate n'en ont ressenti dans ce siècle de l'atticisme? De même que les campagnes sont parées par une belle variété de fleurs, de même vos discours sont ornés de tous les charmes de la persuasion et de toutes les grâces de l'esprit. »

Il y a beaucoup d'autres passages sur le même ton; mais ceux que je viens de citer suffisent pour caractériser l'éloquence du siècle. Nicéphore nous dit que son discours fut bien reçu, et fut le premier degré qui le conduisit aux honneurs. Mais, si Andronic possédoit quelques parties de ces talens extraordinaires, il faut avouer qu'elles ne contribuèrent ni à l'avantage de l'état, ni à la paix et au bonheur de sa propre famille. Néanmoins, d'après la facilité avec laquelle Nicéphore obtint d'être admis dans le palais, et d'après l'encouragement qu'il reçut, nous pouvons conclure qu'on admiroit encore les lettres dans toutes les vicissitudes de leur mauvaise fortune, et que le trône ne leur avoit point retiré sa protection.

Cette protection fut accordée en même temps à beaucoup de savans ayant un grand mérite littéraire; mais, quand d'autres qualités promettoient plus de souplesse dans le caractère que de talens intellectuels, l'historien (1) observe qu'Andronic, de même que ses prédécesseurs, oublia

(1) *Hist. rom.*, l. VII.

bientôt la science. Ce fut d'après ce système qu'on plaça sur la chaire patriarcale « un certain Niphon, homme qui n'avoit absolument aucune connoissance ni sacrée, ni profane, et qui ne savoit pas même former les lettres de sa propre langue. » A la vérité il avoit d'autres talens, quoique ceux-ci fussent moins adaptés aux devoirs de sa grande dignité. Néanmoins qu'il me soit permis d'opposer à Niphon et à quelques autres qui étoient également illétrés, Jean Glycis, élevé sur le même siége, prélat qui étoit distingué par sa science, et dont l'éloquence avoit été formée sur le modèle de la véritable éloquence attique. « Pour ma propre instruction, dit Nicéphore, et pour apprendre à bien polir mon style, j'ai cultivé avec soin la société de ce savant distingué, car je me consacrois particulièrement à l'étude de l'art oratoire. » Nous avons vu ce qu'étoit cet art oratoire, et nous pouvons juger, d'après ce *specimen* ou cet exemple, ce que Nicéphore entendoit par le style attique.

Grégoire de Chypre fut un autre savant qui orna la cour d'Andronic et le siége de Byzance. L'historien observe (1) que, « par la flexibilité de son génie et par une grande application, il fit, pour ainsi dire, sortir du tombeau, et produisit au grand jour le goût élégant de la littérature grecque, et cette harmonie attique qu'on ne con-

(1) Nicephor. Greg., *Hist. roman.*, l. VI.

noissoit pas depuis long-temps. » Mais Grégoire étoit jaloux des réputations étrangères, et il traita avec grande cruauté son prédécesseur et les autres qui avoient épousé la cause des Latins dans la question de l'union. Il finit par être écrasé par l'orage violent qui fondit sur sa tête ; mais il mérite des éloges particuliers, par l'attention qu'il mit à faire bien élever les ecclésiastiques, et à pourvoir l'Église de ministres capables.

§ L. *Théodore Métochite* (1).

Il est temps de parler de Théodore Métochite. Il fut principal ministre ou logothète à la cour de Byzance pendant les dernières années d'Andronic, et l'ami le plus cher à son cœur. L'historien Nicéphore se fit aussi gloire de son amitié en le payant de retour, et en lui accordant de grands éloges. « Théodore, suivant Nicéphore (2), s'éleva jusqu'au degré le plus haut de la science, tant par ses talens naturels et une heureuse mémoire, que par la persévérance de son travail. Si on lui demandoit ce que les anciens sages ou les savans des temps modernes avoient écrit, on auroit cru qu'il lisoit ses réponses dans leurs ouvrages. Dans nos communications avec lui, nous n'avions pas besoin de livres, car il étoit lui-

(1) Schœll, t. I, p. 310.

(2) *Hist. rom.*, l. VII.

même une bibliothèque vivante, et un oracle toujours prêt à donner ses réponses. Je n'ai jamais entendu un savant qui pût lui être comparé; mais, quand nous réfléchissons qu'il n'accommodoit son style oratoire à aucun modèle ancien; qu'il méprisoit la douceur de la diction; qu'il ne réprimoit pas l'exubérance de son imagination, nous sommes forcés d'avouer qu'il prêtoit lui-même le flanc à la censure. Charmé de sa propre manière, il ne faisoit point attention à nos oreilles, et il les offensoit quelquefois, ainsi qu'un homme qui cueille des roses est déchiré par les épines. On peut juger ce qu'étoit réellement son éloquence, d'après beaucoup de choses qu'il a écrites. Il fut véritablement admirable, en ce que, quoique engagé dans les affaires d'état les plus difficiles, et remplissant à cet égard son devoir avec une assiduité qui paroissoit indiquer un esprit libre de toute autre occupation, il trouva toujours du temps pour ses livres, et donnoit exactement ses soirées à leur lecture, comme si l'état n'avoit jamais eu de place dans ses pensées. »

Cependant l'esprit de Théodore n'étoit pas exempt de beaucoup des vains préjugés de son siècle. Dans une occasion solennelle, le hennissement d'un cheval peint, sur lequel saint Georges étoit représenté, excita l'empereur et son logothète à lui demander ce que cela signifioit « dans de certains esprits prophétiques », et Théodore retourna dans son logis, après cette consultation,

silencieux et avec l'inquiétude d'un homme qui forme des conjectures. Pour arracher de son cœur ce mystérieux secret, « sa fille, à ce qu'on rapporte, lui parla avec cette éloquence qui lui étoit propre, et qui auroit fait honneur à Platon et à Pythagore. » Le jour suivant, tout cela fut communiqué à l'historien. Il jouissoit de la confiance du logothète, par lequel, après avoir été mis à l'épreuve pour son intégrité, il avoit été initié dans les *secrets* de l'astronomie, c'est-à-dire l'influence des étoiles, et qui lui avoit promis publiquement de « le rendre héritier de ses connoissances. » Il étoit, d'ailleurs, le tuteur de son fils Théodore et de son éloquente fille, auxquels il expliquoit les passages qu'ils trouvoient obscurs dans les auteurs soit profanes, soit sacrés. Ayant appris ce qui étoit prédit par les présages, et tremblant de tous ses membres, Nicéphore eut néanmoins le courage de parler, et il s'efforça de montrer, par des exemples tirés de l'histoire ancienne, que le langage des oracles étoit toujours ambigu, et qu'ils ne pouvoient troubler l'esprit d'un philosophe (1).

Malgré la supériorité de ses connoissances, le logothète n'étoit pas toujours communicatif; en conséquence, son disciple s'adressa encore à lui (2). Il établit qu'un échange mutuel de bons

(1) *Hist. rom.*, l. VIII.

(2) *Ibid.*

offices est une loi de la société, loi dont l'exécution procure beaucoup d'avantages, et fait obtenir une gloire immortelle. « Mais, dit-il, notre siècle est malheureusement négligé, pendant qu'il peut se vanter de posséder un homme comme vous, qui êtes brillant comme un feu dans la rigueur de l'hiver. Nos temples, nos murs, nos jardins, nos portiques, répandent sur nous un certain lustre; mais combien il est foible et passager. Ouvrez-nous les trésors de votre esprit, et sauvez votre nom de l'oubli : prouvez enfin que vous n'avez pas vécu en vain, soyez le héraut de votre propre renommée. O le plus savant de tous les hommes qui sont sous le ciel, soyez pour votre pays un Lycurgue ou un Solon; et, de même qu'Athènes fut honorée par ses sages, n'oubliez pas cette cité que nous habitons! Ouvrez vos yeux, dirigez-les sur le Modérateur du monde et sur cette magnifique construction. Apprenez-nous à qui l'on doit attribuer les événemens heureux de la vie ; si c'est à l'influence irrésistible des étoiles, comme les profanes l'ont imaginé, ou si c'est à l'Auteur de l'univers. J'ai été long-temps dans l'incertitude à cet égard. Vous n'avez point à voyager, comme le fit Pythagore en allant d'Egypte en Attique, ni comme Platon, qui traversa plus d'une fois la mer Ionienne, et ensuite se promena dans les jardins académiques. Votre propre maison est votre académie; vous y pouvez donner et inculquer des leçons de vertu,

et le monde écoutera votre voix. La sagesse a changé souvent de résidence ; de l'Egypte, qui fut son premier séjour, elle passa chez les Perses et les Chaldéens; de là, elle vint visiter les Athéniens : mais, à la fin, elle quitta Athènes ; et maintenant, de même qu'un oiseau effrayé qui a abandonné son nid, elle erre, ne sachant où se fixer. C'est de vous qu'il dépend ou qu'elle s'établisse parmi les Grecs de Constantinople, ou qu'elle prenne son dernier vol vers les cieux. »

Beaucoup d'universités étoient déjà ouvertes dans l'Occident ; quelques savans avoient émigré de la Grèce; le Dante avoit vécu dans l'Italie ; enfin, Pétrarque et Boccace devoient bientôt faire recevoir la sagesse, c'est-à-dire la littérature et les arts, dans ces mêmes parties de l'Italie que cette sagesse avoit anciennement aimées comme elle avoit aimé Athènes, et où elle devoit avoir des partisans et des adorateurs plus nombreux que ceux qui avoient jamais fréquenté ses leçons dans les écoles de Byzance.

Après beaucoup d'années passées dans des querelles désastreuses avec son petit-fils du même nom, Andronic abdiqua le trône, et mourut dans une cellule en 1332 ; et son ministre Théodore, ayant éprouvé le traitement ordinaire d'un favori qui a perdu ses honneurs, ne survécut à son maître que trente jours (1).

(1) Niceph. Greg., *Hist. rom.*, l. X.

§ LI. *Jean Cantacuzène.*

Le règne d'Andronic le jeune ne dura, depuis la mort de son grand-père, que neuf ans, après lesquels il laissa le trône à son fils enfant, Jean Paléologue, nommant, par son dernier testament, Jean Cantacuzène pour être son tuteur et le régent de l'empire. Cantacuzène étoit d'une naissance illustre, avoit été l'ami constant du dernier empereur dans toutes les vicissitudes de la fortune; et si l'on considère soit les talens, soit les connoissances, soit même la vertu, il pouvoit être regardé justement comme le premier et le plus méritant des Grecs. S'il avoit été obéi, comme sa place l'exigeoit, il auroit certainement servi son pupille avec une fidélité pure et pleine de zèle. Mais les machinations privées, ainsi que les attaques ouvertes de l'impératrice-mère, du grand-amiral Apaucus, et du patriarche, le forcèrent, pour sa propre défense, de prendre le glaive malgré sa répugnance, et de se revêtir de la pourpre, qu'il mérita de porter, après six années de discordes civiles et de succès variés. Il la porta néanmoins sans jouir du bonheur; et lorsque Jean Paléologue, ne pouvant souffrir aucune gêne ni restriction, réclama le droit de sa naissance, à la tête d'une faction puissante, Cantacuzène, si nous en croyons sa propre déclaration, descendit du trône, en se soumettant avec défé-

rence à la voix de la religion ainsi que de la raison; et il embrassa volontairement la vie monastique en l'an 1355.

Nous allons maintenant le considérer dans les cellules de Constantinople et du mont Athos, occupé à des offices de piété, ou consacrant ses jours à des travaux littéraires. Ce fut là qu'il écrivit son histoire ou les mémoires de son temps, qui renferment un espace de près de quarante ans, depuis la révolte d'Andronic le jeune, en 1320, jusqu'à sa propre abdication de l'empire. Si nous pouvions supposer ce prince exempt de préjugés ainsi que de préventions dans la solitude d'un cloître si propre à la méditation, une histoire, dans laquelle il auroit retracé des scènes dont il auroit été le principal acteur, seroit faite pour inspirer le plus vif intérêt; mais il n'est guère possible de ne point avoir de soupçons sur sa candeur et sa véracité. L'ouvrage est éloquent, mais diffus; et peut-être est-il trop éloquent pour être sincère. Gibbon (1) a dit que c'étoit l'apologie de la vie d'un homme d'état ambitieux, qui ne pénètre pas jusqu'au fond des choses, et qui ne vous fait pas connoître les vrais conseils, les vrais caractères, les vrais desseins, mais qui effleure légèrement la surface, et qui, en racontant chaque événement, entremêle dans son récit ses propres louanges et celles de ses amis. Leurs motifs, dit le

(1) *History of the decline, etc.*, t. VI.

même historien, sont toujours purs, le but qu'ils se proposent est toujours légitime; ils conspirent et se révoltent sans aucune vue d'intérêt; et les maux qu'ils infligent ou qu'ils souffrent sont représentés et célébrés comme l'effet spontané de la raison et de la vertu. Les discours, souvent prolixes et rarement intéressans, que l'historien met dans sa propre bouche ou dans celle des autres, peuvent être regardés comme une copie de la manière ancienne, mais non comme une preuve d'un juste et véritable goût. On peut reprocher la même affectation à Nicéphore Grégoras; mais, dans les endroits où cet écrivain paroît avoir parlé sincèrement de Cantacuzène, en favorisant les desseins du jeune Andronic contre le gouvernement de son grand-père, le saint reclus se plaint de cet exposé, comme d'une représentation fausse et malicieuse de sa conduite. Admettons donc, après l'examen le plus impartial, que l'histoire de Cantacuzène (1) est remplie de défauts; mais convenons aussi que, si on la considère comme l'ouvrage d'un homme ayant porté la pourpre, né dans un très-haut rang, élevé dans la dissipation, ayant vécu au milieu des intrigues, et endurci aux travaux militaires, on ne trouvera point aisément un exemple d'une réunion de talens plus rares, en même

(1) *Voyez* Le Beau, t. XXVI, p. 136; Schœll, t. I, p. 279, t. II, p. 229.

temps que cette histoire est un noble monument de goût (1) à cette époque du dernier déclin de la littérature grecque.

§ LII. *Nicéphore Grégoras* (2).

Comme j'ai déjà parlé de Nicéphore, il me paroît convenable d'observer qu'il finit sa vie dans des temps de troubles, et qu'il parvint à une grande vieillesse. Quoique laïque, il ne fut pas étranger aux études théologiques; et l'opinion que les autres exprimèrent sur ses talens, paroît avoir augmenté sa vanité, et lui avoir inspiré le goût de la dispute. Son histoire, qui s'étend depuis la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, jusqu'à la mort du jeune Andronic, en 1341, contient beaucoup de détails intéressans, dans lesquels des réflexions justes sont entremêlées, où des faits étrangers répandent de la variété, et que les effusions de l'attachement de l'auteur pour ceux dont il a épousé la cause rendent intéressans. Mais nous avons trop souvent lieu de lui reprocher un amour déréglé de sa propre éloquence, amour qui rompt la continuité de la narration, et fatigue par une vaine prolixité. Si ses autres ouvrages bibliques, dog-

(1) *Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI.

(2) Le Beau, t. XXV; Schœll, t. I, p. 201-265. 298, t. II, p. 228.

matiques, ascétiques, philologiques, épistolaires et poétiques étoient tirés de la poussière dans laquelle la plupart reposent, ils formeroient un grand nombre de volumes, par rapport auxquels le savant Fabricius, s'adressant au lecteur, fait l'observation suivante : « Je vous prie de parcourir toute la liste de ces écrits, quelque longue qu'elle soit, vous en trouverez plusieurs qui plaisent par leurs sujets, vous pourrez être affligé de la perte de plusieurs autres, et vous désirerez que quelques-uns voient le jour. Vous ne serez peut-être point affligé de ce que certains d'entre eux ont péri ; quant à moi, j'ai éprouvé souvent du plaisir en voyant de pareils catalogues, quand j'ai pensé que mes tablettes n'étoient point chargées d'un poids d'ouvrages aussi inutiles, s'ils ne sont pas même pernicieux (1). »

§ LIII. *Controverse curieuse.*

Nicéphore parle d'une controverse singulière, à laquelle Cantacuzène ne dédaigna point de prendre part, même étant empereur. Ce fait prouve combien l'esprit des Grecs étoit porté à se livrer aux subtilités métaphysiques. Ce n'étoit point chez eux une idée nouvellement conçue, que dans les replis les plus profonds de l'âme étoit cachée une lumière céleste qu'on pouvoit découvrir par la

(1) *Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI.

méditation, et en tenant les yeux immuablement fixés sur la région moyenne du ventre; qu'enfin on pouvoit tirer un plaisir ineffable de cette lumière. Si on demandoit quelle étoit cette espèce de lumière, voici la réponse qui étoit faite: *C'est la gloire de Dieu, ou ce rayon céleste qui entouroit Jésus-Christ lors de sa transfiguration sur le mont Thabor.* Barlaam, moine de Calabre, traversant la Grèce, et entendant parler de cette extravagance mystique, la traita d'hérésie, et donna à ceux qui la soutenoient le nom injurieux de ομφαλοψοχοι, ou *nombrilistes;* mais il fut combattu par Grégoire Palamas (1), homme qui n'avoit point de foibles talens, et qui, ayant passé beaucoup d'années au monastère du mont Athos, se laissa aisément persuader d'adopter une opinion qui lui avoit été enseignée à lui-même, et qui étoit particulièrement agréable aux moines de ce lieu. Bientôt les esprits des Grecs s'occupèrent universellement de cette dispute; et on assembla sur ce sujet, à Constantinople, un concile auquel présida le jeune Andronic qui prononça en faveur de Palamas et des moines. Nicéphore se plaint de ce qu'une maladie l'empêcha de se trouver à cette réunion. Barlaam étant ainsi condamné, quitta la Grèce et retourna en Italie; mais la controverse ne fut pas terminée, et il se présenta d'autres champions. Le sujet de la

(1) Schoell, t. II, p. 228.

dispute devint alors la lumière vue sur le mont Thabor, et la nature ainsi que la résidence de la Divinité. Les partisans de Palamas soutinrent que l'Être suprême étoit entouré d'une lumière éternelle, distincte de son essence, et de la vue de laquelle les trois disciples furent favorisés, tandis que les barlaamistes, au contraire, affirmèrent que les propriétés de la Divinité n'étoient pas différentes de sa nature, et qu'on ne pouvoit admettre une pareille lumière. La cour et la ville continuèrent de se mêler de cette question. En conséquence on convoqua d'autres assemblées, dont la plus remarquable fut celle tenue en 1351, à laquelle présida le théologien Cantacuzène, et où les barlaamistes reçurent un échec si funeste, qu'ils furent forcés de céder et de laisser la victoire à Palamas.

§ LIV. *Progrès des Turcs.*

A cette époque, une guerre civile désoloit l'empire; mais elle ne put faire cesser la guerre des mots, quoique l'on vît chaque jour le progrès des armes ottomanes, et que quelque nouveau membre fût aussi séparé du tronc qui dépérissoit et n'avoit presque plus de vie. Nicée et Nicomédie, ainsi que toutes les provinces de la Bithynie, jusqu'aux rives du Bosphore et de l'Hellespont, s'étoient soumises, et tout le territoire de l'Asie mineure reconnut bientôt le joug musulman. Les monu-

mens de l'antiquité classique et chrétienne, qui avoient orné les cités d'Éphèse, de Laodicée, de Sardes et de Pergame, furent foulés aux pieds dans la poussière; et l'on vit commencer une époque de désolation, sur les funestes effets de laquelle le voyageur gémit en voyant les ruines de cités qui furent autrefois un théâtre de splendeur et de félicité. Avant que le quatorzième siècle fût parvenu à la fin de sa première moitié, une partie de ces mêmes Turcs fut invitée à entrer dans l'Europe pendant les guerres intestines du trône; et, sous le règne de Cantacuzène, la Thrace vit l'établissement d'une colonie turque. Lorsque Jean Paléologue, en 1355, se trouva seul maître de l'empire, il ne consistoit plus que dans la cité de Byzance, ainsi que dans le territoire qui est situé entre la Propontide et le Pont-Euxin, et qui a cinquante milles de long sur trente de large.

Depuis cette époque, aucun écrivain contemporain ne nous donne de détails sur le reste des trente-six années de Paléologue; période désastreux et désespéré, pendant lequel nous cherchons en vain aucun vestige de sciences et de connoissances, quoique probablement on ait continué à en cultiver quelques branches dans une nation habituellement studieuse. Pendant ce temps, les Ottomans, sous Amurat Ier, et ensuite sous son fils, le sultan Bajazet, étendirent leurs conquêtes européennes, le trône de Byzance fut

avili par des discordes civiles; cette capitale fut resserrée de tous côtés par le voisinage des armées ennemies; et le renversement de l'empire grec ne fut retardé que par l'intervention opportune du puissant Tamerlan.

§ LV. *Anthologies grecques.*

Mais parlons d'un sujet plus agréable. Dans les cellules d'un couvent à Constantinople vivoit un reclus nommé Maxime Planude (1), homme de lettres, et bien versé tant dans sa propre langue que dans la latine; il écrivit dans la première beaucoup de traités sur des sujets religieux et miscellanés; il traduisit du latin les Commentaires de César, la Consolation de Boëce, ainsi que plusieurs traités de saint Augustin. J'ai déjà remarqué que depuis la résidence des Latins dans l'Orient, leur langue s'y répandit naturellement, et que leurs productions les plus anciennes, tant profanes qu'ecclésiastiques, fixèrent par degrés l'attention des savans. Mais, indépendamment d'ouvrages d'un genre plus grave, il y en eut d'autres qui trouvèrent un admirateur dans Pla-

(1) Schœll, t. I, p. 49-240-259, t. II, p. 229. Chardon de la Rochette avoit préparé un grand travail sur l'Anthologie, et une édition des Œuvres du président Bouhier. *Voyez* les articles *Chardon*, *Grotius* et *Jacobs*, de la table du *Magasin encyclopédique*, par Sajou, qui se trouve à Paris, chez Simonin.

nude. Il traduisit les Métamorphoses d'Ovide en prose grecque; et il doit nous être permis de penser que les sombres méditations du cloître furent interrompues quelquefois par les agréables jeux de l'imagination du poëte romain. Il est évident que le traducteur ne pouvoit pas être un moine mélancolique, et nous avons d'ailleurs d'autres preuves de son caractère dans la compilation qu'il fit d'un autre ouvrage. Ce recueil est intitulé *Anthologie*, ou *Collection d'épigrammes ou autres pièces courtes et fugitives.*

Il y avoit eu des collections antérieures de ces *fleurs* de la muse grecque; et quelques-unes, comme celles de Méléagre et de Philippe de Thessalonique, sont d'une date très-ancienne. Depuis, vers le temps de Justinien, on vit paroître Agathias, citoyen de Constantinople, qui fut suivi de Planude, mais après un long intervalle. Ces différentes collections ou guirlandes de fleurs existent encore; et d'après elles, de même que d'après des collections plus volumineuses, le critique curieux est en état de prononcer sur le plus ou moins de goût classique, et le caractère du siècle où ces pièces de vers ont été composées. La simplicité et la pureté de la diction, combinées avec l'élégance, sont remarquables dans Méléagre, et dans Philippe qui étoit contemporain de César Auguste : il y a plus de travail, plus de recherches, et plus de pompe d'expression dans Agathias, et, enfin, autant de

défauts, et peut-être plus dans Planude; mais ils sont associés chez lui avec une réserve qui lui fait honneur, et ce moine a su rejeter avec prudence ce qui étoit immoral et obscène. On a cependant fait sur lui la remarque sévère qu'il rassembloit les miscellanés détachés et les fragmens épars, de son temps, ne s'apercevant pas que, par ce travail, il transmettoit aux âges futurs le tableau de son pays affoibli, épuisé, dénué de ressources, et, pour ainsi dire, presque tombé en enfance. Néanmoins, c'est par rapport à ce choix seul de matériaux, à moins que leur propre muse ne parle elle-même, que de pareils écrivains doivent être critiqués. Le siècle doit répondre pour le style; mais ceux qui connoissent les anthologies grecques, admettront, je crois, que c'est une mine de beautés exquises qui plairont dans tous les siècles (1). On y trouve d'ailleurs des sujets qui intéresseront aussi long-temps que la jeunesse et la gaieté plairont, que le vin, les fleurs et la beauté procureront des jouissances, ou que les idées d'un genre opposé, de la vieillesse, de la mort, de la maladie, de l'exil, de l'amour repoussé, ou de l'amitié abandonnée, pourront exciter une douleur agréable, ou inspirer une tendre mélancolie.

(1) *Biblioth. græca*, l. III, c. 28, t. II.

§ LVI. *Quinzième siècle.*

A la mort de Paléologue, son fils Manuel fut en possession du trône. On a conservé le souvenir de sa piété filiale, et son nom se trouve dans la liste des auteurs, à cause de plusieurs petits traités qui existent encore, et dont l'un, adressé à son fils, traite *de l'étude des arts polis ou libéraux*. Ce fils étoit Jean Paléologue, qui succéda à son père en 1425, et par rapport auquel, ainsi qu'à ses prédécesseurs immédiats, on a remarqué avec raison que les histoires de leurs vies sont, de même que les paroles des mourans, interrompues et imparfaites, comme si elles sympathisoient avec l'état de leur pays qui étoit à l'agonie.

§ LVII. *Question de l'union entre les Églises.*

Dans les siècles précédens, lorsque le danger menaçoit l'empire, c'étoit une mesure favorite de ceux qui le gouvernoient, que de proposer des conditions d'union avec l'Eglise de Rome; le prélude desquelles, suivant qu'ils le proposoient régulièrement, devoit être de les secourir avec une puissante armée. Aussi l'aspect ami ou hostile des empereurs grecs envers le pape et les Latins, pouvoit, ainsi qu'on l'a ingénieusement observé, être regardé comme le thermomètre de la situa-

tion prospère ou malheureuse de ces souverains. Dans les cent dernières années, Andronic le jeune et Paléologue étoient entrés en vain en négociation sur ce sujet. Jean Paléologue étoit d'abord entré dans un traité secret; et quand celui-ci ne produisit rien, il alla lui-même visiter en suppliant la cour de Rome, se rendit lui-même caution de la croyance des doctrines du pape, demanda du secours contre l'ennemi commun du nom chrétien, et revint sans avoir rempli l'objet de son voyage. Trente ans après son retour, son fils Manuel sollicita les puissances latines, et passa en personne en Italie, en France, en Angleterre, étant partout honoré, plaint et loué; mais, après avoir traversé l'Allemagne, il revint dans sa capitale, bien convaincu, d'après l'expérience, que les royaumes étoient aussi peu disposés à le secourir réellement, qu'ils étoient peu en état de le faire d'après les circonstances. Dans toutes ces mesures et négociations successives, où le point d'union ecclésiastique avoit en apparence quelque part, il n'existoit pas de sincérité du côté de la cour et de l'Eglise de Constantinople.

Mais, lorsque Jean Paléologue second du nom succéda au trône en 1425, il paroît qu'il écouta avec quelque sincérité la proposition de se trouver avec le pape dans un concile général, et d'y décider définitivement la question si long-temps agitée. Si l'on ne pouvoit obtenir alors de l'Occident quelque secours efficace, il étoit évident

que l'empire de Byzance devoit alors périr. Une négociation fut ouverte; les pères qui étoient assemblés à Bâle, et qui avoient eu des contestations avec Eugène IV, se donnant à eux-mêmes le nom de représentans et de juges de l'église catholique, pressèrent Paléologue de se réunir à leur assemblée. De son côté, Eugène ne mit pas moins d'activité, et son invitation ainsi que ses offres furent faites dans un style plus conciliatoire et plus respectueux. L'empereur hésita, mais finit par prendre sa résolution, et s'embarqua avec une suite nombreuse sur une des galères romaines qui lui furent envoyées. Il étoit accompagné de Joseph, patriarche de Byzance, suivi lui-même de ses propres officiers, de vingt-un prélats du premier rang, dont quelques-uns représentoient les évêques des autres siéges, et dont trois étoient vicaires des chaires patriarcales de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche; enfin, de moines et de savans qui occupoient différentes places, soit dans l'Église, soit auprès de la personne de l'empereur, et qui avoient été désignés pour déployer la science et la sainteté de cette Église ainsi que de leur pays.

On ne voit pas quel fut le nombre précis des personnes convoquées pour cette occasion solennelle; mais d'après les noms de beaucoup qui nous ont été transmis, et d'après la conviction où étoient les Grecs qu'ils seroient bien surpassés en nombre dans l'Église latine, nous pouvons conclure

qu'ils eurent grand soin, autant que cela fut possible, de n'omettre aucun de ceux dont le talent et le mérite pouvoient assurer sinon une victoire finale, au moins quelque triomphe temporaire à leur cause. Nous pouvons donc affirmer avec sûreté que les galères romaines portèrent la littérature vivante de la Grèce.

Ces galères commencèrent à jeter l'ancre à Venise; ensuite ceux qui étoient à bord se rendirent à Ferrare, où étoit le pontife, et où, après un délai de six mois, le concile fut ouvert dans le mois d'octobre 1438.

§ LVIII. *Conciles de Ferrare et de Florence.*

Quatre questions principales avoient été agitées entre les deux Eglises : 1° l'usage du pain avec ou sans levain dans le sacrifice de l'autel; 2° la nature du purgatoire; 3° la procession du Saint-Esprit, et l'addition des Latins, au *Credo*, des mots *filioque*; 4° la suprématie de l'évêque de Rome. Les deux derniers points furent regardés comme les plus importans; et, quoique les Grecs fussent depuis long-temps peu portés à admettre la primauté absolue du siége de Rome, ce fut à ce qui concernoit le troisième article, que les hommes attachés aux Eglises de l'Orient s'arrêtèrent le plus immuablement. On choisit de chaque côté dix champions pour diriger et conduire les débats; et, dans les différentes con-

férences et discussions qui s'ensuivirent, il est difficile de juger quels furent ceux qui montrèrent plus de sagacité, d'adresse, de science ou d'éloquence. Bessarion, le métropolitain de Nicée (1), et Marc d'Éphèse, furent les principaux orateurs grecs; le premier, profondément versé dans la science ecclésiastique, et faisant beaucoup d'impression, mais en même temps conciliant et toujours maître de lui; le second, égal peut-être en science, mais maussade, intraitable, disputeur, et habile à conduire une guerre offensive. Après seize séances, dont beaucoup se passèrent dans des débats très-chauds, où l'on fit peu de pas vers la pacification, le synode fut transféré à Florence.

Ici, dans la première séance, Jean Paléologue entra dans quelque discussion avec le célèbre cardinal romain, Julien Cesarini; après quoi les débats sur la procession du Saint-Esprit furent repris, et continués avec beaucoup de violence. Mais la concorde devoit-elle naître de ces disputes et débats? Le sujet étoit épuisé, les ressources seules des combattans pour l'attaque et la défense étoient inépuisables; et l'on ne pouvoit plus retarder le retour des évêques à leurs églises, et de l'empereur à sa capitale. « Nous ne disputerons pas plus long-temps », dirent les Grecs dans une députation faite à leurs adversaires, « la dispute n'engendre que des querelles; on est

(1) Schœll, t. I, p. 336; t. II, p. 231.

toujours prêt à faire de nombreuses réponses à ce que nous avançons; et, tandis que nous vous écoutons, nous nous apercevons qu'il n'y a pas de fin de parler. Imaginons quelque autre moyen. Dans une adresse travaillée et persuasive, Bessarion de Nicée insista sur la nécessité de l'union, si les Grecs vouloient préserver d'une ruine inévitable tant eux-mêmes que leur religion et leur pays. On tint d'autres conférences; des professions de foi furent présentées et mutuellement rejetées. Aucun des expédiens qui furent présentés ne réussit; enfin l'empereur, ne pouvant plus souffrir aucun délai, proposa qu'on rendît une décision péremptoire. Les Grecs donnèrent séparément leurs opinions, qui, suivant l'usage, ne furent pas unanimes; mais ils convinrent en définitive, à l'exception de Marc d'Éphèse et de Sophronius d'Anchiala, que la doctrine des Latins sur la procession du Saint-Esprit pouvoit être admise, et que l'union pouvoit être établie.

Dans cette position, Paléologue jugea prudent de ne point perdre un moment favorable, et de traiter avec sa sainteté sur la mesure d'accorder un secours. Une négociation fut ouverte, et Eugène convint, 1° que le pape fourniroit aux Grecs des vaisseaux, et supporteroit les frais de leur retour; 2° qu'il entretiendroit chaque année trois cents soldats et deux galères pour garder la ville de Constantinople; 3° que les galères qui portoient les pèlerins à Jérusalem feroient voile pour

Constantinople; 4° que quand l'empereur auroit besoin de vingt galères pour six mois ou de dix pour un an, le pontife romain les lui fourniroit; 5° que, si l'on avoit besoin de forces de terre, le pape solliciteroit ardemment les princes chrétiens de marcher au secours de Byzance.

Le grand point de controverse étoit réglé; mais il restoit quelques difficultés, dont la principale étoit la question de la primatie romaine. Cependant on finit encore par s'accorder sur ce point; et *l'acte d'union*, ayant été rédigé par écrit, fut signé le 5 juillet 1439 par l'empereur, ainsi que par les membres du concile, Grecs et Latins. Marc d'Éphèse resta seul inébranlable (1).

§ LIX. *Les Grecs reviennent de Florence.*

Si les espérances de Paléologue par rapport au succès de l'union avoient été grandes, il en fut détrompé d'une manière bien triste lorsque les galères vénitiennes, à bord desquelles lui et ses prélats grecs revinrent, eurent touché le rivage de Byzance. On entendit partout des murmures et des plaintes; ceux qui avoient souscrit l'acte d'union furent traités comme des hommes qui avoient sacrifié à l'appât d'un intérêt mondain

(1) *Voyez* les actes du synode florentin, *Concil. gener.*, t. VIII.

leur foi et leur honneur. Il parut bientôt que cet acte d'union étoit un édifice sans base, car peu d'entre eux prirent le parti de justifier leur propre ouvrage, ou de défendre les principes de l'union. Marc d'Éphèse seul fut reçu comme le champion de l'orthodoxie; et, quoique l'empereur restât fermement attaché à l'union, il ne se passa point beaucoup de temps avant que la plus grande partie des unionistes retirât son nom de l'acte, et soutînt l'ancien schisme avec un redoublement de zèle. Tel étoit l'état des choses, lorsque Paléologue mourut en 1448, laissant à son frère Constantin l'ombre vaine d'un empire, et la triste réalité des sollicitudes et des dangers.

J'ai présenté brièvement les principaux incidens de cette transaction, parce qu'elle est intimement liée aux intérêts des lettres, et parce que, comme je l'ai déjà observé, quiconque parmi les Grecs avoit alors une réputation de savoir fut choisi pour être de la députation. Les orateurs déployèrent certainement des talens très-distingués, et leur cause étoit soutenable sur certains points. Mais la détermination de l'empereur d'effectuer l'union d'après des motifs de la politique la plus urgente, le découragement des Grecs quand ils pensoient à la chute de leur pays, la défection du savant Bessarion lorsqu'on avoit le plus grand besoin de son aide, et les raisonnemens subtils de leurs adversaires, que la discipline de leurs écoles, établie depuis long-temps, avoit rendus

habiles dans l'art de la dispute, assuroient aux Latins la victoire depuis la première ouverture du synode.

J'ai déjà parlé de Bessarion, qui resta en Italie, où il retourna bientôt. Parmi les autres, les plus distingués étoient Marc d'Éphèse, dont j'ai précédemment fait mention; le métropolitain russe Isidore, qui passa du côté des Latins avec Bessarion; Grégorias Mélissénus, confesseur de Paléologue et grand promoteur de l'union; Georges Scholarius, appelé aussi Gennadius, que plusieurs regardoient comme le plus savant des Grecs (1); Georges Gémiste (2), philosophe platonicien, opposé dans le synode aux scolastiques latins, duquel Bessarion même a dit « qu'il faisoit honneur à son pays, et qu'il continueroit d'en être l'ornement »; Sylvestre Syropule, qui étoit le principal des ecclésiastiques accompagnant le patriarche de Byzance, et qui, après avoir défendu avec zèle la cause de son Église, se laissa cependant déterminer à signer l'acte d'union. Ce même Syropule compila dans la suite l'histoire du concile (3).

Comme ces Grecs étoient réellement renommés par leur savoir, quoiqu'ils aient dû être in-

(1) *Biblioth. græca*, l. V, c. 43, t. X.

(2) *Ibid.*, p. 739.

(3) Voyez *Hist. litter.*, *sec. XV*. Syn. Florent., *Concil.*, t. VIII.

férieurs aux Latins sur des points particuliers de leurs débats, et comme leur séjour en Italie ne dura guère moins de deux ans, cette circonstance tendoit naturellement à répandre une connoissance plus générale de la langue grecque, et à porter à chercher d'acquérir les talens ainsi que le mérite des étrangers. Nous savons que l'esprit des Italiens avoit déjà été préparé avec soin, et que cette curiosité étoit partout très-vive. Sans doute l'ami de la paix chrétienne doit gémir de ce que les bons effets de l'union de Florence aient eu si peu de durée; mais, lorsque l'ami des lettres contemple les avantages qui sont résultés du synode, pour ranimer dans l'Occident le désir d'acquérir des connoissances, il doit se réjouir de la tenue du concile de Florence.

§ LX. *Chute de l'empire d'Orient.*

Après le départ des Grecs, Eugène n'oublia point ses engagemens, et on forma une croisade contre les Turcs, qui, après quelques succès, fut malheureusement terminée par la bataille de Warna. En 1451, Mahomet II, fils du second Amurath, monta sur le trône ottoman; dans l'année 1453 Constantinople fut assiégée, et prise d'assaut le 29 mai, après cinquante-trois jours de résistance, l'empereur Constantin ayant péri sur la brèche. Nous ne pouvons que déplorer, parmi les pertes qu'entraîna la dévastation, suite

de la prise de la ville, la destruction de beaucoup de monumens d'art et la dispersion des bibliothèques. On dit que cent vingt mille manuscrits disparurent; mais il faut dire aussi qu'une portion inestimable des trésors classiques de la Grèce avoit déjà été déposée en Italie, et que l'art de l'imprimerie avoit été inventé. Le soir du jour de la prise, le sultan Mahomet entra en triomphe dans la ville impériale, examina les monumens qui existoient encore, et s'occupa d'établir les formes du nouveau gouvernement, ainsi que les rites du culte musulman.

§ LXI. *Les trois derniers historiens grecs.*

Trois historiens grecs, qui nous ont transmis les événemens les plus récens de l'empire, savoir, Michel Ducas, Laonic Chalcondyle, et Georges Phranza, survécurent à sa chute. Nous savons peu de choses de Ducas (1); seulement, après la ruine de son pays, il se retira dans l'île de Lesbos, et y servit son prince qui étoit un chrétien tributaire du sultan turc. Son histoire byzantine commence à l'an 1341, et s'étend jusqu'à 1462, époque où Lesbos fut aussi prise par les Turcs. L'ouvrage de Chalcondyle renferme en dix livres l'histoire grecque et l'histoire turque, de 1300 à 1463. Il étoit Athénien; mais on ne sait rien de

(1) Schœll l'appelle Jean Ducas, t. I, p. 280.

sa vie et de son caractère (1). Dès sa première jeunesse, Phranza (2) fut employé au service de l'état et du palais; ses légations furent nombreuses, et ses commandemens militaires importans. Il jouissoit de la plus haute faveur auprès de son dernier souverain Constantin. Après la mort de ce prince, de laquelle il fut témoin, et après la prise de la cité impériale, il fut emmené en captivité et vendu comme esclave. Ayant recouvré la liberté, il se rendit auprès de Thomas, despote du Péloponnèse, frère de Constantin, et il le servit jusqu'au moment où cette contrée fut aussi subjuguée. Il dit alors un dernier adieu à la Grèce, visita beaucoup de villes d'Italie, et finit par se retirer dans l'île de Corcyre, où il prit l'habit monastique et écrivit son histoire. Il raconte dans quatre livres, qui s'étendent de 1260 à 1477, les évènemens de l'état byzantin, jusqu'à la triste catastrophe de laquelle il fut témoin oculaire (3).

§ LXII. *État de la langue grecque.*

Mais, quoique la Grèce, ou plutôt Byzance sa capitale, ait pu, jusqu'au dernier moment de l'em-

(1) *Voyez* Schœll, t. I, p. 265.

(2) *Voyez* Schœll, qui l'appelle Phranzès ou Phranza, t. I, p. 281. Berington l'appelle Phranea.

(3) Voyez *Biblioth. græca*, l. V, c. 5, t. VI.

pire grec, se glorifier de sa littérature, et se vanter de posséder des hommes savans, sa langue n'a-t-elle pas été singulièrement corrompue par la main innovatrice du temps, ainsi que par les opérations de la guerre et du commerce? Il est reconnu que beaucoup de mots d'origine étrangère furent admis dans le dialecte national, mais qu'on parloit à la cour et qu'on enseignoit dans les écoles un idiome pur. Un savant italien, qui avoit long-temps résidé à Constantinople, a décrit l'état de la langue dans cette ville environ trente ans avant la conquête des Turcs. « La langue vulgaire, dit-il, a été dépravée par le peuple, et infectée par l'arrivée des marchands et des étrangers qui affluent journellement dans la ville et se mêlent avec ses habitans. C'est de disciples d'une pareille école que les Latins ont reçu des traductions de Platon et d'Aristote, si obscures pour le sens, et d'un genre si insipide; mais les Grecs qui ont échappé à cette contagion, et que nous suivons et imitons, parlent aujourd'hui même, dans le discours familier, la langue d'Aristophane et d'Euripide, des historiens, des orateurs, ainsi que des philosophes d'Athènes, et le style de leurs écrits est encore plus travaillé et plus correct que leur conversation. Les personnes qui, par leur naissance et leurs places, sont attachées à la cour, conservent l'ancienne dignité ainsi que l'ancienne élégance du discours; et par-dessus tout les dames de qualité, qui n'ont

absolument aucune communication avec les étrangers, parlent le véritable et pur idiome de leurs pères, sans le moindre alliage et la moindre altération. »

Il peut y avoir quelque exagération dans le passage que je viens de rapporter de l'auteur italien; mais il est remarquable que Cicéron, parlant des femmes d'un rang distingué dans les temps les plus polis de la république romaine, loue la pureté de leur langage, qui n'étoit altérée par aucune nouveauté vicieuse, et donne la raison de cette particularité presque dans les mêmes termes. « Les femmes, observe-t-il, conservent plus aisément les vraies grâces du langage, parce que, n'étant point accoutumées à une variété de sons, elles ne quittent point ceux qu'elles ont appris les premiers. Lorsque j'entends l'ancienne Lælia parler, il me semble que j'entends les accens de Plaute et de Nævius, tant les tons de sa voix sont chastes, simples, exempts d'affectation, et même d'imitation. C'étoit ainsi que parloient son père et même ses ancêtres. » Dans un autre ouvrage, il cite avec les mêmes éloges les noms d'autres dames romaines également illustres (1).

Chez les Grecs, indépendamment d'un clergé opulent et nombreux, ni les moines dans leurs retraites, ni les princes sur le trône avec leurs ministres, ne cessèrent de cultiver les lettres, et

(1) *De Orat. III*, 45; *de claris Orat.*, 211.

les écoles de philosophie et d'éloquence continuèrent d'être fréquentées. Ce furent des circonstances fortunées; mais ce qui fut encore plus heureux, c'est que la Grèce avec ses écoles, ses bibliothèques, et ses trésors vivans de connoissances, n'ait pas été accablée par les armes des Turcs, avant que les royaumes de l'Europe fussent préparés à leur donner un asile et à profiter des circonstances qui occasionèrent leur dispersion.

FIN.

TABLE

OU

Récapitulation des sujets traités dans ce volume.

SOMMAIRE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 27, *ligne* 24; *conseils*, lisez, *conciles.*
Page 49; ajoutez à la note, *et les Mémoires de l'Académie des inscriptions.*
Page 55, *ligne* 15; au lieu des mots, *qu'ils ne sont frappés de ses défauts*, lisez, *comme s'ils sentoient ce qui lui manquoit à cet égard.*
Page 112, note; *Constant*, lisez, *Contant.*
Page 114, note; *vers* 1785, lisez, *en* 1789.

De l'Imprimerie de L.-T. Cellot,
rue du Colombier, n° 30.